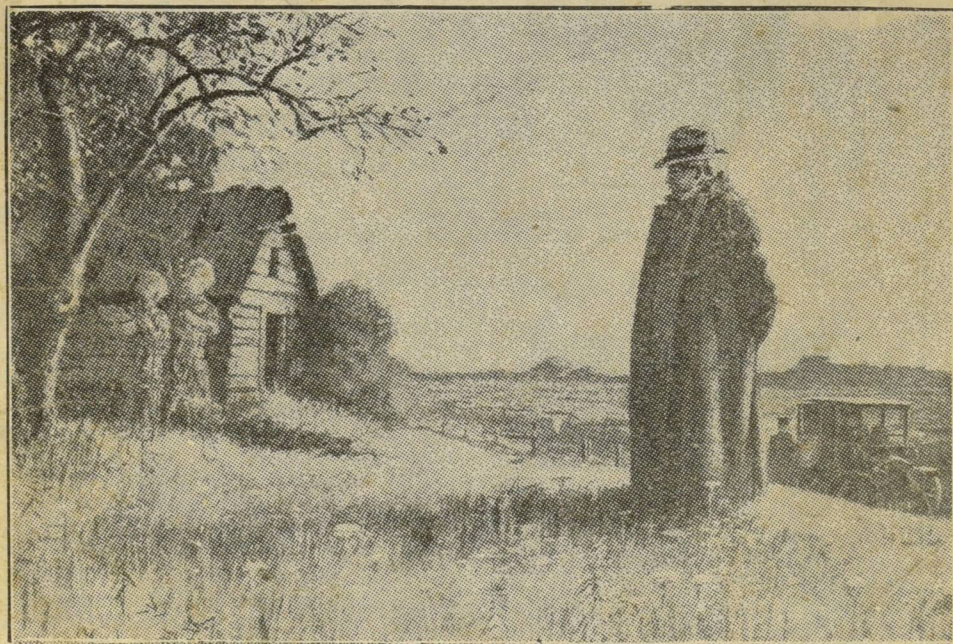


Vol 14, No 6

JUIN 1921

20 CENTS

# La Revue Populaire



*La maison natale*

*Magazine littéraire illustré mensuel*

POIRIER, BESSETTE & Cie., édit.-prop., 131, rue Cadieux, Montréal



## GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 J RS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-  
VENT L'ETRE. AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES,  
RETABLIR LEURS NERFS. CELA EN 25 JOURS AVEC LE

### Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

### REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine neurasthénie.

### ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p. m.

### Mme MYRRIAM DUBREUIL

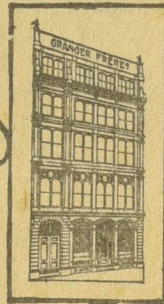
250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353



La plus importante Librairie et  
Papeterie Française du Canada

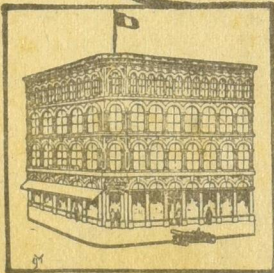


Nous enverrons sur demande nos

# CATALOGUES

- D'Articles de Bureaux (6 différents)
- Articles Religieux (3 " " )
- Livres Religieux (7 " " )
- Littérature et Science (5 " " )
- Livres et Articles de Classe (8 " " )
- Jeux, Cartes, Décorations (7 " " )
- Livres Canadiens (2 " " )
- Pièces de Théâtre (1 complet )

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles désirés et il est important de donner + sa profession ou occupation + + + + + ♦ ♦ ♦



## GRANGER FRÈRES

Libraires, Papetiers, Importateurs  
43 Notre-Dame, Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE



## SI VOUS DEMENAGEZ ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom.....

Rue.....

Localité.....

Ancienne Adresse.....

Localité.....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal.



# La Revue Populaire

Vol. 14, No 6

Montréal, juin 1921

## ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Montréal et banlieue excepté

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous  
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,  
Editeurs-Propriétaires,  
131 rue Cadieux, MONTREAL.

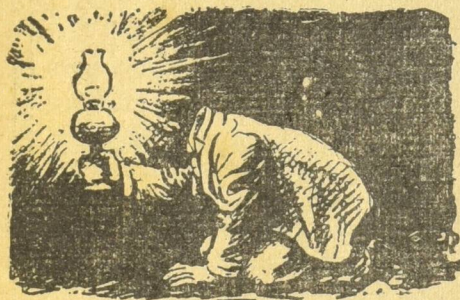
La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

## LA TAXE SUR LE REVENU

Le malheureux contribuable qui réussit à comprendre et à démêler les mille et un problèmes de sa taxe sur le revenu est plus qu'un mathématicien, c'est un mathémagicien.

Il est plus facile de lire Homère en grec que de compiler les chiffres qui formeront la somme que nous devons donner à notre bon gouvernement. Il y a de quoi perdre le peu de tête qui nous reste.

La seule chose facile à comprendre dans la taxe du revenu est la liste des amendes à payer pour le contribuable qui oublie de s'acquitter.



Il nous faut répondre à un tas de questions plus ou moins abracadabrantes sous peine des plus terribles châtiments.

—Etes-vous heureux d'avoir accompli votre devoir de citoyen en payant votre taxe?

—Après avoir déduit votre taxe du revenu, vous reste-t-il encore assez pour vivre?

—Combien avez-vous économisé de moins cette année, que les années passées.

—Vous qui étiez heureux et célibataire, l'an dernier, donnez la raison pour laquelle vous vous êtes marié?

—Quelle commission avez-vous donnée à votre patron pour qu'il réduise votre salaire à sa plus simple expression afin que vous n'ayez pas à payer votre taxe?

—Combien avez-vous de chiens, de chats, d'enfants et de belles-mères qui vivent à vos frais?

—Avez-vous épousé votre femme seulement ou si vous avez épousé toute sa famille?

—Combien de personnes en-dessous de seize ans faites-vous vivre, y compris les cirEURS de bottes, les marchands de journaux, les enfants au biberon et les fils à papa?

—Avez-vous payé les dons que vous avez promis aux institutions de charité?

—Votre propriétaire a-t-il augmenté votre loyer; sinon, envoyez son nom et son portrait à Ottawa; il sera décoré."

Il y a un moyen très simple et à la portée de toutes les intelligences pour calculer le montant que nous devons comme taxe sur le revenu.

Vous prenez votre revenu brut, vous ajoutez la peinture de votre chapeau moins la température maximum de votre appartement, et vous divisez par l'âge de votre cuisinière. Si vous n'avez pas de cuisinière, vous prenez la racine carrée de la flaque de sueurs qui aura coulé sur votre bureau pendant que vous aurez fait votre calcul, pour savoir ce que vous devez comme taxe sur le revenu.

C'est simple; le tout était d'y penser.

PAUL COUTLEE.





Le coin des  
vrais poètes



## MELANCOLIE CREPUSCULAIRE

J'aime, par les soirs apaisants  
Mais j'aime jusqu'à la souffrance  
Les grands soleils agonisants  
Qui passent aux choses leur transe.

De leurs rayons ensanglantés  
Et de leur pâissante flamme  
Il tombe des anxiétés  
Et des délices sur mon âme.

Mais je sens aussi que le faix  
De l'exténuante journée  
Fuit mon épaule et qu'une paix  
Descend sur mon âme effrénée.

Je sens lorsque leurs tristes ors  
—Regards mornes d'un oeil qu'on ferme  
Meurent sous de sombres décors  
Qu'une angoisse immense en moi germe.

Je sens tous mes nerfs apaisés  
Se détendre dans la paresse  
Et se délecter de baisers  
Dont leur vient des cieus la caresse.

Car je crois voir se consumer  
Pour l'éternité la lumière  
Et les infinis s'abîmer  
Pris dans une ténèbre entière.

C'est un anéantissement  
Délicieux de tout mon être,  
Comme un étrange enivrement  
Qui, doux, en mes veines pénètre.

C'est un ensevelissement  
De tous les rayons dans les ombres  
Et des azures du firmament  
Dans les sépulcres des cieus sombres.

J'aime par les soirs apaisants  
Mais j'aime jusqu'à la souffrance  
Les grands soleils agonisants  
Qui passent aux choses leur transe.

Salem EL-KOUBI.





## CHAPITRE V

Après les premières expériences que je fis de la vie orientale au Maroc, expériences qui m'enivrèrent, il me restait à connaître les scènes de la cour et du harem de Constantinople, à m'instruire de nombre des hideux secrets que le monstre Abdul Hamid recéléait en son cœur. Il régnait alors sur l'empire turc.

Mon mari, Bernard de Pourtalès, fut nommé à l'ambassade française de Constantinople, à la suite des excellents travaux qu'il acheva à la légation du Maroc. La joie que j'éprouvais à la pensée d'augmenter ma connaissance de l'éblouissant orient, était extrême. J'allais, de plus, dans la plus grande et la plus pittoresque ville de l'Islam. Le Maroc n'est autre chose qu'une pointe avancée de l'Orient, où se mêle la langoureuse luxure asiatique de la barbarie arabe, mais à Constantinople, le despotisme oriental le plus puissant a érigé ses palais et ses harems sur les ruines de la plus vaste métropole de l'ancien monde européen.

Dès l'instant où je posai le pied sur le sol de l'antique Byzance, ma vie se transforma en une longue succession d'étranges aventures, escapades échelonnées, processions splendides, regards apeurés dans l'atmosphère mystérieu-

se de crime et de sensualité qui croupit sous l'apparence féérique de la reine du Bosphore.

Les mots sont impuissants à décrire la fascination qu'exerce Constantinople, ses palais merveilleux et hantés laissés par une douzaine de successives civilisations, ses temples grecs, ses arènes romains, ses églises datant de l'éveil de la chrétienté, ses mosquées resplendissantes comme des joyaux, ses châteaux du moyen-âge, ses tours génoises et vénitiennes, ses sérails posés sur l'enchanteur Bosphore par les sauvages et voluptueux conquérants turcs.

Mon mari et moi, occupions une magnifique habitation dans Péra, le quartier européen de Constantinople. La section française de ce quartier est aussi luxueuse que le cœur de Paris. On compare la grande rue de Péra à la rue de la Paix. Comme dans cette voie qui attire dans la capitale française toute l'aristocratie étrangère, on voit à Péra, d'admirables établissements de grands couturiers, de féériques devantures de joailliers, des restaurants dont l'illumination ne laisse pas d'éblouir et des magasins où le luxe et le charme semblent rivaliser pour l'enchantement des regards.

Nous avions vingt domestiques et six gardes armés pour nous protéger



si nous en éprouvions le besoin, dans nos sorties hors du quartier européen.

Pendant la première semaine qui suivit notre arrivée, le Sultan nous invita à un banquet dans son palais, le fameux Yildiz Kiosk.

En approchant du palais, il nous fallut passer entre des milliers de gardes appartenant aux races variées qui habitent les possessions du Sultan. Ils étaient armés jusqu'aux dents et, dans la cour d'honneur du palais, nous passâmes entre des rangs de baïonnettes. Abdul Hamid redoutait à tout instant d'être assassiné et s'efforçait de se préserver du péril en séparant, par une muraille de troupes armées, sa répugnante personne du reste du monde.

Après avoir franchi une série de chambres pleines de soldats et de fonctionnaires vêtus d'uniformes brodés d'or, nous atteignîmes une antichambre où nous dûmes attendre que le Sultan voulut bien nous recevoir.

On nous recommanda de nous incliner profondément à la manière européenne sur le seuil du salon où se tenait le Sultan, d'avancer ensuite vers le centre de la salle et de nous incliner encore, puis de gagner un des côtés de la pièce.

Les Turcs, en approchant le Sultan, exécutaient des salamalecs à la façon orientale. Pour ces salutations, l'homme incline sa tête sur sa poitrine et en même temps étend ses bras, les mains ouvertes, comme pour montrer qu'il n'a rien dérobé à son souverain.

Toutes les salles du palais étaient décorées avec une indescriptible richesse. Celle dans laquelle je vis le Sultan était d'une magnificence qui m'ahurit véritablement. Du plafond pendaient des lustres couverts de globes colorés en rouge, rose, vert et

jaune. Ces globes emplissaient la chambre d'une brillante lumière comparable aux feux de gemmes rares. L'ameublement se composait de pièces d'ébénisterie admirables; les tentures et les tapis étaient cramoisis. Une telle description peut ne pas enthousiasmer le lecteur occidental, mais la splendeur ainsi obtenue était à la fois solide et variée et produisait un effet troublant, quelque chose comme une griserie.

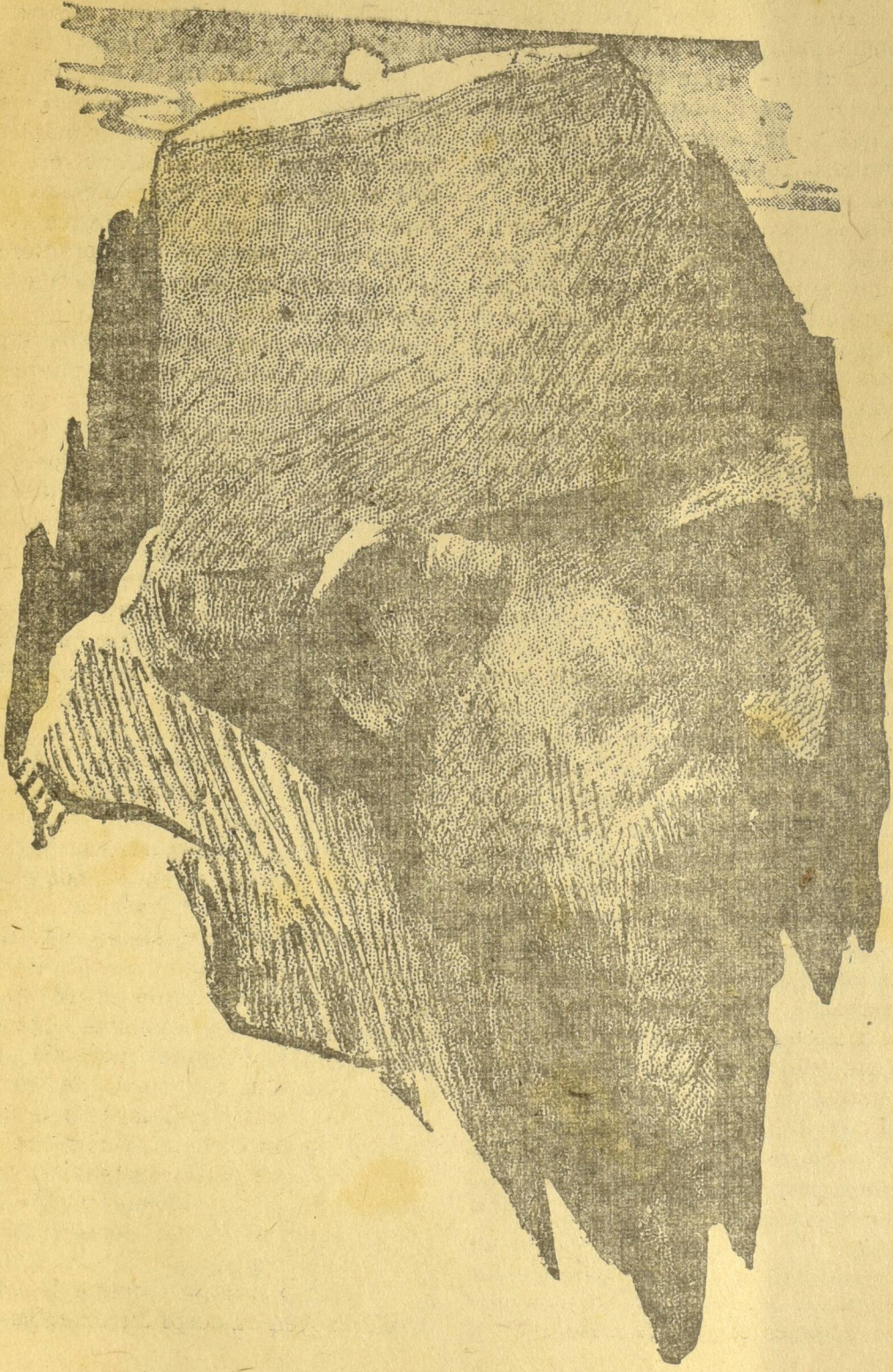
Abdul Hamid, quand pour la première fois je l'aperçus, me produisit une très vive impression. Il était alors âgé d'environ soixante ans, mais nul n'aurait pu déterminer son âge. Sa barbe et ses cheveux étaient teints en noir, selon la loi musulmane qui dit que "l'ombre de Dieu et le maître des croyants" ne doit montrer aucun poil gris. La teinture lui donnait une apparence contre nature. Ses joues étaient légèrement rouges mais les autres parties de son visage avaient une pâleur mortelle.

Malgré qu'il fut peu agréable à contempler, il émanait de sa personne une influence fascinatrice. Ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire où se mêlait de la ruse et on sentait qu'en son âme il y avait d'insondables profondeurs de méchanceté et de cruauté. J'appris que ses mains délicates et blanches étaient singulièrement robustes et qu'il avait à maintes reprises étranglé des personnes suspectes.

Il était vêtu d'un habit de soirée, mais il portait par-dessus le sautoir de l'ordre des Osmanli, vert bordé de rouge. Sur le côté gauche de sa poitrine rutilait l'étoile émeraude de l'ordre, ornée de cinq diamants de la dimension d'un pois.

Le Sultan offrit son bras à la femme du doyen du corps diplomatique et







la conduisit vers la salle du banquet, mais, avant d'y entrer, il la quitta et s'avança seul vers l'extrémité de la table, car la loi exige que ce "personnage sacré", soit toujours le premier. Quand il se fut assis, des domestiques silencieux nous conduisirent à nos places.

Les convives comprenaient le prince héritier, le Grand Vizir, quelques-uns des plus nobles pachas et des généraux de l'empire, des diplomates et des financiers européens. Les femmes présentes étaient toutes des Américaines et des Européennes et formaient un groupe particulièrement admirable et attrayant. On savait que les diplomates dont les épouses avaient de la beauté étaient fort bien reçus à la cour d'Abdul-Hamid.

A l'époque dont je parle, Abdul-Hamid était au faite de sa surprenante puissance. Il s'était joué de tous les pouvoirs européens et en avait paralysé la diplomatie. Il ordonnait toujours d'affreux massacres en Arménie et dans d'autres parties de l'empire et, malgré que les populations de toutes les nations européennes exigeassent sa punition, il détournait leurs efforts en menaçant de déclarer une guerre qui eut entraîné une conflagration mondiale.

J'étais donc assise à la table de ce monstre de sang, de crime et d'intrigue, à six sièges seulement de lui.

Le Sultan se montra d'une humeur particulièrement agréable. Ses yeux brillaient d'une joie malicieuse lorsqu'il se tournaient vers les plus belles femmes présentes. Chacune des paroles qu'il adressait à un européen était traduite par un interprète, car la loi ne permettait pas que le Commandeur des Croyants employât le langage d'un incrédule, mais en réalité, il

comprenait parfaitement tout ce qui se disait en anglais, français, allemand et en plusieurs autres langues.

Le Sultan m'honora de regards appréciateurs. J'étais quelque peu embarrassée, mais je ne pouvais montrer mon aversion à une personne que les rois et maîtres de l'Europe traitaient avec la plus grande déférence.

Quand on servit le gibier, Sa Majesté envoya un esclave me porter quelques admirables roses par lui extraites d'une merveilleuse potiche d'or où resplendissait un rubis d'une valeur inestimable.

Je remarquai que devant lui, sur la table, le Sultan avait fait disposer un petit miroir. Cela lui permettait de voir tout ce qui se passait derrière lui. Il redoutait constamment qu'un assassin ne le frappât dans le dos.

Comprenant que j'avais fait une impression agréable sur le terrible Sultan, j'en profitai pour lui demander la permission de visiter son harem, un privilège très convoité qui était rarement accordé aux femmes européennes. Non seulement il m'accorda cette requête, mais il me fit l'extraordinaire honneur de m'inviter à faire un voyage sur le yacht impérial.

Ce fut l'un des événements les plus intéressants de ma vie. Le vieux yacht impérial, appelé le "Sultanish", était assurément le plus merveilleux vaisseau qui existât jamais. Il était ancré dans les eaux enchanteresses du Bosphore, près des féériques jardins de Yildiz Kiosk.

Une énorme barque dirigée par les cruels et farouches gardiens du harem me conduisit à bas du navire. C'était un colonial bâtiment, aussi vaste qu'un transatlantique et d'une grande antiquité. Je pense qu'il a dû être



coulé au cours des guerres qui ont ensanglanté la Turquie depuis cette époque et qu'il doit, à l'heure actuelle, reposer sous les flots.

Il était fait de bois, construit lourdement et mû par des roues à palettes. Sa lenteur lui permettait à peine de parcourir les alentours dans une journée, mais la vitesse et l'aptitude à la mer ne sont pas nécessaires pour les calmes eaux du Bosphore et de la Mer de Marmara. D'ailleurs le Sultan n'hésitait pas à ordonner l'emploi des rames si les machines venaient à faire défaut.

Sur le port supérieur se trouvaient plusieurs barques de telles dimensions qu'elles pouvaient porter jusqu'à cinquante passagers à la fois.

Ce qui rendait cette vieille caravelle particulièrement remarquable, c'est qu'elle constituait un admirable harem flottant, le seul du genre, je pense, dans le monde entier. Je pus observer son organisation pendant ma visite et j'obtins d'autres détails de mes amis de Constantinople.

Le Sultan avait ordonné que le principal pont couvert fut aussi élevé qu'un étage de son palais, afin qu'on le pût décorer avec tout le luxe désirable. Dans ce but, il s'était assuré les services d'un artiste russe de grande renommée qui avait fait les plans d'une prodigieuse demeure pour le Grand-Duc Vladimir, l'un des plus extravagants des membres de la famille impériale.

Le Sultan exigea que le Russe arrangea le yacht de telle sorte qu'une centaine de ses favorites y pussent vivre confortablement. A bord devaient résider des danseuses, des chanteuses et tous ceux dont il avait besoin pour réaliser ses désirs. L'artiste Slave répondit avec tact que pour accomplir

un semblable projet il lui fallait étudier les dispositions du Harem terrestre.

Bien que cette proposition lui parût extravagante, le Sultan se sentit obligé de s'y conformer. L'artiste passa deux ou trois mois à étudier le Harem, pour un salaire énorme. Il prolongea ses études au point que le Sultan finit par concevoir des soupçons sur ses intentions. Cependant on autorisa l'homme à parfaire la restauration du yacht.

Cependant les suites furent tragiques. Le Sultan apprit, d'un de ses innombrables espions que le Russe avait engagé une intrigue avec l'une de ses plus belles favorites. Ils s'étaient rencontrés et avaient échangé des vœux dans les délicieux jardins de Yildiz.

Les événements de cette nature sont, en dépit de la surveillance étroite, assez communs dans la vie du Harem et le monstrueux prince ne s'en montra pas très surpris.

Sa vengeance fut rapide. L'homme et la femme furent renfermés dans des sacs et jetés dans les eaux silencieuses du Bosphore.

Le grand pont du yacht contenait cinquante superbes appartements pour les femmes du harem. Il y avait des bains turcs et des logis pour les esclaves qui soignaient les favorites du Sultan. Le monarque n'avait pas voulu des petites fenêtres rondes ordinaires appelées écoutes dans la coque de son yacht et ce grand pont était éclairé par de grandes fenêtres carrées, avec des allèges ornées de fleurs. Ces ouvertures étaient ainsi faites non pas seulement pour le luxe, mais encore pour que les victimes de l'impériale colère pussent être précipitées facilement dans la mer. Le quartier de l'équipage se trouvait sous le grand pont et disposé de telle manière



que les marins ne pussent jamais pénétrer dans le harem.

Un théâtre splendidement décoré, muni d'une scène grillée derrière laquelle les femmes du Sultan pouvaient assister aux représentations sans être vues des acteurs, constituait l'une des principales attractions du yacht. Quelques-uns des meilleurs artistes de Paris et des Capitales européennes furent appelés pour divertir le Sultan, ses femmes et ses favorites.

Très souvent, par les belles nuits d'été, le Sultan préférait que ces réjouissances eussent lieu sur le pont supérieur, en plein air. Là aussi avait été édifiée une sorte de cage pour isoler les favorites. D'après ce que j'ai entendu raconter, je suis certaine que la plupart des spectacles qui se déroulèrent en ce lieu dépassaient en extravagance et en cruauté tout ce qu'imaginèrent les plus immondes tyrans de Rome.

Pendant ma résidence à Constantinople, la plus terrible tragédie qu'on puisse imaginer eut lieu dans le maudit palais d'Abdul-Hamid. Le Sultan avait une fille préférée, Djénan, une charmante princesse de quinze ans qu'il honorait de toute sa confiance. Un soir, le monstre se tenait dans son harem, enfoncé dans un fauteuil, cherchant une heure de repos afin de se détourner de ses pensées criminelles.

La petite Princesse, reconnaissant son père par derrière, accourut joyeusement, dans l'intention de lui entourer le cou de ses bras. Le Sultan, croyant qu'un assassin l'attaquait, saisit, sans se retourner, à l'aveuglette, sa fille par le col et l'étrangla. Il maintint son terrible effort, sans savoir qu'il venait de tuer celle qu'il préférait.

Grâce à ma haute situation, je pus facilement visiter les Palais du Sultan. Non content de posséder une vingtaine de merveilleuses demeures sur les rives du Bosphore, il avait encore fait édifier Yildiz Kiosk "L'étoile de Palais", dans un des plus admirables sites du monde. L'architecture appartenait principalement au style français, mais de nombreuses parties étaient construites dans un goût tout oriental.

Sous les appartements d'une splendeur richissime, se creusaient, affirmait-on, d'affreux cachots où le Sultan détenait ses innombrables victimes, femmes infortunées, parents suspects de complots contre son autorité, chefs de révoltes populaires, étrangers turbulents et on ne sait combien de misérables inconnus.

On me narra que le plus remarquable de ces cachots était la chambre secrète du trésor qu'Abdul-Hamid avait fait pratiquer sous les flots mêmes du Bosphore. L'existence d'une semblable construction peut sembler étrange. Mon mari me déclara qu'il admettait la véracité de cette histoire, la tenant d'un ingénieur français, qu'Abdul avait engagé pour diriger les travaux, mais qui, effrayé par les actes épouvantables du monarque, les avaient abandonnés.

Cette chambre du trésor s'étendait complètement sous les eaux. On y accédait par un long tunnel secret dont l'entrée, dans un coin du palais, n'était connue que du Sultan lui-même. Cet orifice était si habilement dissimulé qu'il eut échappé à toutes les investigations possibles, même si les cachots et les fondations du palais s'étaient trouvés détruits par une explosion. La chambre contenait—pense-t-on—une incalculable fortune, consti-



tuée par des émeraudes, des rubis et des diamants. Le fabuleux amas de richesses du Sultan Solimman le Magnifique et les trésors provenant des pillages accomplis par les Turcs pendant huit siècles de massacres et de

Pour embellir ce palais pour lequel il montrait une vive prédilection, le Sultan avait fait ériger aux environs d'autres monuments de différents caractères. Dans les jardins d'une indicible beauté qui dominaient le Bos-



rapines ininterrompues s'accumulaient dans ce caveau. Le redouté Abdul-Hamid estimait, qu'aussi longtemps qu'il posséderait ces formidables ressources, il pourrait défier toute alliance des puissances européennes.

phore on voyait nombre de charmants pavillons décorés des plus exquises arabesques.

Ces pavillons étaient disposés de manière à offrir à deux personnes tout le confort désirable et je ne sache pas



qu'il existe de plaisir plus délicieux que de rêver auprès d'un être cher, dans un de ces minuscules palais qui reflètent leur blancheur dans le Bosphore, sous la lumière mélancolique de la lune. Abdul-Hamid avait, en réalité, une grande expérience des joies comme des terreurs de la vie.

Son Harem était mûré comme une prison. Je crois que c'eut été, pour l'une des malheureuses qui y séjournèrent, une satisfaction à nulle autre pareille que de passer une heure ou deux avec son Seigneur dans un des pavillons dont je viens de parler. Malgré son impénétrabilité, le Harem avait été visité par quelques charmantes femmes n'appartenant pas à la foi musulmane.

Il contenait environ deux cents femmes de grande beauté, pour la plupart des Géorgiennes et des Circassiennes. J'eus l'honneur d'être présentée à la Sultane Emineh qui, disait-on, avait retenu l'affection du Sultan plus que n'importe quelle autre femme.

Je reconnus qu'elle était douée d'une beauté éblouissante et qu'elle se montrait avide d'apprendre tout ce que pour elle la vie européenne avait de mystérieux. Bien qu'elle pût s'offrir tout le luxe imaginable, elle était suprêmement malheureuse.

Les favorites du Sultan passaient leur temps à intriguer pour le pouvoir et la suprématie. D'affreuses tragédies s'étaient déroulées entre les murs du sérail et, en dépit des précautions extrêmes pour en garder l'enceinte, les femmes du Sultan parvenaient fréquemment à rentrer en relations avec des hommes du monde extérieur.

Celle qui offensait la principale favorite ou qui suscitait le courroux du Sultan était habituellement étranglée avec une cordelette, attachée dans un

sac muni d'un boulet de canon et précipitée dans le Bosphore quand la nuit en obscurcissait les eaux.

Le plus grand plaisir que connussent ces captives est une promenade dans un des grands caïques du Sultan. Un caïque impérial est une embarcation d'une magnificence sans égale, plus admirable que les plus riches gondoles vénitiennes. Il est fait de teck ou bois de fer, délicatement sculpté et richement orné. Sa cabine est tendue de draperies cramoisies.

Lorsque les femmes s'embarquent sur l'un de ces esquifs, elles sont gardées par de moroses eunuques.

Un mois après ma visite à la resplendissante Emineh, j'appris sur son compte une histoire surprenante. On prétendait qu'ayant réussi à corrompre ses gardiens, elle avait pu rencontrer un ami qui l'attendait dans un endroit boisé de la rive et passer plusieurs heures avec lui. Le Sultan apprit son infortune, mais comme la Sultane était la mère du prince héritier, il n'osa pas la tuer, la condamnant seulement à l'emprisonnement secret.

Aussi longtemps que dura mon séjour à Constantinople je gardai l'impression qu'une grande tragédie se préparait, mais jamais je ne craignis d'y faire face. Animée moi-même de fortes tendances orientales, je savais que ma foi viendrait au temps prévu par la divinité et qu'aucun de mes efforts ne la hâterait ni ne la retarderait.

Nous ne pouvions nous éloigner du quartier européen sans une garde armée et tout autour de nous, dans les rues, nous entendions les malédictions et les menaces des fanatiques turcs qui croyaient que les démons avaient l'intention de réduire l'Islam à néant.



Sur le côté asiatique de Constantinople se trouvait une ligne que les étrangers, d'après les avertissements des autorités turques, ne pouvaient dépasser sans s'exposer à perdre la vie. Apprenant que certaines tribus sauvages vivaient au-delà de cette ligne, je résolus de la franchir.

Je fis part de ce désir à Lord Ilchester, de l'ambassade anglaise, lequel partageait ma curiosité.

—Voulez-vous risquer un grand coup, me demanda Sa Seigneurie?

—Je suis prête, répondis-je. Nous ne pouvons être tués qu'une seule fois.

Nous obtinmes un couple de bons chevaux et nous nous procurâmes des aliments et des armes. A l'aube, nous partîmes. Bientôt nous dépassâmes la ligne fatale, après Scutari. Nous chevauchâmes au milieu d'une région sauvage où quelques paysans nous regardèrent avec une haine féroce ; nous entrevîmes plusieurs sanctuaires mahométans envahis par des mousses centenaires et une infinité d'autres choses intéressantes.

Dans l'après-midi nous vîmes de loin un campement que nous supposâmes être habité par des Kurds ou d'autres nomades. Nous nous trouvions encore à une bonne distance de ces sauvages et nous ne nous approchions qu'avec une extrême prudence. Tout à coup, une bande d'énergumènes arriva sur nous par derrière, à une vitesse incroyable, nous prit complètement par surprise, nous entoura de lasso et nous désarma avant que nous ayons pu trouver la moindre chance de fuite.

Nous traitant avec la plus cruelle brutalité, ces affreux sauvages, armés jusqu'aux dents et vêtus de peaux de bêtes abominablement sales, nous liè-

rent par des courroies à deux jeunes arbres. Ils s'emparèrent alors de notre argent, de nos armes et de toutes les valeurs que nous possédions.

En dépit de mon insouciance habituelle, je commençai de craindre qu'il ne m'arrivât quelque chose de fatal. Il suffit de se rappeler le sort épouvantable infligé aux femmes arméniennes par les Kurds pour comprendre l'étendue de mon péril. Heureusement Lord Ilchester avait une ancêtre, une noble anglaise qui avait longtemps vécu parmi les tribus bédouines du désert et qui avait acquis sur elles une grande autorité. Grâce à elle sa famille avait reçu une singulière connaissance de l'Orient. Il se souvint des mots du vieux et fameux derviche Achmet-el-Arash qui prononça une malédiction terrible contre l'homme qui s'empare de la femme d'un autre homme. Naturellement, nos sauvages croyaient que j'étais l'épouse de Lord Ilchester.

Le nom du derviche avait une grande influence sur la tribu qui nous avait capturés. Je fus relâchée presque immédiatement et pus m'éloigner sur mon propre cheval. Les brigands veillèrent cependant à ce que je ne pusse secourir mon compagnon.

Après une terrible course de trois heures, j'atteignis un bureau de poste français à Scutari et téléphonai aux ambassades pour obtenir de l'aide. Un détachement de cavalerie turque fut envoyé aussitôt au secours de Lord Ilchester qui fut délivré après le coucher du soleil, plus mort que vif, le corps brisé par les douleurs que lui avaient infligées les courroies qui le retenaient à l'arbre.

(A suivre)



## La confession du lieutenant Wanderer

Comment on finit par s'apercevoir qu'il était le propre assassin de sa femme

La plupart des assassins qui tuent leurs femmes se contentent de prendre la vie de la femme qu'ils n'aiment plus et se préoccupent de sauver les apparences afin de ne pas être soupçonnés. Mais le lieutenant Wanderer de l'armée américaine ajouta froidement un autre meurtre à cette tragédie afin d'assurer sa sûreté.

Le lieutenant a été dernièrement convaincu de meurtre sur la personne de sa femme par les tribunaux de Chicago.

Les détails de l'assassinat furent bien étudiés. L'ancien officier d'un corps de mitrailleuse était tombé en amour avec une autre jeune fille. Il n'avait absolument rien à reprocher à sa femme, sauf qu'elle lui nuisait pour épouser l'autre. Madame Wanderer était très jolie, très dévouée pour son mari, en un mot le modèle des épouses.

Le problème pour le mari était de se débarrasser de sa femme, de la tuer, et cela sans éveiller les soupçons sur lui. Il mûrit longuement son plan, à la fin, il prit une décision.

Si le lieutenant pouvait trouver l'homme qu'il lui fallait il n'y avait aucun doute sur l'issue—pour lui—de son aventure. Il voulait simuler une attaque sur sa femme par un vagabond quelconque. Dans la confusion de la fausse attaque Wanderer n'aurait qu'à tirer sur sa femme, puis abattre après

le vagabond qui lui aurait servi de complice et de bouc émissaire.

Mais la difficulté résidait dans le moyen de trouver un semblable individu. Durant plusieurs semaines Wanderer fréquenta tous les bouges interlopes de Chicago à la recherche de son homme. Mais il était prudent, très prudent. Il s'asseyait dans les bars des quartiers excentriques et étudiait les physionomies des clients. Il fallait en effet un homme descendu bien bas pour consentir à la besogne que Wanderer allait exiger de lui, et cependant il ne fallait pas prendre un ivrogne qui aurait trop parlé et qui aurait pu plus tard vendre la mèche et livrer le pot aux roses.

C'était un risque très périlleux que de livrer son secret à un étranger, il n'était pas bon non plus de prendre un homme marié ou un chemineau trop connu à Chicago, car Wanderer avait un plan à lui, et pour cela, il ne fallait pas que la famille de son associé fasse des recherches ou des perquisitions, il fallait le silence absolu immédiatement après l'attentat commis.

À la fin, Wanderer trouva son homme, un ancien soldat, étranger à la ville de Chicago et qui vivait de mendicité et de rapine. Il ne connaissait personne dans la ville. C'était l'homme qu'il lui fallait pour accomplir son forfait. Le lieutenant fit venir des li-



queurs. Ils burent et causèrent, et le lieutenant lui donna rendez-vous pour le lendemain sans toutefois lui avoir fait part de ses projets.

Pendant plusieurs jours ils se rencontrèrent et Wanderer l'étudia jusqu'au moment où il se rendit parfaitement compte de la mentalité de son "ami". A la fin il décida que son homme était mûr et le mit dans ses confi-

dérer lui-même, pour faire croire à une attaque par un étranger, il n'avait même pas besoin d'arme à feu; Wanderer devait faire tout le travail. Wanderer devait payer un haut prix à l'individu.

Ce fut marché conclu.

Avec un sourire ironique, Wanderer serra la main de son compagnon, en oubliant d'ajouter qu'il y aurait



dences. Il lui dévoila son plan. Le vagabond devait se tenir près de la porte de la résidence de Wanderer et le soir le lieutenant et sa femme devaient sortir pour aller passer une joyeuse soirée dans un cinéma quelconque. L'étranger ne devait prendre aucune part dans le drame, il devait simplement se tenir là et se sauver en entendant le coup de feu tiré par Wan-

deux coups de feu de tirés dont le premier serait pour l'étranger.

### Le soir suivant

Ce fut dans la soirée du 21 juin de l'an dernier, que le quartier résidentiel et si tranquille d'ordinaire fut réveillé en sursaut par plusieurs coups de revolvers, suivis un instant après



des cris d'une femme s'affaissant mortellement blessée dans le vestibule de la maison occupée par le lieutenant Wanderer et sa toute jeune épouse.

Ceux qui arrivèrent les premiers virent le lieutenant penché sur le corps d'un vagabond, et quoiqu'il fut mort, il le tenait à la gorge et lui frappait la tête sur le pavé de la rue.

Près du cadavre du vagabond se trouvait madame Wanderer mortellement blessée et perdant son sang par plusieurs blessures.

Tous les témoins de cette scène furent persuadés que madame Wanderer avait été assassinée par le cheminéau qui était étendu, mort, sur le trottoir. Tout semblait accuser cet homme, son apparence pauvre, le revolver encore fumant à ses côtés, un autre avec plusieurs chambres vides dans la main de Wanderer.

Tremblant d'émotion, le lieutenant raconta à la police ce qui venait de se produire.

Lui et sa femme partaient pour le cinéma, lorsqu'en sortant, ils virent un homme habillé en mendiant qui leur mit un revolver sous la figure en leur ordonnant de leur livrer tout leur argent et leurs bijoux. Wanderer sortit son propre revolver, et après la pluie de balles qui fut échangée, il trouva Mme Wanderer étendue sur le trottoir, puis le vagabond qui était mort sur le coup.

Telle était l'histoire et la version racontée par Wanderer à la police de Chicago.

Le fait que personne ne vint réclamer le corps du vagabond donna encore plus de poids à l'histoire inventée par Wanderer. Si quelqu'un eut même soupçonné Wanderer il eut vivement été rassuré par la triste apparence du lieutenant. Il semblait abattu

par le chagrin lorsque sa femme mourut dans ses bras, l'embrassant avec tout ce qui lui restait de force et en regrettant que le bébé qu'elle attendait ne verrait jamais le jour.

Après avoir offert ses sympathies au lieutenant, la police se retira et le laissa seul à son chagrin. On enleva le corps de l'inconnu qui ne fut jamais réclamé et on transporta le revolver trouvé à ses côtés au bureau des détectives dans l'espoir qu'il pourrait être de quelque utilité.

Lorsque la police l'eut quitté, Wanderer sourit de ce rire cruel qu'ont les assassins dont le forfait a réussi à passer impuni.

Son plan avait réussi complètement et l'avenir lui souriait. L'étranger était mort et personne ne pourrait dévoiler son crime et se lever contre lui pour l'accuser, personne ne pouvait le trahir. La tombe emportait son secret.

Mais Wanderer malgré toutes les précautions prises avait oublié un détail, et c'est ce détail qui le conduisit devant les tribunaux sous une accusation de meurtre contre sa femme. Sans cet anneau à la chaîne de mensonges qu'il avait formée sur l'assassinat de sa femme, il serait libre aujourd'hui et tout le blâme aurait à jamais plané sur la personne du malheureux vagabond qui l'avait assisté dans l'exécution de son crime, et qui avait reçu la mort comme paiement de ses services et de sa complicité.

Quel fut le point faible qui ruina complètement les plans de Wanderer pour échapper à la justice de son pays? Simplement ceci: il crut bon de placer près du cadavre de l'homme qu'il venait de tuer un revolver lui appartenant. Il avait complètement oublié qu'aujourd'hui, aux Etats-Unis



comme dans beaucoup de pays, chaque pistolet qui est vendu est numéroté afin que le nom et l'adresse de la personne qui l'a acheté soient conservés par le marchand. Il est par conséquent assez facile de savoir le nom de la personne à qui appartient le revolver lorsque l'on trouve le numéro de la série sur le revolver. Et Wanderer dans son excitation à commettre son crime oublia complètement ce détail si important pour le succès absolu de son crime.

Ce fut la preuve fatale qui le conduisit à son arrestation et à une confession complète, et qui finalement l'envoya en prison pour vingt-cinq ans. Et ce n'est pas tout, si on lui fait un nouveau procès pour son second crime, il aurait certainement de la difficulté à se sauver de la chaise électrique.

Les détectives de Chicago cherchèrent le nom du propriétaire du revolver simplement comme une question de routine; comme tous les voisins de Wanderer, ils tombèrent de haut lorsqu'ils apprirent que le revolver trouvé près du cadavre du vagabond appartenait en réalité à Wanderer lui-même. Les détectives se trouvaient en face du plus grand crime qui eut ensanglanté la ville de Chicago depuis des années et des années.

Wanderer ne put ni nier ni expliquer les faits accumulés contre lui, et quelques jours après son arrestation, il fit une confession complète à la police.

Lorsque Carl Wanderer épousait la femme qu'il tua en juin dernier, tout le monde s'accordait à dire que c'était un couple merveilleusement assorti. Il venait de quitter l'armée, avec

une commission de lieutenant et de brillants états de service. Elle était très jolie, toute jeune et très dévouée envers son mari qu'elle avait appris à aimer et à chérir en apprenant ses exploits au front. Pendant quelques courts mois leur vie commune ne fut qu'une suite ininterrompue de joies et de bonheur. Puis, soudain, un changement se fit dans l'attitude du mari. Il sortait tous les soirs, sous prétexte d'affaires à régler. Lorsqu'il restait à la maison il était triste et taciturne. Ruth Wanderer faisait semblant de ne pas s'en apercevoir, mais son âme était triste, comme on a pu le lire dans son journal de vie, que l'on trouva après sa mort, mais elle avait confiance en son mari et elle était certaine que la naissance de l'enfant qu'elle attendait retiendrait son mari à la maison, et le rendrait aimant comme aux jours de sa lune de miel.

—J'étais fatigué de ma femme, dit Wanderer dans sa confession au tribunal. C'est pourquoi j'ai comploté de tuer ma femme et de faire peser le blâme sur le pauvre diable que j'ai abattu en même temps qu'elle."

Ceci peut paraître être la raison qui a poussé le lieutenant à se débarrasser de sa femme, mais plusieurs prétendent que la vraie raison est l'attrait exercé sur lui par une jeune fille Julia Schmitt.

Dans sa déposition, au procès, mademoiselle Julia a prétendu que Wanderer l'a courtisée durant les mois qui ont précédé le crime et qu'il se faisait passer pour célibataire.

Il est bien évident d'après les témoignages entendus que Julia Schmitt n'a été que la cause bien innocente de la mort de madame Wanderer.



## La terreur des lettres anonymes

**Des mécréants mystérieux font chanter les grandes dames de la société américaine et exigent d'elles de fortes sommes d'argent, sous peine de mort**

Toute la haute société de New-York et de Philadelphie est ennuyée depuis quelque temps par une bande d'escrocs qui adressent des lettres de menaces aux femmes de millionnaires, dans l'espoir de leur soutirer de grosses sommes d'argent. Ces lettres, au dire d'experts qui les ont déchiffrées, viennent toutes de la même source. Les nombreux pièges tendus à leurs auteurs ont jusqu'ici échoué. Sont-elles écrites par un chef d'association secrète ou par un simple individu, à l'affût d'une fortune facilement gagnée? nul ne le sait.

Quatre grandes dames du cercle de Long Island qui vivent dans le Meadowhook Hunt, la station balnéaire la plus exclusive des Etats-Unis, ont été bouleversées par des lettres anonymes de ce genre.

La première victime de ces bandits fut Mme Butler Duncan, de Hempstead, veuve de feu James L. Kernochan, son premier mari, le sportman millionnaire universellement connu.

La seconde fut Mme Devereaux Milburn, remarquable par sa richesse et sa beauté, qui, pour sauver la vie de ses enfants mise en danger, s'enfuit en Floride.

A Philadelphie, Mme E. T. Stotesbury, épouse d'un associé du banquier

Morgan, reçut plusieurs lettres marquées du même sceau.

C'est au mois de novembre de l'année dernière que Mme Duncan reçut à sa villa "The Meadows", une première lettre ainsi libellée: "Chère madame: Nous vous serions reconnaissants de déposer une petite sacoche contenant cinq mille dollars à dix heures du soir, tel jour, à l'entrée de l'église méthodiste de Hempstead. Si vous ne le faites pas, nous verrons à ce que vous soyez sommairement exécutée par un des nôtres. (Signé) La Bande".

L'écriture de ce cartel était ferme; la phrase bien tournée et digne d'une personne de bonne éducation.

Après mûre réflexion, Mme Duncan alla confier la lettre au chef de policie et ils se concertèrent sur la manière de prendre le scélérat la main sur le sac.

Le chef de police conseilla à Mme Duncan de ne pas exposer inutilement sa précieuse personne et de dépêcher à sa place pour déposer près de l'église une sacoche remplie de faux billets, une de ses servantes ou même un agent travesti en femme.

"Je ne veux pas, répondit-elle, exposer au danger qui me menace la dernière de mes servantes ou quelqu'un de mes amis. Vous prendrez les

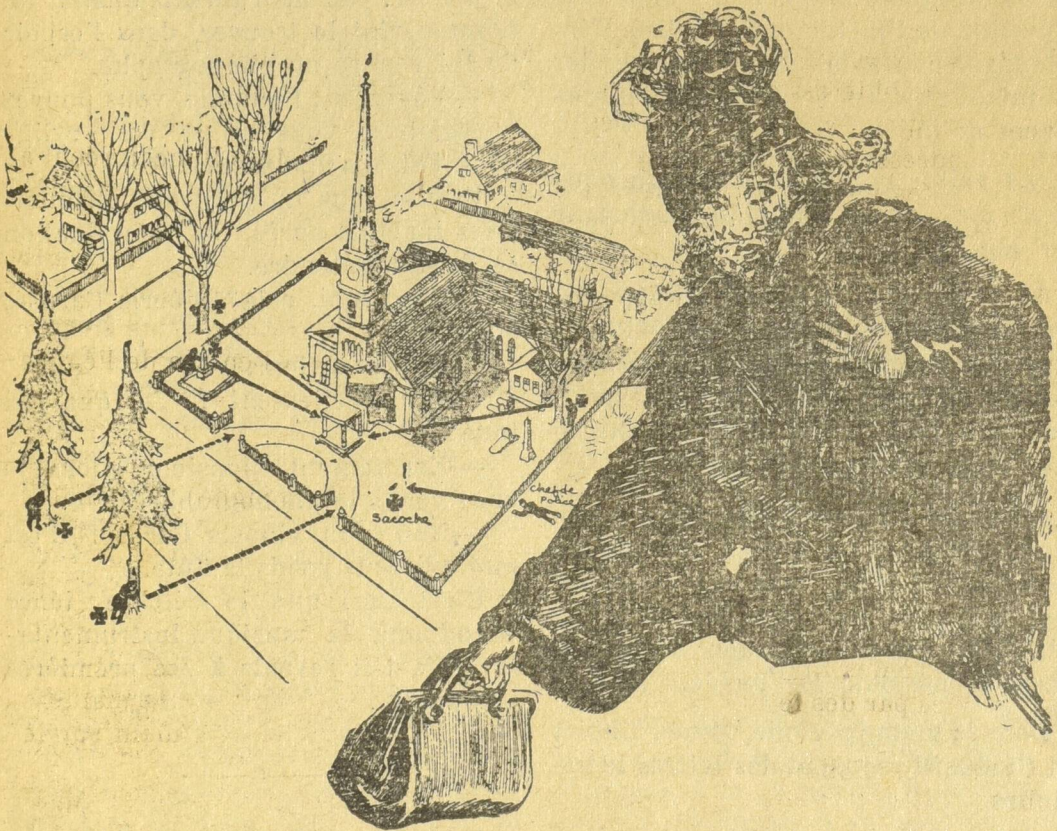


précautions nécessaires. J'irai moi-même."

Ainsi, le soir dit, Mme Duncan s'achemina de sa villa vers l'église méthodiste. Elle tenait à la main une valise pleine de morceaux de papier découpés en forme de billets de banque. La promenade n'avait rien d'intéressant. Elle la poursuivit quand même avec un courage intrépide.

veur de l'obscurité le mystérieux auteur de la lettre.

Mme Duncan vit des ombres et se demanda toute tremblante qui des agents de police ou des bandits se trouvaient les premiers arrivés. Elle déposa sa sacoche à l'endroit désigné par la lettre et se retira dans son automobile.



Pendant ce temps, le chef de police disposait ses hommes autour du terrain occupé par le temple. Les lumières des alentours avaient été éteintes — par ordre — et chaque agent, bien dissimulé derrière les arbres de la rue principale ou des pierres tombales élevées dans le parc de l'église, servant de cimetière, attendirent à la fa-

Les agents, toujours à leur poste, scrutaient l'obscurité où devait s'enfoncer à son tour celui à qui la sacoche était destinée. Quelques personnes passèrent dans la rue, tout près d'eux.

A dix heures, personne ne venant réclamer cet objet déposé, le chef de police fit sortir ses hommes de leur



embuscade, reprit le sac et retourna au poste.

Le bandit, malin, avait dû voir les agents prendre leurs positions et avait été prévenu d'autre façon du danger qu'il courait en allant réclamer les cinq mille dollars de Mme Duncan.

Trois semaines plus tard, elle reçut une seconde lettre plus pressante et plus impérieuse que la première, écrite de la même main. Il n'y était pas question de l'incident de l'église. L'inconnu se contentait de lui redemander la même somme, sous les mêmes menaces de mort.

La police monta la garde de nouveau mais aucun individu suspect ne fut signalé.

Une troisième fois, Mme Duncan reçut en même temps que Mme Milburn une lettre réclamant de chacune d'elles le montant de \$10,000 qui serait recueilli dans l'entrée de porte du No 147 de la rue Avon, Newark.

Mme Milburn eut peur que la vie de ses enfants fut mise à prix de ce paiement et fit entourer sa maison par un cordon de policiers. Personne ne vint. Elle partit cependant le lendemain même pour la Floride.

Dans la même période, Mmes Choist et Stoddard reçurent des lettres identiques.

Ayant échoué dans l'agglomération new-yorkaise, ces sinistres messagers tentèrent fortune à Philadelphie. Ils y réussirent à effrayer certaines dames millionnaires mais n'obtinrent d'aucune les sommes réclamées.

Le ou les auteurs de ces lettres de menaces sont recherchés vainement dans toute la contrée.

## CARUSO ET SA FLUTE

Le grand artiste qui vient de se rompre une veine dans la gorge possède, en même temps que de prodigieuses cordes vocales, d'autres cordes à son arc. Il dessine avec une remarquable fantaisie et sait même jouer de la flûte.

Il y a bien longtemps, Caruso s'exerçait sur cet instrument, quand un homme vint le trouver, dans l'espoir de lui vendre un phonographe.

—Voyez, dit l'homme, vous pouvez enregistrer vous-même vos cylindres. Faisons une expérience.

Carusa joua un petit air, et, quelques instants après, la reproduction se faisait entendre.

—C'est moi, cela? s'écria Caruso, stupéfait.

—Oui, monsieur.

—Moi, réellement? Tel que j'ai joué?

—Exactement, monsieur. Alors, je vous vends le phonographe?

—Non, non, riposta Caruso. C'est moi qui vous vends la flûte.

C'est ainsi que le célèbre ténor abandonna la musique instrumentale. Va-t-il revenir à ses premières amours?...

—o—

La dureté de la peau du tapir est si grande qu'on en fait des boucliers impénétrables aux flèches et aux javelots, ce qui la rend très précieuse aux indigènes de l'Amérique du Sud. Malgré que la chair de cet animal semble coriace et peu agréable au goût d'un Européen, les Indiens chassent activement le tapir et l'apprécient comme un mets recherché.



## UNE VICTOIRE DE CUPIDON

**Un jeune sous-officier de l'armée américaine fait la conquête du coeur de sa mie après une attente de cinq longues années et en dépit d'insurmontables difficultés**

Le sergent Frederick Walters, attaché à l'état-major du général Pershing pendant la guerre européenne, vétéran des Philippines, de Hawaï et du Mexique, a réussi enfin, grâce à sa persévérance, à toucher le coeur de la jolie Miss Florence Kelley, aujourd'hui sa femme.

Voilà un amoureux qu'on peut citer comme un modèle de patience! Il est peu d'hommes qui eussent renversé de pareils obstacles pour gagner l'amour d'une femme. Et pourtant ce bon sergent avait tout contre lui, ayant connu sa dulcinée un vendredi, 13, et ayant été promené par les autorités militaires, de 1915 à 1920, dans toutes les colonies américaines, au Mexique, en France et en Allemagne.

Le vendredi, 13 août 1915, la rame du convoi Southern Limited était sur le point de s'ébranler, à la gare de Jersey City, quand le sergent Walters descendit faire les cent pas sur le quai. Il portait l'uniforme, rejoignant son corps, le sixième régiment d'artillerie de campagne, à Douglas, Arizona.

Comme il passait devant un groupe de jeunes filles escortées par leurs gais cavaliers, il entendit qu'elles l'interpellaient en se moquant: "Vendredi, le treize!" Il se rendit alors compte qu'il se mettait en route à cette date

fatidique. Mais quelques années de service militaire l'avaient blindé contre ces naïves superstitions.

Tout-à-coup, au milieu de ce groupe joyeux, il distingua la figure d'une merveilleuse enfant—mince, gracieuse, vive, élégante, cheveux noirs et yeux bleus.

"Pristi, pensa le sergent, pourquoi n'ai-je pas connu cette belle fille dans les premiers jours de ma permission? Vendredi! Je comprends que c'est un jour malchanceux!"

En mettant le pied sur les marches du wagon qui démarrait, il jeta un coup d'oeil sur le quai, dans l'espoir d'obtenir de cette gracieuse apparition un regard d'adieu ou un sourire. Rien, la vision s'était dissipée.

Nerveux, il arpenta le train de la première à la dernière voiture, fouillant tous les coins. Enfin, dans le Pullman, il la reconnut. A sa mise, à son air distingué, il vit tout de suite qu'il aurait mauvaise grâce de risquer un flirt. Il était déjà trop épris d'elle pour faire quoi que ce soit qui put la froisser et l'abaisser dans l'estime de cette fascinante divinité féminine.

La compagne de la jeune fille, une grave personne qui pourtant n'avait rien d'une entremetteuse, en engageant la conversation avec lui, servit ses chers desseins.

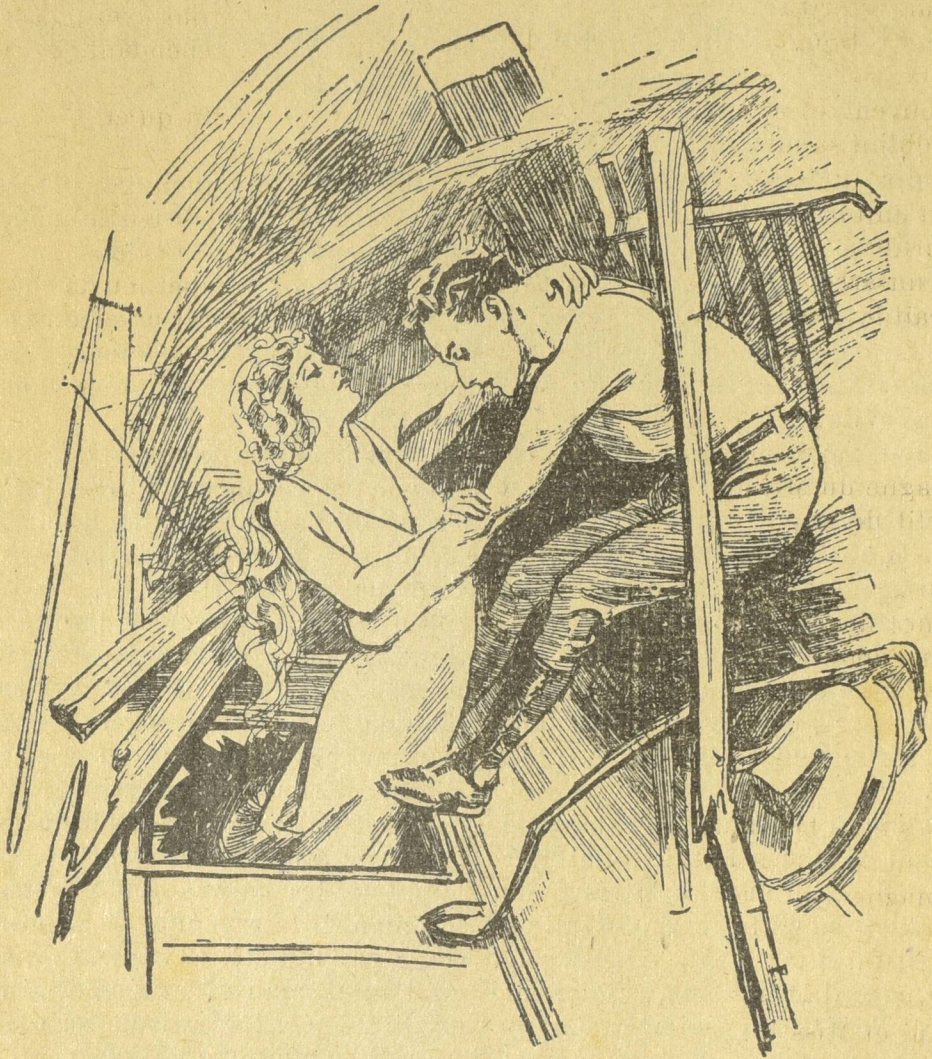


Il apprit qu'elles se dirigeaient sur San Francisco et devaient faire une halte d'un jour à la Nouvelle-Orléans.

Le sergent arrêta lui aussi à cette ville avec la mère et la fille. En quittant la ville, ils se retrouvèrent dans le même wagon, mais sans avoir en-

Un peu avant le coucher du soleil, le train dérapa et sortit des voies. Quelques wagons roulèrent sur les déblais et plusieurs voyageurs furent brûlés vifs.

Le sergent fut précipité au travers d'un carreau et se retrouva intact sur



core eu l'opportunité de s'entretenir ouvertement.

Ce ne fut que quelques heures après, alors que le train traversait le Texas que le sergent Walters trouva l'occasion de placer son premier mot à l'adorée.

le sol. Sa première pensée, en reprenant connaissance, fut pour la belle enfant aux yeux bleus.

Se frayant un passage, il atteignit le Pullman et le visita dans l'obscurité. Il entendit tout-à-coup de faibles gémissements. Cette voix était la sien-



ne. Désespérément, il souleva un siège et la dégagea avec mille délicatesses. La mère à ce moment se releva à son tour. Il jeta sur les épaules des deux femmes sa couverture et sa capote militaire et s'en fut opérer d'autres sauvetages.

Le train reprit sa course et déposa le sergent à Douglas tandis que Miss Kelley filait vers San Francisco. Il la visita souvent et après quelques semaines obtint sa main.

Le seul voeu du sergent fut alors de jeter son uniforme à tous les diables et de retourner à la vie civile. Mais, rien à faire, un arrêté du gouvernement suspendait la démobilisation de la milice.

Le printemps suivant, il fut versé dans l'état-major du général Pershing et lui servit d'ordonnance au cours de la campagne du Mexique.

Il sortit de sa fournaise en mars 1917. Le mois suivant, les Etats-Unis déclaraient la guerre à l'Allemagne. La guigne! Il ne put encore revoir sa mie pour l'épouser. En juin, départ de son régiment pour la France. Ils projetèrent de se marier à la hâte mais ne purent se retrouver dans la précipitation du départ.

Après s'être brillamment comporté au front, le sergent Walters entra en Allemagne avec l'armée d'occupation. Il reprit la route de son pays en juillet 1919.

Maintenant que la guerre était terminée, lui et Miss Kelley qui, en son absence, avait pris du service dans les sociétés de secours aux soldats, pourraient enfin mettre le comble à leurs voeux et se marier!

Autre ennui. Walters ne fut démobilisé que l'année suivante et le père de son amie étant mort, il dut retarder la cérémonie jusqu'au mois der-

nier, mai 1921. Ils ont tout de même fini par se marier, et il n'était pas trop tôt!

### — 0 — NOUS SOMMES PLUS GRANDS LE MATIN

La différence entre votre hauteur le matin et celle que vous avez le soir est très petite, mais cependant, c'est un fait démontré que votre taille s'élève un peu plus le matin qu'en n'importe quel autre temps.

Voici l'explication de ce phénomène. La colonne vertébrale se compose d'un certain nombre de petits os reliés les uns aux autres par un disque de cartilage. Ces disques minuscules ont pour effet de diminuer le choc qu'entraîne, sans cela, le moindre mouvement.

La position debout du corps, en imposant aux disques en question, le poids de la chair et de toutes les autres parties osseuses, tend à les comprimer et à les aplatir, réduisant ainsi la hauteur totale du corps.

Pendant la nuit, ils reprennent leur épaisseur normale grâce à leur élasticité et la colonne vertébrale s'étend dans toute sa longueur.

C'est ainsi que nous pouvons dire que nous sommes un peu plus grands le matin que le soir.

— 0 —  
Depuis les temps les plus lointains, l'Egypte, comme la Chine, a connu la couvaison artificielle des oeufs. Il existe encore au Caire et dans d'autres localités du territoire égyptien, des incubateurs qui sont de grands fours en briques pouvant contenir des milliers d'oeufs à la fois. Le feu y est entretenu assidûment pendant dix jours. Le secret des procédés d'incubation n'est connu que de quelques familles, qui le gardent jalousement de père en fils.



## VENGEANCE D'ARTISTES

### Qui a envoyé un chat mort à mademoiselle Campbell?

Un procès entre gens de théâtre a beaucoup amusé Paris dernièrement. Mlle Campbell, des théâtres de Paris, poursuivait mademoiselle Renouart également des théâtres Parisiens, pour une cause qui a beaucoup amusé les badauds de la Ville Lumière.

Dernièrement, alors que mademoiselle Jacqueline Campbell prenait son petit déjeuner dans son lit, sa bonne lui apporta, en même temps que son courrier, une magnifique boîte très joliment fleurie.

Cette boîte attira son attention; elle fit battre son coeur. Jacqueline était certaine que c'était un cadeau d'un de ses nombreux admirateurs.

Mademoiselle Campbell se leva vivement et se mit en devoir d'ouvrir la fameuse boîte qui devait contenir une surprise agréable. Elle enleva les multiples feuilles de papier qui enveloppaient le mystérieux colis. Son impatience était grande, lorsqu'enfin la dernière feuille fut enlevée; elle plongea ses mains dans la boîte et en sortit un... chat mort et déjà en décomposition. Jugez de sa stupeur.

La joie de mademoiselle Campbell

se changea immédiatement en rage folle contre une autre actrice qu'elle soupçonna immédiatement d'être l'auteur du malheureux envoi.

Elle porta ses soupçons sur mademoiselle Jane Renouart, une de ses rivales au théâtre, une très jolie et talentueuse actrice, avec laquelle elle avait eu une querelle à propos de nous ne savons plus quelle histoire.

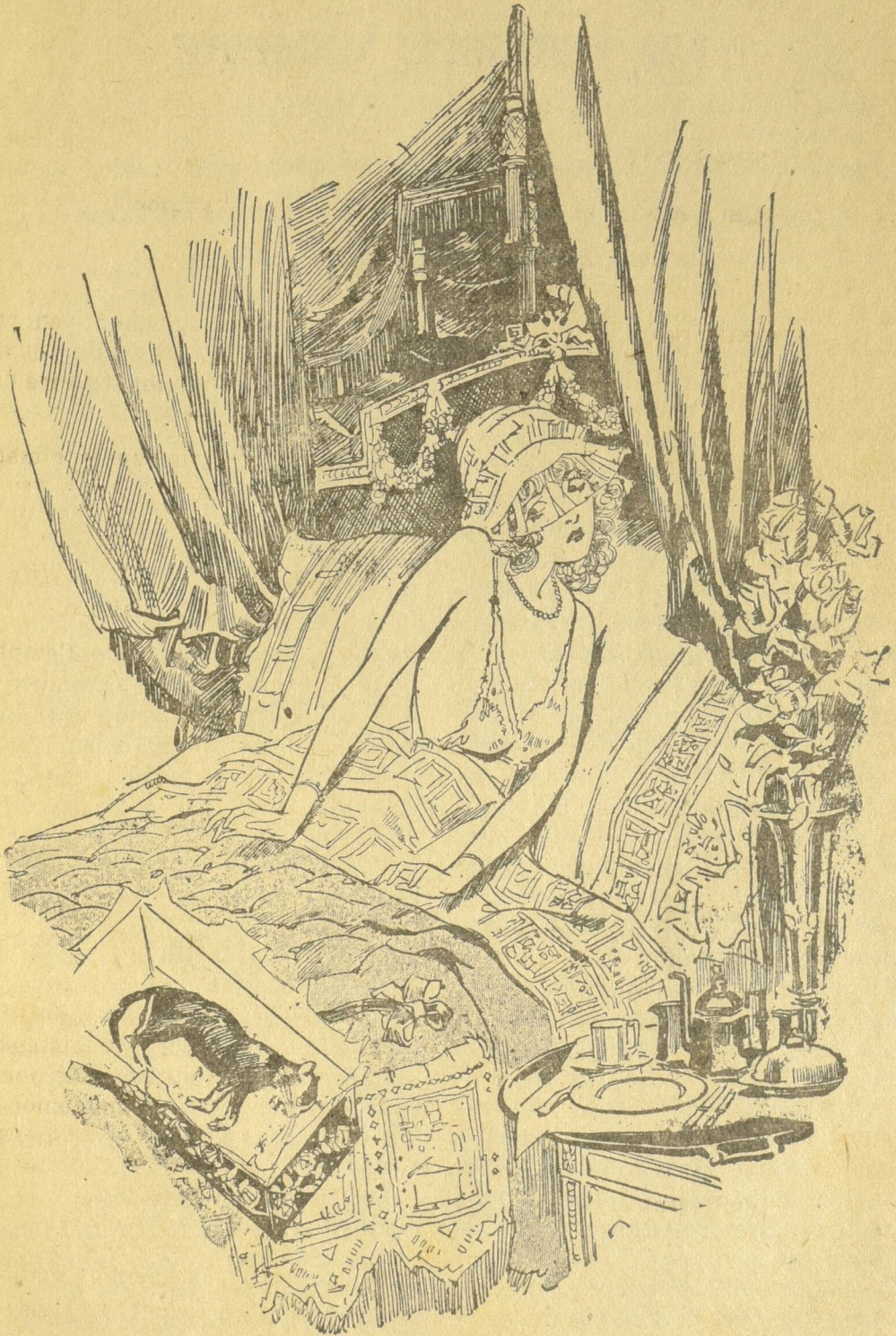
Dès lors, mademoiselle Campbell n'eut plus qu'une idée: se venger de mademoiselle Renouart d'une façon terrible.

La même après-midi, les deux actrices se rencontrèrent à l'hôtel Claridge, un des hôtels les plus fashionables de Paris, et un pugilat en règle pris place au grand désespoir des patrons et à la grande joie des habitués de l'hôtel.

Cette scène de pugilat conduisit les deux actrices devant les tribunaux de Paris où la cause se vida sans donner aucune satisfaction à mademoiselle Campbell qui ne put prouver que mademoiselle Renouart était l'auteur de l'envoi du mystérieux colis.

Ce petit incident a beaucoup amusé la population parisienne toujours friande de tous les petits potins des gens de théâtre.







## UN TERRIBLE VAMPIRE

Le poète-soldat Gabriele d'Annunzio, par l'emprise qu'il exerce sur les femmes, en dépit de sa figure satanique, a largement mérité ce titre.

—La belle Eleonora Duse et Ida Rubinstein

Les Américains viennent de découvrir, on dirait, le mot vampire, usité depuis des siècles dans la langue française et qui désigne familièrement ces créatures magnifiquement douées qui enchaînent le cœur et la volonté de leurs malheureuses victimes. Le cinéma a singulièrement popularisé le mot. On l'emploie au féminin comme au masculin. Il y a la femme vampire, grande, yeux noirs, longue chevelure, corps souple et félin; il y a l'homme vampire, beau garçon un peu efféminé, petite moustache, taille élégante.

Gabriele d'Annunzio, le prince des poètes italiens, le capitaine fantasque qui s'insurgea contre sa patrie, dans une exaltation patriotique, parce qu'elle refusait de prendre possession de Fiume, est un type de vampire masculin.

Tempérament maladif et capricieux, volonté intraitable, âme perversité, il brisa le cœur et bouleversa la raison de toutes les femmes qu'il aima.

La plus touchante de ses victimes est la merveilleuse actrice italienne Eleonora Duse, dont il glorifia le talent dans plusieurs de ses œuvres pour le lui détruire ensuite. La vie de la Duse fut, à cause de d'Annunzio, faite de triomphes artistiques, de souffrances tragiques et d'amour malheureux.

Cette artiste qui suspendit à sa voix, aussi chaude et aussi dramatique que celle de Sarah Bernhardt, les auditoires les plus difficiles des deux mondes, est aujourd'hui réduite à la plus grande misère, presque à la mendicité. Toutes les calamités vinrent l'accabler depuis la guerre; son immense fortune fut dispersée à tous les vents et elle dut solliciter du gouvernement italien la modeste pension de femme d'officier dont elle était titulaire par son mari, qu'elle avait abandonné après quelques années de mariage.

Du jour même où elle s'éprit ardemment du grand poète décadent, elle perdit sa force de caractère et tous ses espoirs en l'avenir. Ce fut comme si un vampire lui eut ravi toutes ses énergies.

D'Annunzio exerça la même influence néfaste sur toutes les femmes qui se laissèrent endormir par ses excentricités sentimentales, l'exagération de son émotivité. Une seule lui résista, parce que plus puissante que lui, la célèbre danseuse russe, Ida Rubinstein.

Le poète connut la Duse, lors de l'apparition de son livre "Le triomphe de la Mort", qui fut la consécration de son génie. Il lui dédia ses pièces de théâtre les plus brillantes et surtout ce chef-d'œuvre de passion étrange et



morbide "La Gioconda". D'Annunzio avait le culte des belles mains et celles de la Duse étaient parfaites. "La Gioconda" est dédicacée: "A Eleonora Duse aux mains merveilleuses", et dans la pièce, l'héroïne se les fait broyer en un suprême sacrifice d'amour pour sauver un marbre de son mari.

Après l'avoir élevée, le poète la rabaisa dans un livre intitulé "Fuoco", le Feu, qui est la jeunesse d'Eleonora Duse. D'Annunzio mit en un roman cruel toutes les confidences intimes que lui fit la Duse, sur les malheurs et les dégradations de ses commencements dans la carrière artistique.

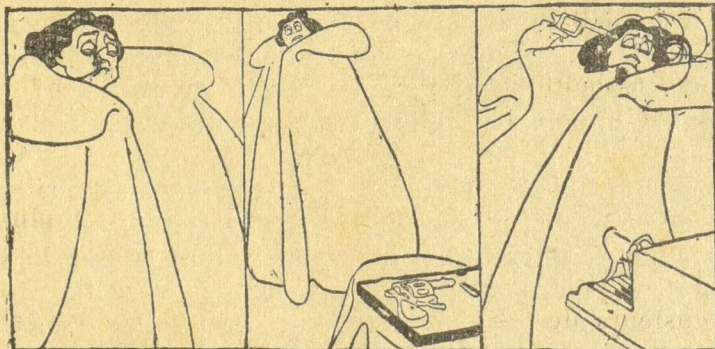
Ce fut sa ruine. Elle ne se releva jamais de ce coup porté à son amour et à son orgueil.

A son tour, il se dévoua à une femme d'un type différent—la forte et pittoresque danseuse Ida Rubinstein, qui créa les rôles du martyr Saint-Sébas-

tien et de "Pisanella", dans deux des pièces de d'Annunzio.

Peut-être tenta-t-il par ses tyrannies, ses caprices d'assujettir cette femme à sa volonté, mais, cette fois, il n'y réussit pas. La danseuse ne voulut pas subir le sort de l'actrice italienne et l'abandonna au début de la guerre. Elle revint momentanément à lui, il est vrai, quand le poète fut blessé par une balle autrichienne, pour lui servir de garde-malade, mais le quitta de nouveau, lorsqu'il fut guéri.

Les plus grands vampires ne sont pas seulement, comme on peut le voir, des athlètes aux biceps vigoureux. Les artistes savent mieux gagner les cœurs féminins par leurs beaux gestes affectés qu'un artiste a caricaturés dans la vignette que nous reproduisons ci-contre. Les musiciens, les peintres et les poètes exaltés, tous les beaux désespérés qui parlent de couper le fil de leurs jours d'une balle de revolver bouleversent le coeur et l'esprit des tendres femmes!





## LA PASSION DU JEU

Il se parie plus d'argent à New-York en une seule nuit qu'en quatre semaines consécutives à Monte Carlo, le casino le plus réputé d'Europe. Personne ne s'en doute, parce que la réputation de Monte Carlo est due à une campagne de presse et aussi parce que là les paris se font publiquement sur les tapis verts. A New-York, les joueurs se tiennent en des clubs fermés, à l'abri de la police.

Ces clubs sont tenus sur un pied de luxe inouï; le service y est parfait et chaque membre se fait une question d'honneur de garder religieusement le secret de l'affaire.

Un exemple des sommes risquées en ces endroits. Dernièrement, trois joueurs parièrent la somme de \$20,000 sur la mise suivante: un "flush", un "traight" ou un "full house" à faire.

Le gagnant s'en retourna chez lui, ce jour-là, avec \$92,000 dollars enfouis dans ses différentes poches, pêle-mêle. Il y a un règlement dans ce club qui interdit à tout membre de se servir de jetons. On ne doit parier que de l'argent liquide, monnaie ou billets de banque.

Le "stud poker" est le jeu habituel. Les paris ne sont jamais moins de \$100 dans les clubs aristocratiques et il se trouve toujours un membre, au cours de la soirée, pour risquer un billet de \$10,000.

Les vieux joueurs de profession ont encore un faible pour le whist. L'an dernier, un "gambler" perdit à ce jeu

des sommes si considérables qu'il dut mettre sa maison à prix pour solder sa dette.

—Je vous paierai demain, dit-il à son partenaire, ou, si vous le préférez, je vous vendrai pour \$75,000 une maison qui m'en a coûté soixante mille il y a trois ans.

—Vous me devez \$70,000, fut la réponse du gagnant; voici les \$5,000 qui vous reviennent et signez-moi tout de suite un transport de propriété.

Avec le billet de \$5,000, le malheureux joueur se remit à la partie. La veine lui sourit et quand il se leva de table, il avait racheté sa maison et fait un gain brut de \$90,000.

Chacun de ses clubs a ses caractéristiques, souvent bizarres et capricieuses. L'un d'eux, par exemple, n'a ni règlements, ni membres en titre, ni tenue de livres, ni comité de direction. Quiconque devient membre sur l'invitation de trois ou quatre affiliés qui ont examiné sa manière de jouer et l'ont trouvée intéressante. Il est présenté au portier et a dans la suite ses grandes et petites entrées au cercle.

La raison en est que les dépenses du club sont payées au jour le jour. L'administrateur dresse la liste des dépenses de la veille, comprenant le loyer, les salaires, l'achat des liqueurs etc. Cette liste est remise au premier membre qui pénètre dans le cercle et il paie—que ce soit un total de \$1,000 ou plus.



Dans un autre, tout est gratuit: petites liqueurs, scotch, vins, billets de théâtre, repas, cigares, courses de taxi. Personne ne signe de billets promissoires. A la fin de l'année, les dépenses sont partagées et payées également par chacun des membres. En somme, une seule règle n'est de rigueur dans ces cercles. Les pertes au jeu doivent être payées dans les vingt-quatre heures. Celui qui faillit à ce devoir est considéré comme un "out-cast", un dégradé.

Si encore les citoyens américains, pauvres ou millionnaires, ne risquaient des paris insensés qu'au jeu de cartes! Dans leur ambition de se créer des fortunes en un tour de main, ils jouent sur tout avec leur argent: le base-ball, sport national, les courses, le golf, la bourse, etc.

Des experts ont calculé que l'argent gagné ou perdu dans le jeu aux Etats-Unis excédait de \$5,000,000,000 le coût d'exploitation du gouvernement.

Le peuple n'a pas comme le paysan ou l'ouvrier français la manie des petites épargnes. Il espère toujours grossir son salaire ou ses économies en les plaçant à 50 pour cent dans des entreprises plus ou moins autorisées ou en les confiant pour dédoublement à un book-maker quelconque, à la conscience élastique.

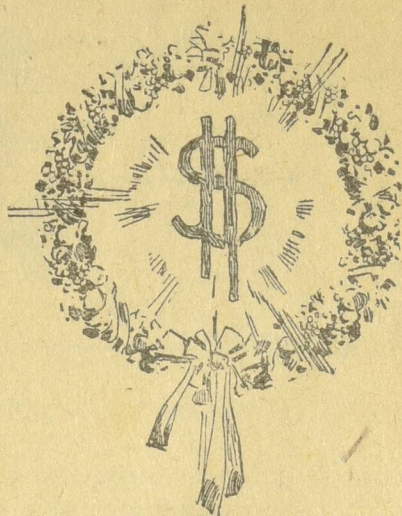
Entrons dans un hôtel. Toutes les conversations roulent sur les paris et jeux de hasard. Dans le salon, des femmes sont attablées qui font la partie de bridge. Quelques-unes y gagnent assez d'argent pour payer largement leurs frais. Dites-leur qu'elles ont la passion des cartes et elles en resteront toutes interloquées. Dans le salon de coiffure, situé au sous-sol, même tableau. Des hommes sont là

qui causent entre eux des courses. Ils peuvent énumérer sans un écart de mémoire les noms, l'âge, la filiation, la cote de tous les chevaux d'Amérique.

Tout le monde parie dans cet hôtel, depuis le marmiton, en passant par le gérant, jusqu'au riche touriste qui occupe la plus belle suite.

Ces sommes exorbitantes qui se gagnent au jeu sont dépensées follement pour des futilités ou des objets de luxe.

Le joueur heureux qui réalise un gain de \$150 au poker, par exemple, peut manquer de chemise ou d'autres



articles strictement nécessaires, peu lui importe! Il préférera s'offrir les plus fins cigares, un mauvais whiskey de contrebande acheté à un haut prix et quelques bonnes promenades en taxi, de par la ville.

Cet argent n'a pas de valeur. "Come easy, go easy": il se gagne facilement et se dépense de même.

Le Trésor américain rend la guerre responsable de la folie des gens. Les yankees, il est vrai, n'ont jamais été des bohêmes; leur amour de l'or, leur



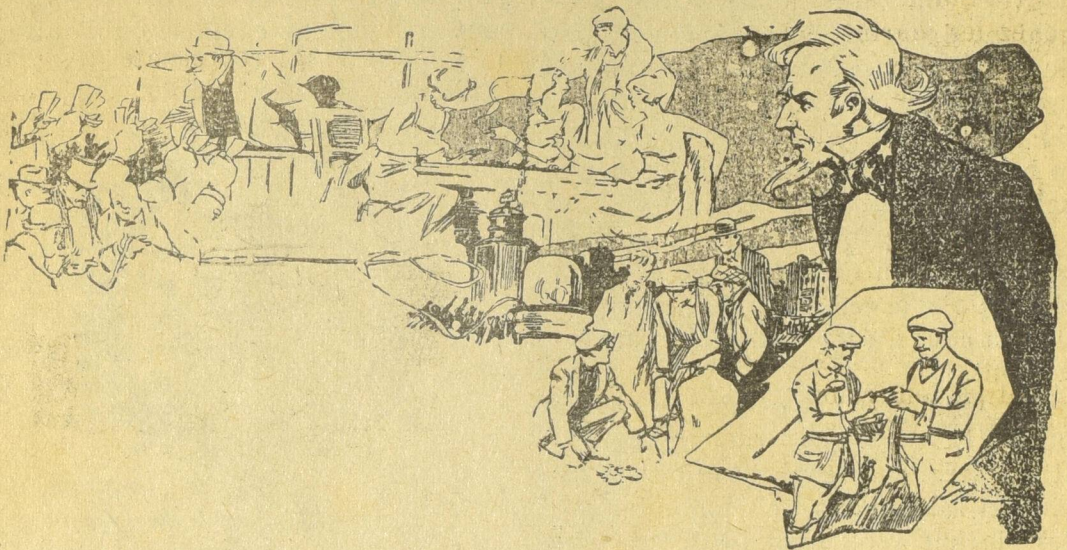
cupidité sont déjà de l'histoire ancienne, mais la vague de vie chère qui a déferlé sur le monde à l'issue du grand conflit leur aurait, paraît-il, monté à la tête.

La fabrication des obus ayant aussi permis à 20,000 bons citoyens de devenir millionnaires en trois ou quatre ans, ils aspirent en réussissant quelques heureuses opérations à "entrer dans l'argent" en peu de temps. Pour cela, tous les moyens sont bons. Les

moyenne, à leur mort, que de petites fortunes de deux ou trois mille dollars.

Et que dire du base-ball, des courses de chevaux et du golf ? Tout simplement que les Américains n'aiment pas le sport pour lui-même mais pour l'argent qu'il permet de parier. Le sport est un motif, une raison de pari.

Des milliers d'individus en font un métier. Les femmes elles-mêmes s'a-



plus rapides, le jeu, et la bourse, sont à la portée de tout le monde.

Le cas de Charles Ponzi est patent. Il illustre l'état d'âme d'un peuple. Le profit de 5 p. c. est passé de mode ; c'est 50 pour cent et plus qu'il faut, et cela, en un jour, en une nuit.

Les épargnes journalières sont trouvées ridicules et il est bien peu de salariés ou de patrons qui commencent à économiser avant l'âge de 40 ans. Aussi, la plupart ne laissent-ils en

donnent à cette passion avec autant de frénésie que les hommes.

La gageure efface les distances qui doivent séparer les deux sexes. Pas de piété, pas de déférence. Malheur aux vaincus.

Ce mal est-il incurable ? Oui, tant que les riches continueront d'étaler un luxe outrageux et d'exciter ainsi l'envie et la convoitise des pauvres.



## UN CADRAN DIGITAL

Grâce aux dessins qui illustrent cet article, vous apprendrez à compter le temps qui vous sépare du coucher du soleil ou de la lune quand l'un des deux astres est de trois heures ou moins au-dessus de l'horizon. Cette méthode est usitée couramment chez les marins et les pêcheurs. Elle

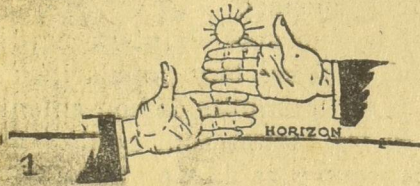


Fig. 1—2 heures.

est aussi utile sur terre que sur mer et peut partout remplacer les almanachs et les quotidiens.

Une seule chose est nécessaire pour opérer ces calculs, les dix doigts de la main, et c'est encore trop dire puisque les deux pouces ne servent pas.



Fig. 2—1 heure 30.

Nous disons que le soleil ou la lune se rapproche de l'horizon à l'ouest ; tournez-vous de ce côté, étendez les bras devant vous et placez les doigts les uns au-dessus des autres entre la ligne de l'horizon et le dernier limbe de l'astre.

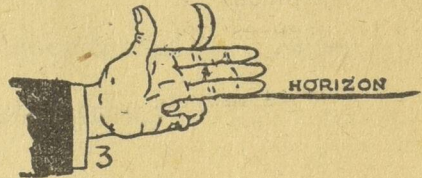


Fig. 3— $\frac{3}{4}$  d'heure.

Chaque doigt représente un quart d'heure; les quatre doigts de la main indiquent une heure, le pouce ne comptant pas.



Fig. 4—2 heures  $\frac{3}{4}$ .

Le diagramme 1 montre le soleil à deux heures de son déclin. Le diagramme 2 marque une heure et demie et le diagramme 3 trois quarts d'heure.



Fig. 5—37 minutes 30 secondes.

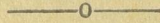
Si les doigts des deux mains ne suffisent pas, il n'y a qu'à placer la main



droite sur la ligne de l'horizon, puis la main gauche et ramener la main droite au-dessus de la main gauche en tenant celle-ci bien en position. Le dessin 4 indiquant 2 heures  $\frac{3}{4}$  fait bien comprendre cette opération qui n'a rien de difficile.

Le temps peut être calculé à la minute en comptant la moitié d'un doigt pour sept minutes et trente secondes, comme le diagramme 5.

Ce que l'on fait pour le coucher du soleil, on peut le répéter pour son lever.



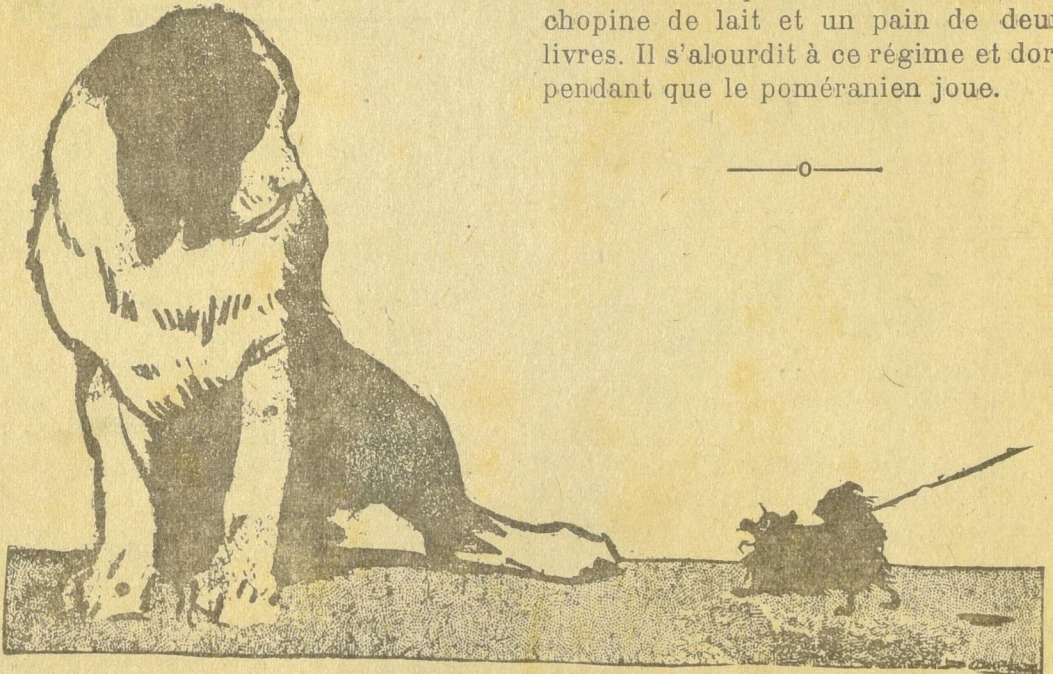
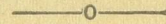
### LA VIGUEUR DES PETITS CHIENS

Les carlins ou chiens de petite taille tendent à disparaître. Il s'en trouvait à peine dix à la dernière exposition canine de New-York, alors qu'ils étaient à la mode, il y a trente ans quand les hommes portaient les favoris et le haut de forme gris.

Les races qui survivent sont celles du poméranien, du chow, et de l'épagneul japonais.

Les énormes Saint-Bernard gardent toujours leur popularité et leur gros air tranquille de bon enfant.

Si les carlins sont petits, ils ont beaucoup plus de vie et d'entrain que le St-Bernard. Le poméranien ne mange que des miettes de biscuit tandis que le St-Bernard engouffre quotidiennement sept livres de viande, une chopine de lait et un pain de deux livres. Il s'alourdit à ce régime et dort pendant que le poméranien joue.





## UN ROMAN COMPLET

## VAGUES D'AMOUR

par René d'Anjou

## PROLOGUE

## I

## Le rêveur dans la nuit

Jules Hallay décidément ne pouvait s'endormir. Le soir, on avait sablé gaîment le champagne entre amis et le coeur du vieux marin battait plus vif et plus chaud que de coutume. On avait ri, et même, au dessert, il y était allé de sa petite chanson, la voix toujours jeune et doucement caressante. C'était l'anniversaire de sa femme ; les voisins des villas de la côte étaient venus avec le maire du pays, et l'on s'était trouvé une vingtaine pour fêter la jolie Rosa dont l'entrain joyeux avait trouvé la riposte aux toasts et aux voeux.

— A toi! ma Rose, la fleur de ma vie.

— Rose d'automne, ami!

— Qui depuis trente années parfume mon jardin, bien plus rare que rose d'avril, donc bien plus appréciée, riposta Jules Hallay, souriant.

Autour de la table des applaudissements partirent en toute sincérité. C'était tellement vrai!

Mme Hallay, avec ses brillants yeux noirs, ses dents de nacre, ses cheveux bruns, n'avait aucunement l'aspect d'une aïeule, et lui, malgré sa moustache grise, restait robuste, droit, d'allure martiale.

Ils représentaient encore un beau couple d'amoureux que les mariages successifs de leurs trois enfants avait rendus à l'ancienne solitude de leur lune de miel. Ils étaient ravis de se retrouver comme au début de leur union, moins les soucis de carrière et d'argent et, en plus, la sûreté de leur amour fidèle.

Jules Hallay, donc, était sorti sans bruit de sa chambre. Le vent avait soufflé en tempête toute la journée. La pluie n'avait cessé de tomber que vers le soir, heureusement pour ses invités. A présent, régnait un silence profond, troublé seulement par le murmure lointain des vagues traîtresses!... parfois, un vol lourd de chouette, un hululement de chat-huant, l'aboi court d'un chien ou d'une querelle de matous sur les murs.

— Quel temps bizarre, se disait-il, il fait à peine froid! et pourtant nous sommes à la fin d'octobre!...

Ce disant, il leva les yeux et juste une étoile filante traversa l'horizon.

— Bon présage! une nouvelle heureuse pour demain!...

La pensée du guetteur d'étoiles s'arrêta net à cet instant sur le chemin stellaire et s'accrocha plus bas, presque au ras des flots où réellement une chose insolite accourait. C'était une faible lumière scintillante de bas en haut et, de haut en bas suspendue, semblait-il, à une sphère sombre:



— Qu'est ceci?... ma parole! on dirait un ballon, à cette heure, un pauvre ballon perdu! sans doute... D'où peut-il arriver?... Ah! le pauvre! il est à bout de souffle! va-t-il pouvoir toucher la côte?...

— Jules, mais tu es fou!... ne peux-tu songer que la nuit est faite pour dormir? Allons, rentre vite, au lieu de prendre froid!

C'était la voix effarée de Rosa qui appelait son mari.

Docile, il obéit.

Au fond du ciel, au nord-ouest, la brillante Véga venait de plonger sous l'horizon. Il était juste 3 heures du matin.

...  
 Au loin, dans une petite île, en face la côte, un ballon dégonflé, coiffant la nacelle, qui à chaque instant effleurait les vagues rondes, finit pourtant par arriver sur le sable. Le bruit sec d'une déchirure s'entendit, un petit bond souleva la pauvre loque puis ce fut l'arrêt définitif en grève!...

## II

### Les Parisiens chasseurs

On était en Bretagne, à la Baule.

Presque toutes les villas étaient fermées, il ne restait plus que les propriétaires fidèles au poste et les fanatiques de la mer.

Pornichet et le Pouliguen offraient encore, en cette fin de saison, un peu d'animation, mais la Baule était endormie. Ses grandes voies étaient bordées de chalets déserts; le vent y soufflait en maître à travers les sapins, écho de la chanson des vagues. L'hôtel de la Plage gardait cependant quelques pensionnaires, toute une famille de Parisiens qui partaient par les beaux matins, en barque, à l'île

des Evins, pour chasser, pêcher et respirer le grand air du large. C'était la famille Loustraye qui restait jusqu'à Noël. Aussi l'hôtesse et ses clients avaient-ils des égards réciproques les uns pour les autres.

— Monsieur de Loustraye, est-ce que vous allez ce matin à la chasse en mer? Par ce froid!

— Sûrement, Madame notre hôtesse, sûrement. Allez-vous vous plaindre de mon approvisionnement, par hasard?

Il riait et la maîtresse de l'hôtel de la Plage aussi.

Il ajouta:

— Seulement, je n'emmènerai pas ma femme; notre petite Charlotte a toussé toute la nuit et Joseph ne vaut guère mieux. Ces terribles enfants ne peuvent entendre raison, ils s'échauffent et ensuite s'en vont au vent glacé. J'irai à l'ilot des Evins et je prendrai seulement mon fils aîné Albert. Il faut l'aguerrir, celui-là.

— Il veut toujours être marin?

— Oui, ma chère dame, toujours, et je l'encourage dans cette voie, c'est la plus belle des carrières. Ah! moi, si je n'étais pas marié et père de neuf enfants! je sais bien où je me balancerai à l'heure qu'il est.

— Sur les vagues...

— Oui, sur les vagues, j'adore la mer.

— ...de vos enfants, ajouta drôlement la maîtresse d'hôtel en s'en allant pour répondre au boucher qui apportait les provisions.

Le Parisien enfila un suroît de toile cirée, serré au poignets. Et comme Albert accourait, le père et le fils sortirent de l'hôtel, ouvrant ainsi la porte à une rafale qui éparpilla les journaux et déranger les boucles grises de Mme l'hôtelière.



Les Parisiens trottèrent lestement jusqu'au port du Pouliguen et embarquèrent avec leur matelot, qu'Albert appelait Langouste parce qu'il avait de gros yeux à fleur de tête.

Ils montaient une barque pontée, grée en sloop, bien d'aplomb à la lame et fine marcheuse. Ils l'appelaient Ricochette, attendu qu'elle sautait sur les vagues avec une grâce enchanteuse pour... les estomacs solides.

— Allons, mousse, tiens l'“écoute”, fit le père qui s'assit au gouvernail, et laisse-la filer aux bordées; avec ce vent debout, nous avons un joli lacet à courir jusqu'à l'île.

Le matelot, gravement, mâchait sa chique.

La crête des lames frisant le plat bord envoyait de l'écume aux navigateurs qui n'y prenaient nulle attention, tandis que la Ricochette piquait du nez au creux des vagues, se relevait comme un cheval qui se cabre et replongeait craquant, roulant ses hanches, embarquant des paquets d'eau.

— Faut larguer la grand'voile, fit Langouste, gravement.

Il prit la corde des mains gourdes de l'enfant et, malgré la toile claquante qui le souffletait, il parvint à la rouler.

L'eau filait sous la barque, pleine de grands brins de goémon, elle était glauque; des poulpes traversaient le sillage, noyés, déchirés et quelques mouettes rasaient l'écume.

— Ça moutonne ferme autour de la roche percée, papa, remarqua Albert, allons-y. Ce qu'on y danserait!

Le père sourit, fier de la bravoure de son fils, mais il mit le cap sur la côte ouest des Evins pour que le vent engrève la barque dans le sable mou. La marée était basse, donc le jusan

renflouerait la Ricochette pour le départ.

— Vous ne ferez pas de bonne chasse aujourd'hui, patron, dit le matelot, il y a du monde aux Evins, les oiseaux seront dérangés.

— Du monde par ce temps!

— Regardez, je vois toujours bien deux hommes, ils agitent des mouchoirs blancs comme des naufragés.

— Ma parole, c'est juste. Ah! bien je suis joliment content d'être venu, riposta le Parisien. Tiens-toi solide, Albert, on va atterrir rudement.

Le spectacle que les arrivants avaient sous les yeux les cloua sur place, sans mot, puis tous les trois se découvrirent en se signant.

Sur une couverture posée à même le sable sec, un corps rigide, était étendu, à ses pieds, callé par des pierres, un fanal allumé brûlait; on avait disposé à hauteur de sa poitrine des coquillages roses en forme de croix, et, à genoux, les mains jointes, semblables à une statue de la Douleur, une jeune femme regardait fixement, le visage blême. Son manteau à demi arraché, son chapeau emporté sans doute à la mer, on voyait ses longs cheveux bruns voltiger dans tous les sens.

Sur la rive, la vague soulevait et abandonnait tour à tour, la pauvre loque qui avait voltigé dans les airs et gisait dégonflée, déchirée, envahie de goémons. La nacelle chavirée, roulée, dansait sur les flots.

Plus loin, un canot gisait, jeté sur le flanc la coque trouée et deux matelots contemplaient cette seconde épave d'un air navré.

A la vue des arrivants un des matelots se détacha du canot et vint au devant d'eux.



— Ah! monsieur de Loustraye, Dieu soit loué!...

— Monsieur Kergarec, à votre service!

— Un accident, un terrible et funeste accident! Nous étions venus au secours mais notre barque a accosté trop rudement. Nous avons touché. Elle n'est pas en état de transporter la victime. Votre bateau peut-il nous embarquer tous? sinon, moi et mon matelot nous attendrons ici.

— Vous pouvez venir, répondit le Parisien, voyez le vent mollit. Où voulez-vous aborder?... Au Pouliguen?

— Non, pouvez-vous nous déposer au vieux Pornichet?...

— Certainement, monsieur.

Silencieusement les deux matelots enlevèrent le corps pour le coucher doucement au fond du sloop de M. de Loustraye.

Chacun se casa comme il put, respectant le silence et la douleur de la jeune femme, assise au fond du bateau près de son compagnon, à jamais endormi.

### III

#### L'accident

La nouvelle de l'accident des navigateurs aériens se répandit de proche en proche, tout le long de la demilune formée par la baie des trois plages nantaises.

Paul Liguen, le marchand de langoustes la fit connaître jusqu'au Croisic; "La Mouette", le journal de la Baule, commenta le fait.

Il raconta que deux jeunes époux, qui avaient voulu passer leur lune de miel auprès de l'autre, s'étaient perdus dans les nuages et avaient fini par dégringoler du ciel sur la terre, si rudement que le tourtereau avait

trouvé la mort en tombant la tête la première, sur les rochers de l'île des Evins et que la tourterelle était heureusement quitte pour des contusions sans gravité.

Moins fantaisiste et non moins sombre était la réalité.

Elle fut connue dès le soir même.

Le voyageur s'appelait Sacha Karadec et sa compagne était sa jeune femme Yvonne Duchatel, une Parisienne.

Tous deux étaient orphelins mais, tous deux plus riches d'espoirs que d'argent avaient uni et associé leur vie avec la ferme intention de s'aimer et de travailler.

Et de fait, non seulement Yvonne était pour Sacha la camarade fidèle et dévouée mais aussi la collaboratrice de tous ses travaux.

Ingénieur astronome, élève de l'Observatoire de Paris, il avait été tout dernièrement chargé d'étudier au parc aéronautique de Meudon la vitesse des vents et l'intensité des courants aériens, à une hauteur de trois cents mètres. Il avait, pour ses expériences scientifiques, la libre disposition d'un ballon captif dans le parc même de la station. La nacelle renfermait tous les appareils enregistreurs, instruments et baromètres appropriés.

Depuis trois mois, il se livrait à ces recherches intéressantes et s'appretait à faire connaître ses conclusions dans un rapport sur lequel il comptait pour attirer l'attention sur lui, lorsqu'un soir, quelques jours avant le terme qu'il avait fixé pour la clôture de ses travaux un cyclone se déchaîna sur la banlieue ouest parisienne.

Yvonne et Sacha se trouvaient justement au parc. Le jeune savant voulut profiter de la tempête pour procéder à des observations. Yvonne ne



voulut pas le laisser monter seul. Pendant deux heures, ils se livrèrent dans les airs à leurs études scientifiques.

Au moment où ils étaient sur le point de téléphoner aux gardiens de tourner le treuil pour la descente, l'amarre cassa brusquement sous l'effort de la tempête et d'un bond immense, le ballon partit dans les airs.

Bien que tous deux se soient adonnés à l'art aérostatique, les jeunes gens néanmoins ne purent se rendre maître de l'aérostat. Une brume intense leur cacha la terre et ils voguèrent sans savoir où ils se dirigeaient.

Soudain, ils perçurent le bruit de la mer. Grand fut leur effroi de constater bientôt qu'il planaient au large. Puis, un autre sujet de crainte vint les assaillir. Ils entendirent le gaz fuser à travers une déchirure. L'aérostat virevolta et se coucha presque horizontalement. En vain jetèrent-ils tout ce qui était à leur portée pour servir de lest, le ballon se mit à descendre, emportée vers la côte.

Auraient-ils le temps d'arriver? . . . Ils baissaient toujours. Pour s'alléger, ils jetèrent tout ce qu'ils possédaient. Au moment où ils allaient toucher terre, la nacelle se retourna presque, ils durent se cramponner aux cordages. Dans ce mouvement. Sacha lâcha prise et vint s'abîmer contre les rochers où il se fractura le crâne, la mort fut instantanée.

Dans une villa de Pornichet, appartenant à la veuve d'un vieux marin, le père Lahoul, le capitaine au long cours Keradec qui y avait une chambre, chaque fois qu'il venait à terre, examinait lui aussi, ce soir-là, l'état du ciel qui, après la tempête commençait à se rasséréner peu à peu. Il aperçut la chute du ballon, mais au lieu d'aller se coucher, comme M. Hallay,

il descendit sur la plage, réveilla un matelot de sa connaissance pour se porter dans une barque au secours des voyageurs qu'il soupçonnait devoir être dans la nacelle.

Le silence et l'obscurité à l'entour étaient complètes. Les deux matelots partirent. L'île des Evins marquait sa silhouette haussée en ombre. Pas un rayon de lune, des nuages. Seul, le phare de la grande côte indiquait le récif.

Au moment où le canot monté par les deux hommes abordait l'île, un brusque choc se produisit:

— Touché, capitaine, dit le matelot!

Heureusement la marée était basse. Ils sautèrent sur le sable.

A genoux auprès du cadavre de son mari, Yvonne essayait en vain de le ranimer et s'efforçait d'étancher le sang qui coulait de la blessure à la tête.

La lune se montra à l'instant où le capitaine approchait. Un cri de surprise jaillit en même temps des lèvres du marin et de celles de la jeune femme:

— Ma nièce!

— Mon oncle! . . .

Une émotion naissait au fond du coeur rude de Keradec. Le fils de sa soeur Jane qu'il n'avait pas vu depuis son mariage avec Yvonne était là, étendu, tout pâle, inanimé! . . .

Cette vue étrangla sa voix dans sa gorge. Il se pencha sur le pauvre garçon, embrassa son front glacé et de sa rude main velue écarta les blonds cheveux pour examiner la blessure.

— Pauvre petit, dit-il! ma pauvre enfant!

Et il se détourna pour essuyer une larme qui pointait malgré lui, sous la paupière.



Il avait dans son canot un peu de rhum dont il obligea Yvonne à boire une gorgée, il la réchauffa en la couvrant d'un manteau de bord.

— Il va falloir attendre le jour, le canot a touché, nous ne pouvons pas reprendre la mer. Comment ce triste événement s'est-il produit. Pourquoi ce ballon?

En pleurant elle raconta la fatale randonnée.

— Comme c'est étrange, disait Keradec rêveur, le pauvre enfant est revenu mourir au pays de sa mère. Et il a fallu que moi, j'arrive de l'autre hémisphère pour assister à ses derniers moments!... Comme c'est étrange!

— C'est providentiel, mon oncle, soupira Yvonne! Ainsi nous sommes près de Pornichet.

— Oui, à l'île des Evins. Je suis descendu chez la mère Lahoul. C'est là que nous transporterons ton mari!

Aidé du matelot, le capitaine et sa nièce installèrent le cadavre sur le sol et restèrent le restant de la nuit à prier.

Au matin, ils aperçurent la barque de M. de Loustraye et lui firent des signaux. On sait le reste.

#### IV

##### Plans d'avenir

Au matin, Jules Hallay sortait de chez lui lorsqu'il vit venir vers la côte une barque qu'il ne reconnut pas et qui portait au mât sa vergue en platane et un fanal allumé à l'avant...

Quel ne fut pas son douloureux étonnement quand il vit aborder dans le petit port la barque de M. de Loustraye et qu'on lui apprit les événements.

Le capitaine Keradec et lui étaient de vieux amis. Il ne connaissait que fort peu Yvonne qu'il n'avait vue que deux ou trois fois mais de suite, il l'invita à venir chez lui, auprès de sa femme, tandis que l'oncle s'occuperait du transfert à la villa de la mère Lahoul.

Yvonne, lassée de chagrin et de lassitude, se laissa conduire comme un enfant. Elle obéissait aveuglément, sans pensée. Cet état dura une dizaine de jours, puis une nuit, elle s'éveilla en sursaut croyant qu'on l'appelait.

Mais ce n'était qu'une illusion cet appel.

Il lui sembla que le rêve engourdisant était fini et qu'elle devait se réveiller, agir, puisque la vie veut l'action. Alors, après le déjeuner à la villa Rosa, où elle habitait, choyée et aimée, elle dit à ses excellents amis et à son oncle:

— Voulez-vous me conseiller; vous m'avez par vos inlassables bontés, donné le droit de compter encore plus sur vous.

— Expliquez toute votre pensée, toute, ma chère petite, fit Rosa très tendre; en effet, nous sommes de véritables amis.

— Il y en a, je crois, peu comme vous; la charité que vous avez exercé envers moi est trop rare, pour avoir jamais, en ce monde, le choc en retour. Mais je ne puis continuer à mettre ma vie en travers de la vôtre. Que dois-je faire?

— Restez avec nous, mon enfant, riposta Jules Hallay. La villa est assez grande, notre coeur aussi, pour admettre un enfant de plus.

— Non. Ce ne serait ni digne, ni juste. Mon chemin a croisé le vôtre; à présent, il doit s'éloigner. Acceptez mon idée, elle est irrémédiable, mais donnez-moi un avis.



— Si je ne devais pas naviguer, fit Nazaire Kergarec, je te dirais : ma nièce, reste avec moi ; la mère de celui que tu pleures était ma soeur. Mais je n'ai d'autre maison que mon bateau, d'autre fortune que ma solde de capitaine au long cours.

La compagnie de voiliers qui m'emploie depuis plus de vingt ans, me donnera une retraite. A ce moment, si tu veux ou plutôt si les événements veulent, viens retrouver ton vieux marsouin d'oncle, le peu qu'il aura sera pour toi.

Yvonne regarda le marin avec une infinie reconnaissance :

— Je me souviendrai, oncle Nazaire, et comme vous le dites, si la destinée me laisse libre, j'irai vers vous.

— En attendant, tu vas rester à la villa Ker-Loic, chez la mère Lahoul, moi, il faut que je reprenne ma vie errante. Là mère Lahoul te soignera comme elle soignerait sa fille. Le prix du chalet est payé jusqu'au printemps, tu n'as donc pas à t'en occuper. D'ailleurs, c'est l'avis du médecin, le docteur Sandro.

— Oh ! du moment que le docteur a parié, dit Mme Rosa, il faut l'écouter. Il est si bon, si humain, notre docteur !

— Et lorsque tu seras tout à fait rétablie, conclut le capitaine, il sera temps alors de gagner ton pain par le travail.

— Je ne désire rien de plus, je ne sais pas grand'chose, de productif, tous les sports et tenir une plume.

— Eh bien, reprit Rosa, la voilà la solution cherchée. Votre père, ma chère Yvonne, était un écrivain, il aimait l'être. Entrez dans un journal, vous y trouverez ce qu'il vous faut : distraction et profit.

— Oui, accepta Yvonne, oui, si on veut de moi ! . . .

Quelques jours après cette conversation, M. et Mme Hallay furent obligés de partir pour le Portugal où des intérêts financiers les appelaient. L'oncle Keradec reprit la mer.

#### FIN DU PROLOGUE

### I

#### Le docteur Sandro et le gars Loic

Après avoir embrassé sa nièce et ses amis au seuil du départ, Yvonne rentra seule au chalet de la mère Lahoul.

La pauvre Yvonne s'en revenait, le coeur bien triste ; elle marchait à pas lents malgré la bise glacée qui plaquait sa robe contre ses jambes comme les voiles le long des mâts.

Les hirondelles de mer lançaient leur cri strident en écrétant les vagues de leurs ailes.

— Elles ne sont donc pas enfuies, songeait la promeneuse et, machinalement, elle les suivait des yeux.

Comme leur vol était capricieux et bizarre, elles revenaient au bord de l'eau et, soudain, elles semblaient se poser en l'air, les ailes fermées comme au repos. Seulement, où était donc le perchoir ? Sur la grève déserte, nue, il n'y avait pas trace d'une chose quelconque jeune femme, stupéfaite, aperçut des conques pouvant servir de bases à leurs petites pattes.

Yvonne, intéressée, s'approcha davantage : les oiselles s'envolèrent et la jeune femme stupéfaite, aperçut des pas sur le sable que venait d'aplanir la mer en se retirant ; ces pas se traçaient comme si un homme avait mar-



ché, mais aucun homme n'était visible et, pourtant, le soleil pâle projetait une ombre qui suivait les pas, allongée obliquement comme un reflet d'être humain.

Yvonne n'était pas craintive et pourtant elle sentit une impression de froid le long de son dos et s'arrêta net, les jambes flageolantes.

Était-ce l'ombre de son mari? Était-ce son fantôme? Alors, au lieu de fuir, il serait venu à elle. Et puis, cette ombre était demesurément longue; elle semblait un bloc comme si le personnage qui la provoquait eût été enveloppé d'un suaire.

Yvonne frissonna, tendit les bras, suppliante:

— Sacha! mon Sacha!

L'ombre continua sa route et les pas se perdirent sur le sable sec que balayait le vent.

Les oiselettes suivaient l'ombre.

La jeune femme hâta son retour vers le chalet.

Il était désert. La mère Lahoul était sans doute sortie pour aller aux provisions.

Ce fut pour l'arrivante une pénible impression. De plus, l'isolement était complet. Les quatre pièces du rez-de-chaussée, vides. Dans la cuisine, un peu de feu marquait une présence d'être vivant, le couvert mis sur la table annonçait une attente également.

La salle à manger était fermée; les fenêtres donnaient sur la mer ainsi que celle de la chambre à coucher et, à l'heure actuelle, les deux femmes s'abritaient du côté de la plage, n'ouvrant rien que la cuisine et la petite pièce où la gardienne avait installé le lit d'Yvonne et dont les croisées regardaient le jardin.

Elle s'assit près du fourneau, glacée, laissant, comme elle l'avait trouvée, la porte grande ouverte.

Elle voyait par là le ciel rouge du couchant et une haute silhouette se dessina tout à coup dans l'encadrement de l'entrée.

Effrayée d'avance, Yvonne poussa un cri.

Mais une voix, qu'elle connaissait, s'excusa tout de suite.

— Pardon, Madame, je vous ai surprise.

— Le docteur Sandro!

— Oui, je venais prendre de vos nouvelles; je voulais aussi vous rappeler ma sympathie... Madame, nul plus que moi n'a pris part à vos peines.

— Merci, docteur, j'ai si peu d'amis!

— S'ils en volent un grand nombre! Je vous ai su bien isolée, en effet, et je suis venu vous dire: Comptez sur moi, Madame, et disposez de mon temps; si je puis vous rendre quelques services, j'en serai bien heureux.

— Je ne pense pas en abuser, docteur; je serai, j'en crois, peu de jours ici.

— Pourquoi? Voulez-vous permettre un conseil au médecin, je n'ose dire à l'ami...

Elle sourit faiblement, montra une chaise.

Il s'assit, très simple, près de ce fourneau où chantait une bouilloire: — Il faudrait vous reposer au bon air d'ici. Vous avez beaucoup souffert, vous seriez aisément conquise par la neurasthénie malgré votre volonté si énergique. Aucun climat n'est aussi parfait que celui de Bretagne pour retremper une âme.

— Oui... j'aimerais assez demeurer là... auprès de mon bien-aimé disparu... mais, je ne puis m'abandonner à ce mélancolique charme.

— Si c'est une ordonnance du docteur?



— Même dans ce cas. Très franchement, voici la vérité: il faut que je gagne mon pain quotidien.

— Bah! Le pain, c'est peu; ici, la vie est facile en cette saison. Ce chalet...

— Est payé jusqu'au printemps.

— Alors... je vous en prie, compentez un peu sur moi... oh! ne vous froissez pas, madame; mes amis Hallay, en partant, vous ont confiée à moi; je sais tout ce qui vous concerne.

— Il est donc inutile que je m'explique.

— Presque... restez ici trois mois, à ne rien faire... absolument rien. Après, vous aurez reconquis des nerfs solides et vous pourrez de nouveau affronter la lutte.

Il parlait avec une douceur ferme; il la regardait bien en face, de ses yeux observateurs de praticien; il se leva et, tendant sa main d'un geste cordial, il dit:

— Au revoir, réfléchissez à mon avis et permettez-moi de venir quelquefois constater les progrès de mon ordonnance. Marchez au grand air, pensez le moins possible et soyez certaine que vous avez ici, sur cette côte où le hasard vous a jetée, un ami bien dévoué.

Il sortit sur ces mots, laissant Yvonne pensive.

La mère Lahoul agissait toujours maternellement; elle réglait toutes choses et aimait vraiment cette pauvre enfant que de si singuliers événements avaient poussée dans ses bras.

Pendant leur petit souper modeste, elle dit:

— Comme je rentrais, j'ai rencontré le docteur Sandro. En voilà un brave homme! Il semblait sortir de chez nous.

— Oui, il est entré un moment. Je lui dois beaucoup d'argent, je crois...

— A lui?... il ne demande qu'aux riches! Dors en paix, ma fille. Ça me surprendrait bien qu'il réclamât le prix de ses soins. A Pornichet, tout le monde le connaît. L'été, il fait payer les baigneurs qui viennent s'amuser le long de nos côtes, mais pas de danger qu'il envoie une note à ceux d'ici qu'ont guère de galette.

— N'empêche, tout de même, que j'aimerais le rétribuer. J'ai encore un peu d'argent?

— Pas lourd... Avec les frais d'église, de cimetière. C'est moi qui ai la bourse, tu sais.

Yvonne mit sa main douce sur le bras de la vieille femme, comme pour une caresse:

— Alors, que reste-t-il? dit-elle, tendrement.

— Mille francs tout ronds.

— Tant que cela! mais alors, je peux rester l'hiver, paisible ici.

— J'y compte, ma fille; notre petite vie n'est pas chère, je partage la dépense entre nous deux et puis, en somme, comme la maison ne serait pas habitée sans toi... j'ai remis dans ton magot le prix du loyer.

— Oh! non, mère Lahoul, je ne peux pas accepter cela. Déjà vous avez toute la peine avec moi.

— Tais-toi. Je suis une vieille solitaire, ça me fait du bien d'avoir une compagnie.

Des larmes d'émotion montaient aux yeux d'Yvonne; elle se disait: quel brave cœur! voilà pourtant la classe sociale où réside la vraie solidarité, seulement je n'accepterai tout de même pas l'aumône. Comment ne pas la froisser, à présent. Alors une idée lui vint. Elle décrocha sa montre d'or et, la mettant au cou de la vieille:



—Ma bonne Nichette, vous allez garder cela, vous ne refuserez pas de me faire ce plaisir. Vous savez que j'ai une autre montre, celle de mon pauvre Sacha. Je veux bien accepter, moi, votre hospitalité, acceptez ce souvenir et prenez sur ma bourse, le peu que nous dépensons pour notre petit ménage.

Nichette souriait ; elle regardait l'heure obstinément pour ne pas montrer son émotion ; elle finit par mettre sous son corsage le bijou et trouva ce remerciement qui montrait toute sa tendresse :

—Je voudrais que mon Loïc ait une femme comme toi !

Yvonne changea la conversation qui tournait aux larmes ; elle se raidit, força son cœur à se taire, il lui fallait s'adapter à l'ambiance ; son existence était un drame aux actes différents. La scène qu'elle devait jouer actuellement voulait toute son énergie ; elle devait savoir la trouver et remplir le rôle que la destinée lui imposait si cruellement avec, pourtant, quelques consolations. Montée jusqu'aux nues, elle en était lourdement tombée dans ce pauvre nid !

Elle reprit, courageuse : Parlez-moi de Loïc ; comment est-il ? Il vous ressemble ?

—Oh ! non, c'est un beau gars avec des yeux si rians, couleur de châtaigne mûre, des cheveux un peu roux, il a la tête de plus que moi, l'aspect robuste ; il est si fort et si doux. Tout le monde l'aime au pays. A toutes les escales, il m'envoie une lettre ; pas de crainte qu'il oublie la vieille maman ; c'est lui qu'a rapporté les beaux coquillages des îles !

Veux-tu que je te lise sa dernière lettre, je l'ai dans ma poche. Je garde comme ça toujours sur moi son mot

d'écrit et, quand il en arrive un autre, je place l'avant-dernier dans la boîte où se trouvent déjà les lettres d'amour de feu Lahoul.

—Lisez, Nichette, fit Yvonne doucement.

Le timbre était du Brésil.

—“Ma chère maman, lut la vieille après avoir mis ses lunettes, ce mot de billet est pour te dire que je suis redevenu en bonne santé et que je désire que t'aies gardé la tienne, de santé. Moi, j'ai eu une affaire qu'est pas bien ordinaire, à savoir que j'ai manqué perdre mon oeil droit. Faut te dire qu'on s'était bien amusé au passage de la Ligue. On s'était fichu des seaux d'eau, on s'était déguisé en tropiques, on avait rigolé toute la soirée.

“V'là que le capitaine me dit : “Maître coq, un punch et qui flambe haut !”

“Je me carapatte dans la cambuse où qu'y avait des cancrelas, ah ! malheur, j'ai jamais tant vu de bêtes noires que cette nuit-là. J'allume le bol et v'là juste qu'une des sales bêtes qui courait au plafond tombe dans le punch et me fait sauter une goutte brûlante dans les yeux. Ah ! dame, c'était pas drôle ; c'est moi qui chantais, fallait voir. Le chirurgien du bord, y me panse la mirette, et puis, y dit qui faut qu'on me débarque à l'hôpital de la première escale.

“On nageait vers la France, on revenait chez nous. Ça m'allait guère de rester en route, mais je beuglais jour et nuit tant je souffrais. On me descend dans une barque, on me colle à une côte que je savais pas seulement laquelle et voilà que le médecin de l'hôpital y me dit : “Mon gars, ton oeil faut l'ôter, y se guérira pas. Seulement, si tu veux, je vas t'en mettre un autre...—De verre, que j'y dis.—Non, vivant, mon vieux, un vrai bon



oeil qui regardera clair comme l'autre'. Sûr que j'abonde dans le sens du médico, moi, et le voilà qui me sort de l'hôpital et me trimbale en canot, je sais pas où.

—Ah! maman, faut pas dire ce qui n'est pas, mais pour sûr que je ne suis allé autre part que sur la terre. Choyé, soigné, dorloté comme si que j'aurais été le fils du roi. Quoi qu'y me font, les médecins — car y en avait pas qu'un, pour sûr—je sais encore pas, car y m'ont défendu d'ôter le bandeau avant deux mois et je t'écris avec celui d'oeil que j'ai de naissance. Pour l'autre, paraît qu'il est tout pareil. Sais-tu où qu'ils l'ont pris? Ah! je te le donnerais en mille... Sur un petit chien! Oui, ma pauvre maman, ton gars il a un yeux de chien! Ils disent comme ça que c'est une greffe et que je verrais tout pareil qu'avant.

—Le fait est que j'ai plus rien mal. J'ai repris le bateau où qu'y m'ont remis et, à présent, je rapplique en France par le premier bâtiment.

—Quand je leur ai demandé si fallait abouler ma pauvre galette, ils ont ri et m'ont dit: Ta galette, mon grs, t'es bon pour la bouffer tout seul; on a fait sur toi une belle expérience, on a réussi, c'est nous qui te devons de la reconnaissance.

—Qui vous êtes au moins, que je dis, car faudrait voir à ce que je vous enverrais des clients.

—On est des savants, qu'y m'ont dit, t'occupe pas de nous, suis ta route et Dieu t'assiste. Va.

—Et me voilà réparé. Ce que je me réjouis de t'embrasser, ma vieille maman, ce que je t'aime, je compte les jours pour te retrouver.

Ton gars: **Loïc**".

La mère Lahoul se tut. Yvonne écoutait, pensive. Elle dit:

—C'est bien singulier, cette histoire.

—N'est-ce pas? Mais il est guéri, c'est tout ce que je veux. Je m'attends à le voir pour le jour de l'an, quand le "Navare" va rentrer de Vera-Cruz. Non, ce que je serai fière de te le montrer, mon gars!

—Je serai bien contente de le connaître, moi aussi.

La mère Lahoul se leva. Il fallait remettre en ordre, après le souper. Comme d'habitude, Yvonne aida sa compagne aux humbles soins du ménage, puis, comme deux voisines venaient avec leur tricot dans la poche de leur tablier pour veiller un moment Yvonne se retira dans sa chambre.

Elle aimait à penser en paix; seule, des fois, elle rebâtissait sa vie, l'arrangeait autre; grâce à l'immense ressource de l'imagination, que d'heures noires se transforment.

## II

### L'intimité

Yvonne trouvait un sentiment de quiétude à l'idée de rester un peu tranquille sur cette côte que l'hiver faisait déserte. Elle éprouvait un immense besoin de repos. Elle avait vraiment vécu trop vite ces derniers temps; son âme était comme essoufflée; sa pensée surmenée, allait pouvoir se détendre.

L'air gris, l'eau grise, les nuages gris mettaient du calme en elle; c'était l'apaisement d'une nuance terne.

Elle avait subi de telles violences, de tels chocs nerveux, qu'il fallait à sa nature la réaction.

Alors s'amolissait, inactive, restant des heures à regarder les vagues s'é-



lever en gros dos, accourir, se franger de blanc à leur sommet, puis se briser en fracas écumeux et venir mourir au bord, abandonnant des moules, des coques, des goémons.

Quand le vent faisait rage, elle enfonçait son béret jusqu'aux yeux, se plantait solidement en face et se laissait bousculer par la rafale, essayant de ne pas fléchir.

Elle rentrait brisée, glacée, les yeux rouges, les lèvres salées et éprouvait alors un grand bien-être à se mettre près du fourneau où mijotait le souper et à regarder la bonne vieille tête de la brave femme qui l'avait recueillie. Elle lui prenait les mains des fois brusquement, pour sentir leur chaleur, pour avoir la joie d'un geste de tendresse et elle disait pour s'entendre dire ces mots si doux :

—Je vous aime...

Nichette bougonnait, ravie :

—Tu me fais échapper les points de mes aiguilles, grande gosse, et mes bas auront des trous.

—Apprenez-moi à tricoter comme vous, maman Lahoul.

La Bretonne haussait les paules :

—T'apprendre à tricoter, à conduire un bas ! ma fille, on apprend ça de jeunesse ; à présent, c'est un goût passé de mode. Les demoiselles font de la dentelle. Et puis, tiens, j'aime mieux te voir à rien faire avec tes pattes trop blanches, tes yeux trop grands entourés de noir. Le docteur Sandro m'a dit que tu devais vivre comme notre chatte qui dort en rond sur son coussin, se promène et lappe son lait.

—Comme elle eest heureuse, notre chatte ! elle ne pense pas.

—Elle ne pense pas ! Elle en sait plus que nous va, elle connaît le temps qu'il va faire ; regarde ! la voilà qui se

tourne le dos au feu, il neigera sous trois jours. Elle sait les heures sans horloge, elle se balade sur les toits et au sommet des grands sapins, elle ne fait jamais que ce qui lui plaît, celle-là ! Et puis, tu sais, elle voit des choses... que nous ignorons, nous. Elle a ses amis et ses antipathies. Quand Nestor Brisemiche entre, elle tire les griffes et lance des imprécations. Quand le docteur Sandro arrive, elle va se frôler contre ses jambes avec de doux miaou...

—Vous aimez le docteur Sandro, mère Lahoul, vous en parlez avec plaisir.

—Sûr que je l'aime bien, il s'ingénie à rendre service ; un jour que je ramassais des berniques avec mon couteau, près du rocher où est amarré le canot de sauvetage au Pouliguen, je m'enfonce mon couteau dans le pouce, si profondément que, ma foi, je tournais de l'oeil. Tout à coup, il surgit près de moi, me prend le poignet, appuie son doigt sur le pouls, me regarde dans les yeux et dit :

—“Ça va très bien, une petite saignée vous était utile ; dans cinq minutes, ce sera fini et vous allez rentrer chez vous sans la moindre fatigue”.

Eh bien, ma fille, tout ce qu'il a dit a été vrai. Au bout de cinq minutes le voilà disparu comme il était venu. Je me suis demandé si on l'avait escamoté !

—Il est un peu étrange, n'est-ce pas ?

—Un peu, oui, mais pas pour le mal, bien sûr. Il y en a qui disent qu'il est sorcier...

—Ah ! fit Yvonne, amusée, racontez-moi ses sortilèges.

—Faudrait que t'aïlles le voir dans sa maison. Tu ne saurais imaginer pareille merveille.



—Alors, il est très riche?

—Je le pense.

—Il est étranger, il n'a pas le type breton.

—M'est avis qu'il est d'Italie ou d'Espagne. En tous cas, d'une famille de corsaires à ce qu'il dit. A preuve, sa maison est faite comme un bateau avec un grand mât dans la cour et des vergues où perchent les oiseaux. Les oiseaux! il y en a de toutes sortes, je ne sais pas d'où ils viennent, mais ils se rassemblent sur le mât de perroquet de son jardin, ils viennent sur lui quand il les appelle; il leur parle.

—Comme saint François d'Assise...

—Il a des poissons dans de grands aquariums.

—Il les appelle et il leur parle, interrompt Yvonne en souriant.

—Ris pas. C'est vrai. Les poissons viennent contre ses mains quand il les met dans l'eau, ils se laissent prendre par lui.

—C'est un charmeur, un psyllé.

—Un quoi...

—Une espèce de fakir? Dans l'Inde, pays des mystères, il y a des hommes qui charment les serpents, les caressent, les font venir à leur voix.

—C'est donc ainsi qu'au Paradis terrestre. Mais lui, il ne songe pas aux serpents. Ah! et puis, quel beau jardin il a, des fleurs ma fille! des fleurs comme jamais personne n'en a eu. J'ai demandé des graines, il m'en a donné, mais pas de danger qu'elles poussent dans mes carrés!

—Il est magicien, fit Yvonne, rêveuse; il est peut-être... "Jettatore" dans le sens inverse du mal bien entendu! Oui, j'aimerais à me rendre chez lui par curiosité; seulement...

—Quoi?... t'as peur.

—Un peu...

Un silence tomba entre les deux femmes; la vieille alluma la lampe et se mit à délayer des galettes de blé noir pour le déjeuner du lendemain.

Yvonne aussi se leva, c'était l'heure presque nocturne, l'heure des loups, comme disait Nichette, le vent était tombé avec le jour et la jeune femme, mélancolique, s'en alla regarder au dehors sur la route déserte où sa vision se perdait dans les lointains sombres.

Là-bas, sur la route d'Escoublac, enveloppée de nuit, se dressait la villa mystérieuse du "magicien".

Yvonne se retourna du côté de la mer encore vaguement éclairée, avec le phare lointain comme une étoile.

C'était la marée basse, on n'entendait plus le bruit des flots; la chanson des sapins que ne secouait plus la brise se faisait aussi, et c'était une impression grave de silence solitaire.

Presque inconsciente, la jeune femme allait dans la paix du soir.

### III

#### Les rayons désassimilateurs

Au devant d'elle, venaient, rapides et agitées, des lumières rouges, en même temps que des voix et des rires; elle s'effaça vite et toute une bande de cyclistes passa à toute allure. Elle les regardait fuir et ne s'aperçut qu'au choc, qu'un dernier coureur qui venait de la heurter, roulait à terre.

Deux exclamations jaillirent ensemble.

— Non... répondirent les deux voix.

—Pardon, ajouta le cycliste en se relevant, sa lanterne vénitienne écrasée et éteinte. Je voulais rejoindre mes parents, je ne vous ai pas aperçue



Madame, et là-bas ils fuient sans se douter que je ne suis plus dans la bande.

En parlant, le cycliste essayait de remonter sur sa selle; mais, tout endolori, il y parvenait mal.

Yvonne soutint le guidon, complaisante.

Au même instant, il se produisit une chose bien étrange.

Un long rayon vert d'eau se promena autour des jeunes gens, effleurant les bois, puis il s'arrêta sur la petite machine de fer qu'il baigna de ses ondes.

— Madame Kéradec! fit le cycliste en saluant profondément; je suis désolé, Madame; la première fois que j'ai l'honneur de vous rencontrer après... après.

A cette lueur singulière, les deux interlocuteurs se reconnurent:

— Monsieur Albert de Loustraye.

— Après l'immense service que monsieur votre père m'a rendu en ramenant à terre les infortunés naufragés que nous étions. J'aurais dû me présenter chez vous, Monsieur, exprimer ma reconnaissance! Voudrez-vous m'excuser auprès de votre famille?

— C'est bien à moi de vous prier d'excuser ma maladresse, Madame, je me voyais en retard, j'allais trop vite pour rattraper les miens et je ne vous ai pas aperçue.

— Il m'a semblé que vous étiez nombreux.

— Nous le sommes toujours. Il y avait père et maman, puis les six garçons mes frères.

— Six garçons et vous, cela fait sept. Quelle belle famille!

— Oui, on se plaît à le dire. J'ai encore deux soeurs en plus.

— Mes compliments à tous.

— Je n'y manquerai pas, Madame; à présent, je ne les rejoindrai qu'à l'hôtel; ils ne se sont pas aperçus que je manquais dans le nombre. Adieu, Madame, et encore pardon... Ah!

Le rayon vert venait de fuir et l'obscurité profonde enveloppait les causeurs à présent.

— Comment vais-je pouvoir rouler sans lanterne? fit Albert. Madame, est-ce que vous tenez ma bicyclette?

— Non, j'avais pourtant le guidon dans la main... Ah! que se passe-t-il, Monsieur, j'ai maintenant la poignée de cuir toute molle entre les doigts, le guidon a disparu...

— Et voici la selle par terre, avec les enveloppes de caoutchouc! plus de roues, plus de cadre! Oh! Madame! Quelle sorcellerie!

— Serait-ce ce rayon qui passa...

Albert s'était baissé et, de ses mains tremblantes, cherchait sur le sol quelques débris... rien, il prenait un peu de poudre de fer mêlée au sable de la route.

— Alors, je n'ai plus de bicyclette!

Cette exclamation, partie du cœur de l'enfant, causa une vraie peine à Yvonne; elle, expliqua, consolante:

— Venez chez moi, c'est tout près. Nous prendrons une lanterne et...

— Voilà, j'ai grand'peine à marcher, j'ai dû me fouler la cheville.

— Appuyez-vous sur moi, rentrons. Profondément émus, ils allèrent.

La nuit était complète, ni clair de lune, ni étoiles, ni brume sur la mer.

— Ma foi, le rayon destructeur devrait bien nous éclairer, au moins, remarqua Yvonne; je pense que nous sommes le jouet d'une mystification...

— Non, Madame, dit gravement le jeune homme qui essayait de marcher à cloche-pied, c'est une chose iabolique; remarquez que seules, les



parties métalliques de la machine sont tombées en poussière; le cuir, le caoutchouc sont intacts.

— Nous avons fort mal vu; au jour, sûrement nous comprendrons cette bizarre aventure; tenez, voici la barrière de notre jardin; entrez, je vais appeler la mère Lahoud pour qu'elle nous éclaire; il y a cinq marches au perron.

— Oh! je connais les maîtres du logis, j'ai souvent passé devant Ker-Loïc monté sur Zéphir... hélas! mon pauvre Zéphir n'est plus.

— Zéphir?

— Oui, ma bicyclette. Il y en a onze chez nous et nous les avons toutes baptisées pour les reconnaître. Elles ont leur nom écrit sur le cadre. Que va dire papa?

— Entrez toujours, je regarderai votre pied et nous verrons s'il faut appeler le docteur Sandro.

Albert protesta:

— Oh! non, ce n'est rien; si seulement j'avais une autre bicyclette je rentrerais. Maman s'inquiètera...

En haut des marches, la mère Lahoul, sa lampe à la main, apparaissait, surprise.

— Nichette, dit Yvonne, je ramène encore un blessé!

— C'est une gageure alors! Tiens, c'est le jeune Monsieur de l'hôtel de la plage! Que vous est-il arrivé, monsieur? Soyez le bienvenu, tous cas.

Albert appuyé sur le bras d'Yvonne, était parvenu dans l'intérieur de la maison et alors sa jolie figure d'adolescent apparut bouleversée. Yvonne aussi était pâle. La Bretonne les regardait, inquiète.

Elle posa la lampe sur la table, leur avança des chaises, mais la jeune femme s'agenouillant par terre voulut examiner la cheville du blessé.

Celui-ci tremblait, les nerfs secoués d'une commotion peu en rapport avec sa chute si peu dangereuse. Yvonne se releva:

— Ce n'est rien, dit-elle, il n'y a pas d'entorse! une simple foulure, mais il faudra passer la nuit ici et vous étendre sur le canapé du salon. N'est-ce pas, Nichette, vous voulez bien?

— Moi, bien sûr que je veux et je ferai le souper pour nous trois encore.

— Oh! Madame, et l'inquiétude des miens. Il faut absolument les prévenir, insista le pauvre invalide.

Du dehors venait le bruit d'une clochette au son argentin.

Nichette courut à la porte, appela: "Qui passe?"

Aucune réponse ne vint, mais les trois habitants de Ker-Loïc virent avec stupeur une bicyclette qui avait une lanterne attachée au guidon, s'avancer toute seule à travers le jardin, venir se poser devant le perron et s'accoter à la rampe de pierre.

— Pour sûr, nous sommes en pleine magie, murmura Yvonne.

Albert, figé sur sa chaise, les yeux agrandis d'épouvante, n'osait pas un seul mouvement.

La mère Lahoul fit un grand signe de croix!

Doucement la barrière du jardin se refermait sans aide et sur la route on percevait, s'éloignant, le bruit d'un pas pressé.

#### IV

#### Les voyages nocturnes

Yvonne se reprit la première:

— Nous avons été victime d'une hallucination, expliqua-t-elle; quelqu'un est venu nous amener une bicy-



clette. Qui? Je l'ignore, mais à coup sûr une bonne âme.

— Ou le diable, dit Albert.

Nichette haussa les épaules:

— Je vais aller voir de près ce qu'est une bicyclette forgée par Pluton, reprit Yvonne très brave.

Elle sortit, enleva prestement l'objet et l'introduisit dans le vestibule.

— Elle n'a rien de diabolique, remarqua Nichette, elle est plutôt jolie. Pas de nom, pas de marque. Voulez-vous la monter, Monsieur.

Albert hésita, alors Yvonne, obligeante, offrit:

— C'est moi qui vais enfouir ce véhicule magique et j'irai ainsi aviser votre famille, Monsieur; je serai bien contente de vous rendre ce petit service en retour du si grand secours que je vous dois.

— Je ne peux pas supporter cela, Madame, protesta Albert, vous vous exposez seule... la nuit.

— Soit, la nuit, mais il est six heures du soir; et puis, croyez-moi, je suis un homme, je ne redoute rien. J'ai passé par trop d'événements tragiques, je tiens trop peu à l'existence... pour qu'il m'arrive le moindre mal. Soyez sans crainte, je serai peu de temps; la route est bonne, pas encombrée à cette heure; je risque de ne rencontrer âme qui vive. Attendez-moi tous les deux avec patience.

Sans écouter leurs protestations, la brave créature descendit le perron avec la machine qui sautait les marches, très docile; elle traversa le jardin et se mit en selle lestement.

— Bah! se dit-elle, c'est une bicyclette d'homme, mais dans la nuit, qui le verra?...

Très agile, très souple, elle allait sur un roulement exquis.

— Bravo! Pluton, dit-elle avec un reflet de son ancienne gaieté, ta fabrication est digne des dieux!

Elle roulait entre la bordure sombre du "bois d'amour" où le passage rapide de sa lanterne mettait aux sapins une clarté fugitive. Sans aucune crainte, cette promenade nocturne lui plaisait en pleine solitude, en pleine liberté!

Cette paix profonde dura peu, derrière elle la corne menue d'un autre cycliste la surprit, elle se retourna, un homme l'abordait:

— Où courez-vous si tard, Madame? dit une voix bien connue: nos routes de Bretagne sont très sûres, mais vous n'avez donc pas peur des Korrigans...

Yvonne sourit:

— Les Korrigans restent en leur grotte, là-bas, à la pointe de la grande côte, docteur Sandro; vous allez sans doute au secours de quelque malade...

— Je vais au Pouliguen et non pour un malade, mais pour dîner chez mon confrère. Voulez-vous me permettre de vous tenir compagnie, ou de vous éviter une course si le but poursuivi peut être atteint par moi?

— Oh! mais, très bien, docteur; en effet, je vais rebrousser chemin et vous entrerez en passant à l'hôtel de la Plage pour avertir M. de Loustraye que son fils est chez moi à la suite d'une chute, nullement grave d'ailleurs...

— Je ferai votre commission avec grand plaisir; si mes soins étaient nécessaires au jeune homme, je retournerais à l'instant.

— Je ne le pense pas. Il a eu plus peur que mal. Si vous saviez, docteur, comme il nous est arrivé une chose singulière...



—Ah! vraiment, quoi donc?

—C'est un grand rayon vert qui a détruit la bicyclette du jeune homme, une projection de l'enfer, dirait-on.

—De l'enfer? peut-être bien, si notre séjour terrestre est considéré comme un lieu de torture; mais je pense, chère Madame, que vous ne croyez pas de telles sornettes.

—Je ne crois pas, non, seulement, je ne comprends pas.

—Comprendre! la nature est pleine de mystère, madame. Si nous les devinions, nous serions des dieux! mais il y en a cependant à notre portée que nous négligeons de connaître et ce que vous qualifiez de fantastique est sans doute fort naturel. Le rayon vert devait être un rayon chimique désassimilateur, une découverte de Roentgen.

—Je connais les rayons de pénétration de Roentgen, les rayons X.

—Oui, mais il trouva aussi les rayons C. P. qui détruisent la force magnétique des agglomérés, divisent les molécules, les métaux et par conséquent les réduisent en poudre.

—Eh bien, c'est toujours de la magie, docteur.

—De la science, pardon. Ah! il y a bien d'autres découvertes auxquelles, si cela vous plaît, je vous initierai.

—Cela me plaira... si j'avais le temps. En attendant, docteur, je vais vous laisser filer et je rentrerai chez moi puisque vous passez si près de l'hôtel de la plage.

—Entendu, Madame, ne roulez pas trop vite, n'est-ce pas? on voit si mal ce soir, surtout tournez avec précaution.

—Bonsoir, docteur.

Yvonne opéra un beau virage sur la route étroite et, sans se conformer au

conseil prudent, elle arriva à toute allure au chalet.

—Déjà, exclama Nichette.

—J'ai rencontré le docteur Sandro et l'ai chargé de la commission; il se rendait justement au Pouliguen.

—Tant mieux, nous allons donc souper, si tu veux, ma fille.

Albert était installé sur le canapé du salon; en l'honneur de son hôte, la mère Lahoul préparait le couvert dans la salle à manger; elle avait été au fruitier chercher des pommes et des noix, et, au souper modeste, avait adjoint le rôti destiné au dîner du lendemain, puis elle alla chercher à la cave deux bouteilles de cidre bien frais.

Quand tout fut prêt, cuit à point, les trois convives se mirent à table. Albert de Loustray avait un appétit d'adolescent que n'avait pas troublé l'épouvante; Nichette était très fière de sa réception improvisée et Yvonne, toujours assimilable à l'ambiance, s'abandonnait au courant de l'heure, avec parfois un sursaut de pensées vers l'homme étrange qui courait dans la nuit, sur la route déserte, là-bas.

## V

### Le souper improvisé

Le jeune de Loustray, rassuré maintenant, tout fier d'être traité comme un hôte d'importance malgré ses quatorze ans, se laissait servir, gâter et parlait d'abondance.

Yvonne avait expliqué le fameux rayon vert et tous les trois cherchaient en vain de quel projecteur il avait bien pu émaner.

—De la lune, disait sérieusement Nichette.

—D'un navire en mer, disait Albert.



—De la villa du magicien, conclut Yvonne. Il m'a offert de me révéler des mystères, je vais accepter.

—Oh! Madame, vous me les direz, supplia l'enfant. Je vous en prie, laissez-moi venir quelquefois avec vous quand vous errez sur la grève et escalez les rochers. Je vous ai vue soulevé de la terrasse de l'hôtel.

Yvonne se tut. Sa chère solitude troublée, non, ce n'était pas admissible; le jeune garçon était bien gentil mais une causerie avec lui dérangerait sa pensée. Elle sourit.

—J'irai d'abord visiter madame votre mère et remercier M. de Lustraye. Resterez-vous longtemps à la côte?

—Oui, encore longtemps. Notre séjour ici est très économique: à Paris, c'est plutôt compliqué de vivre, les onze que nous sommes, sans compter les serviteurs et de nous loger surtout. On se plaît ici, à part maman qui aimerait le monde: nous, les gosses, on s'amuse.

—Mais votre instruction, observa Yvonne.

—Père s'en charge. Moi, je serai marin, je m'aguerris; mes frères feront comme moi ou seront soldats. Quant aux filles, elles auront une dot, parce que nous, les garçons, c'est réglé, on se tirera des pattes!

—Et c'est très juste, sanctionna gravement la mère Lahoul qui trouvait naturel de se mêler à la conversation puisqu'elle était la maîtresse de maison; moi j'ai un gars qui est parti sans un rond... aujourd'hui, il a pignon sur rue.

—Vous avez bien raison d'en être fière, approuva Yvonne; à quel âge s'est-il embarqué?

—Il n'avait seulement pas quinze ans.

—Moi aussi, je naviguerai l'année prochaine, s'écria Albert avec entrain, je n'irai pas au Borda parce que... c'est un peu cher, mais je m'engagerai si père n'obtient pour moi aucune bourse.

—Brave petit, fit Yvonne intéressée.

—Oui, n'est-ce pas, Raymond, mon cadet, pousse; il prendra ma place, moi je gagnerai de l'argent pour leur envoyer tant que je pourrai. Maman dit souvent qu'elle aimerait à avoir un peu d'argent de poche pour contenter le demi-quart d'une fantaisie.

Ils souriaient tous les trois en sympathie d'idées, simples et doux, prolongeant sous la lampe le petit repas dont rien n'obligeait la hâte. La bonne Nichette se plaisait à regarder ces jeunes visages si francs, si purs et cela lui faisait du bien au cœur; à elle dont l'enfant unique naviguait sous d'autres cieux.

Yvonne, transplantée, ballottée, hors de son cadre habituel, tombée en un centre où elle n'avait jamais vécu, s'acclimatait avec un peu de surprise de se trouver bien, d'entrevoir de si belles âmes chez les humbles, de se frôler au milieu populaire où le dévouement s'affirme sans s'afficher, où naturellement on s'entr'aide, et elle se reposait l'âme infiniment.

— Il me semble, fit Albert en tressaillant malgré lui, qu'on vient d'ouvrir la barrière du jardin.

— Oui, et même voilà un pas qui fait crier le gravier de l'allée, ajouta Yvonne, je vais aller voir.

Elle se leva, assez surprise de sentir ses jambes un peu tremblantes, mais elle se roidit, passa dans le vestibule:

— Qui est là? fit-elle.

— Moi, chère Madame, le docteur Sandro.



— Ah! docteur, vous nous avez fait presque peur; entrez donc. Nous ne pensions pas vous voir revenir si vite. Vous n'avez sûrement pas eu le loisir de dîner chez votre ami.

— Non... Seulement M. de Lustraye, très inquiet de son fils, m'a prié de le voir en revenant et je suis retourné sur l'heure. Je vous vois avec plaisir en bonnes dispositions tous les trois, et le jeune cycliste ne me paraît nullement justifier le souci paternel.

Nichette s'était empressée d'offrir un siège au docteur, elle mettait devant lui un couvert et:

— Comme ça donc, monsieur le docteur, vous n'avez jamais soupé, puisque vous avez toujours couru; vous allez manger un morceau, notre rôti est un peu froid, mais dans votre métier, je m'attends que vous en voyiez un peu plus souvent du froid et du chaud que le juste milieu.

— Ma foi, mère Lahoul, j'accepte, ayant, avouons-le, l'estomac dans les talons; je serai tout à fait heureux de passer la soirée avec vous. Il se retourna vers Yvonne:

— Vous êtes bien rentrée, Madame, et la bicyclette diabolique ne vous a joué aucun mauvais tour?

— Non, docteur. Elle est fort paisible dans le vestibule, je pense que son propriétaire viendra la réclamer demain.

— En attendant, M. Albert s'en servira puisque la sienne est détruite.

Albert sourit:

— N'empêche que j'ai eu une belle peur. Avez-vous raconté mon aventure à papa?

— Non, j'ai dit simplement que vous aviez le pied un peu foulé, que vous restiez à Ker-Loïc où vous aviez le meilleur accueil, bref, j'ai rassuré

votre famille et, pour la calmer complètement, j'ai promis de venir, dès ce soir, faire un léger massage sur cette pauvre jambe.

— Et votre ami le docteur du Pouliguen vous attend toujours pour dîner? observa Yvonne.

— Il ne m'attend plus, non, je l'ai prévenu télépathiquement.

— Télépathiquement! répéta Albert, stupéfait.

— Mais oui et c'est fort simple, mon jeune ami, puisqu'il y a la télégraphie sans fil.

Les trois convives fixaient leurs yeux agrandis sur cet extraordinaire médecin qui avalait avec un plaisir visible une belle tranche de bœuf, tout en causant avec un air naturel de choses qui l'étaient si peu.

— Je croyais, remarqua Yvonne, qu'on devait avoir, pour lancer les ondes, des tubes de limailles, un mât de cuivre...

— Et encore autre chose, oui. Seulement, je n'ai pas envoyé une dépêche susceptible d'aller s'inscrire au poste récepteur que n'a pas mon confrère. J'ai jeté ma pensée vers la sienne, sans le secours de la parole, c'est fort simple.

Nichette branlait la tête; elle dit tout en passant la salade:

— Faudrait voir à s'expliquer plus clairement.

— Volontiers, fit Sandro en plaçant sur son assiette une montagne de feuilles vertes panachées de rouges betteraves; comprenez-vous que la parole, acte matériel et produit d'une onde intellectuelle est le véhicule qui va mettre en marche une autre onde intellectuelle dans un autre cerveau.

— Quel charabia! exclama Nichette point respectueuse.

Sandro sourit.



— Si vous aviez deux instruments de musique et que vous fassiez vibrer une note sur l'un, l'autre répondrait à l'unisson. Prenez deux cerveaux humains que l'habitude de communiquer entre eux a accordé au même diapason, la vibration lancée par l'un ira frapper la note compréhensive de l'autre.

— Comme c'est passionnant ! s'écria Albert.

— Alors, ponctua Yvonne, vous supprimez la parole qui est le fil et vous ne gardez que l'onde.

— Absolument.

— Vous êtes très fort, docteur. Je ne suis pas surprise qu'on vous appelle le magicien.

Sandro rit :

— Magie ! Quel mot vide de sens devant la science. Il n'y a pas de magie, il y a de la science. Madame, les découvertes actuelles, la pénétration merveilleuse des mystères de la nature nous ouvre aujourd'hui un tel horizon qu'on en reste ébloui.

— Docteur, une leçon, supplia Albert.

— Pas ce soir, mon enfant. Mais un de ces jours, si Mme Keradec veut me faire l'honneur de venir chez moi, je lui ferai voir quelques petites révélations des choses de demain. Nous entr'ouvrons chaque jour un peu plus la porte de la science, nous forçons ses secrets...

— Moi, fit Nichette Lahoul, ça me fait peur, l'arbre de la science, ça me rappelle le Paradis Terrestre... et ma foi, je n'ai guère envie d'y grimper à cette branche-là, rapport que la curiosité de la mère Eve nous a joué un trop mauvais tour. Voulez-vous une pomme pour dessert, monsieur le docteur ?

— J'accepte, madame Lahoul, et sans aucun partage.

Ils riaient; le repas s'acheva ; le docteur fit étendre Albert sur le canapé, banda sa cheville et quitta le groupe que sa présence avait vivement intéressé.

— Gare au rayon vert, lui cria Albert comme il sortait dans la nuit opaque que pas une lueur ne dissipait sous des nuages noirs et bas.

Mais le magicien marchait d'un pas sûr; il avait l'instinct de son chemin assez court d'ailleurs; la mer, de loin, l'accompagnait de son grondement sans trêve.

## VI

### En pleine magie

Yvonne était partie seule après le déjeuner, il faisait très froid, c'était un mauvais jour pour l'infortunée jeune femme, on était à la veille de Noël et elle se rappelait avec angoisse le dernier Noël si gai, où elle possédait encore son bien-aimé Sacha.

Yvonne marchait, croyant ainsi se fuir, elle-même, semer au vent sa pensée obsédante, trouver devant elle une chose heureuse...

Elle monta la dune, entra dans les bois plus abrités, elle regardait les sapins sombres; machinalement elle se prenait à choisir celui qu'elle aurait voulu pour l'enguirlander, le parer, l'illuminer. De rares petits oiseaux voletaient, frileux; la route était déserte. La jeune rêveuse s'en éloigna tout à fait, puis elle se laissa tomber à l'abri factice d'un groupe d'arbres et, les yeux perdus vers les cimes, elle chercha là-haut un espoir...

C'était le jour le plus court de l'année que le temps bas et gris diminuait



encore : oubliée de l'heure, du froid, de l'abandon où elle se trouvait, Yvonne revivait le passé, remontait une à une ses années cherchant qu'elle avait été sa mission humaine ; pourquoi le Créateur l'avait mise sur terre. Elle sentait n'avoir rien fait d'utile, aucune oeuvre et elle se demandait si elle allait ainsi errer longtemps sans but sur une route sans attrait.

Elle frissonnait : une longue station, en décembre, assise sur le sable entre des sapins, offre bien peu de confortable ; l'ombre envahissante lui rappela qu'elle avait projeté de se rendre à Escoublac pour aller s'agenouiller devant la crèche de l'église neuve.

L'ancienne église, suivant la légende, devait être ensevelie sous les sables dans les parages où elle se trouvait. Ne disait-on pas que le coq du clocher passait encore sa tête à la surface du sol et que la nuit de Noël on entendait sonner la cloche enlisée dans la dune ; or, la nuit tombait...

Yvonne prêtait l'oreille tout en marchant à travers les bois ; mais, seul, le bruit des flots et du vent parvenait triste à ses oreilles. Rien, aucune voix, ni cloches, ni chants, ni mélodies des anges.

Pour entendre quelque chose, la solitaire promeneuse ouvrit les lèvres et laissa passer tout doucement l'air d'un vieux Noël :

Il est né le divin Enfant  
Jouez, hautbois, résonnez, musette ;  
Il est né le divin Enfant  
Chantons tous son avènement.

Elle se tut, parce qu'à sa voix une autre avait paru se joindre.

— Bah ! un écho ! se dit-elle, en marchant plus vite.

Elle glissait sur les aiguilles de pins elle heurta une roche grise couverte de lichens :

— Regagnons la route, songea-t-elle sagement ; je vais me perdre au milieu de ces halliers.

Seulement, où est la route ?

Elle marcha, le bois était épais, elle écartait les branches piquantes qui lui frôlaient la figure, accrochaient son châle de laine tricotée. Elle fit sonner la montre qui ne la quittait pas, celle de Sacha... cinq heures moins un quart. Dans une demi-heure, ce sera nuit close.

Elle voulut aller plus rapidement, mais les arbres se refermaient sur elle et aucun point de repère ne pouvait la remettre dans la bonne voie ; les éclaircies lointaines n'étaient plus visibles. Maintenant, elle avait chaud, une branche la fouetta rudement au front, et comme il faut bien peu de chose pour faire déborder la peine d'un coeur malade, cette toute petite douleur amena en ses yeux des larmes.

— Je suis égarée, murmura-t-elle. Et se laissant de nouveau aller sur le sol, elle s'abattit le front dans ses mains.

Un souffle chaud, un museau froid le long de ses doigts la fit revenir de son accablement. Elle releva la tête.

Un gros chien blanc des Pyrénées la regardait de ses bons yeux ronds. Elle le caressa :

— Tu viens me montrer le chemin... je te suis.

Elle reprit courage, se dressa. Au même moment, un bruit sonore de cloche vibra tout près d'elle, le chien bondit, disparut comme si une trappe l'avait escamoté et Yvonne, stupéfaite, figée, écoutant, tremblait. C'était un carillon joyeux, il paraissait sortir



du pied des sapins, montait à leur cîme et s'épandait sur la campagne.

—La cloche de la Légende! se dit Yvonne. Elle se baissa de nouveau, se glissa sous les branches; une énorme pierre moussue lui barra le chemin. Elle ne voyait plus en ce fouillis de buissons:

—Je passerai la nuit ici, songea-t-elle, c'est un abri contre le vent si la chance veut qu'il ne pleuve pas.

Elle s'assit sur une sorte de marche de granit formée par les rochers, s'appuya le dos de la manière la plus confortable possible et ferma les yeux.

Un long temps s'écoula, la cloche ne vibrait plus, mais il sembla à Yvonne qu'une lumière filtrait entre les interstices des pierres, que l'une de ces interstices s'élargissait et soudain, elle sentit une main prendre la sienne et l'entraîner.

## VII

### Les mystères de la science

Une lanterne devant elle, descendait les marches en spirales d'un étroit escalier, nul ne portait la lanterne. La main d'Yvonne tenue chaudement, sentait l'étreinte sans en apercevoir l'auteur.

—C'est la nuit des mystères, se dit-elle, allons... à la grâce de Dieu.

Elle releva la tête: un toit très pointu la dominait et à ce toit était suspendue une grosse cloche dont le battant s'agitait encore sans toucher les parois de bronze. Les marches continuaient à une grande profondeur.

—Je suis dans le clocher de la vieille église enfouie! réfléchit-elle et elle murmura: Qui donc me donne la main?

Aucune réponse ne lui parvint, mais liberté lui fut rendue.

Elle continua de descendre... Comme c'était interminable; mais, peu à peu, une clarté plus vive inondait les parois de l'escalier et bientôt elle aperçut une grande nef ogivale soutenue par des piliers de granit. Les marches finissaient, le chien des Pyrénées était couché en bas, mais nul être humain ne paraissait.

Yvonne promenait autour d'elle un regard émerveillé; l'entourage offrait un aspect de féerie; le long des murs, grimpaient des plantes merveilleuses aux coloris intenses, variés, au parfum exquis. Une cascade irisée tombait d'une haute tribune dans un bassin où nageaient des poissons aux formes bizarres. Des oiseaux voletaient sur des arbres touffus auxquels pendaient des fruits d'aspect succulent, partout des entrelacements de lianes, des bosquets de plantes grimpantes, des sièges rustiques. Émerveillée, Yvonne contemplait cette féerie.

—Si c'est un rêve, il est bien joli! dit-elle tout haut, Génie de ces lieux, montrez-vous.

Juste à l'ordre, sans qu'elle l'ait vu venir de nulle part, le docteur Sandro se trouva devant elle, respectueusement incliné et dans le plus correct costume du soir; une de ces belles fleurs, sans nom connu, fleurissait sa boutonnière.

Involontairement, Yvonne eut un recul, poussa un cri de surprise:

—Le magicien!

—Oui, le magicien, chère Madame, mais avouez qu'il s'est trouvé à point pour vous offrir un asile... et le réveillon de Noël. Ne pensez-vous pas que la nuit de quinze heures au moins à l'abri des sapins de la dune eût manqué de confortable?

—Toute magie est piège... Est-ce que vous auriez la complaisance de



me remettre dans le chemin du retour. Songez à l'émotion de la pauvre Nichette.

—Nichette est prévenue.

—Ah! télépathiquement?

—Non. Nichette n'a pas une cervelle réceptrice; elle est encore de la vieille école... mais je lui ai envoyé dire par un valet que vous rentreriez après la messe de minuit.

—Le programme comporte une messe de minuit ici... Il est vrai que nous sommes dans la vieille église d'Escoublac, n'est-ce pas?

—Précisément. Nul ne la soupçonne et avant de partir, je vous demanderai le serment redoutable du plus profond secret. Comme dans tout bon mélodrame.

—Quel homme étrange vous êtes! Savez-vous que j'ai presque peur de vous?

Il sourit:

—Je suis un ami, un bien sincère ami. Mon désir unique, c'est de vous être utile, ne pensez-vous pas qu'au moins, ce soir, j'y suis parvenu?

—Et encore avant ce soir, fit Yvonne avec un soupir. Expliquez-moi comment il se fait que je vous trouve toujours près de moi quand j'ai besoin de vous, que vous semblez jaillir du sol comme Méphistophélès... en un mot que vous jouez auprès de moi un rôle providentiel.

—Parce que je suis attiré vers vous, Madame, par une amitié infiniment respectueuse, parce que vous voyant seule et souvent imprudente, je vous observe...

—Mais, docteur, c'est de l'indiscrétion.

—Qu'importe le mot devant le résultat. Croyez-vous qu'une nuit glacée assise sur une roche dans les bois vous eût été salutaire?

—Comment me saviez-vous là? Est-ce par hasard que vous m'avez découverte?

—Non...

—Vous m'avez suivie! Je ne puis admettre une telle ingérence, mais vous êtes donc invisible!

Il sourit.

—Quelquefois. Au lieu de nous quereller, voulez-vous que je vous montre mon domaine souterrain, voulez-vous essayer de comprendre comment, sous l'aspect de la magie, respicendit la science?

—Je veux bien puisque je suis dans l'autre du sorcier; après vous me remettrez dans mon chemin...

—Sur votre roche, sous les sapins... au lever du jour, à l'heure de la gelée...

—Vous n'avez aucune autre voie plus aisée?

—Nous verrons. Pour l'instant, vous êtes ma prisonnière. La prison n'est pas cruelle. Une douce température y règne, voulez-vous en faire le tour. Voyez, à ces ogives pendent des stalactites qu'irisent les feux incandescents de mes réflecteurs. Les dalles de granit que nous foulons sont couvertes d'une mousse fine et courte, moelleuse comme un tapis. La grande porte d'entrée est hermétiquement close. Des racines pourtant se sont fait jour à travers les interstices en haut et en bas, elles ont poussé et leur entrelacement forme une barricade formidable. Regardez quels merveilleux orchidées s'élancent des rosaces.

—Mais, docteur, comment ces plantes poussent-elles sous terre, sans air et sans lumière, car je ne suppose pas que cet éclairage à giorno soit durable.

—Il ne s'éteint jamais. Mes cultures ignorent la nuit et leur pousse,



sous l'action des rayons chimiques, atteint des proportions inconnues. Tenez, cette jacinthe, qui s'élançe du bénitier de marbre est plus grande que vous, et elle représente la modeste petite tige de vos jardins d'hiver.

Montons la nef, visitons les stalles du choeur.

Là, où jadis s'asseyaient les prêtres, voyez à droite ces fruits splendides et, à gauche, ces horribles fruits à l'aspect repoussant.

—Oh! en effet, docteur, quelles laides choses, pourquoi cultivez-vous ces monstres?

—Pourquoi? Ceci, Madame, comporte toute une leçon philosophique. Si elle ne vous ennue pas, si vous voulez prendre place sous ce berceau de jasmins rouges, je vous initierai aux travaux pratiques à l'aide desquels j'espère doter le monde de la plus merveilleuse découverte des temps modernes. Mais avant, pour ne pas entraver mes recherches, pour me laisser la liberté absolue de mener à bien une colossale entreprise, jurez-moi sur l'honneur le plus profond silence. Et quand vous aurez revu le jour qui luira demain au-dessus de nous à la pointe du clocher de la légendaire église, vous croirez avoir rêvé et vous ne conterez à nul être humain votre songe.

—Je vous le promets, docteur ; je suis passionnément conquise par de telles études, parlez sans crainte, je saurai être discrète.

—Je vous crois, Madame; songez que, sauf vous et moi, pas un être humain ne pénétra ici depuis l'époque où le sable enlisa pour toujours le vieux temple chrétien. Ecoutez donc une grande leçon; autour de nous règne encore des radiations de prière.

Ici l'on chanta des psaumes, ici, sur cet autel de granit, on accomplit les divins mystères. Levez les yeux et voyez en haut vers la croix aux bras de laquelle sont suspendues des lianes, dans l'ancien tabernacle, ces colombes blanches au collier rouge; elles y ont fait leur nid. Je crois à votre parole, Madame, les choses qui quelquefois parlent, se souviennent aussi et le serment prononcé au sanctuaire consacré est solennel et irréductible comme un vœu.

Il parlait avec une autorité grave; Yvonne pénétrée d'une émotion mystique l'écoutait. L'envol d'un oiseau fit neiger sur elle des pétales de jasmin odorant.

## VIII

### Les anciens mages

—Docteur, pria-t-elle, avant de parler des choses, voulez-vous me parler un peu de vous. Qui êtes-vous? d'où venez-vous? On vous juge fort bien au pays pour la bonté et la charité, mais on vous nomme aussi— et non sans raison—le sorcier.

—Je suis né, il y a environ quatre décades à l'île de la Stella-Negra. Ne cherchez pas sur la carte, c'est une île mystérieuse où de grands savants ont placé leur quartier général. L'île est entourée de torpilles flottantes gardées par des récifs. Elle est fertile et cultivée comme un paradis terrestre. J'en apportai des graines qui donnèrent naissance aux fruits superbes et aux fruits horribles.

—Moi, je n'aurais semé que les beaux fruits.

—Non. Il faut l'opposition, Madame. Sans le mal, qui aimerait et même remarquerait le bien? Leur existen-



ce d'ailleurs, a un autre but que vous allez saisir. Ceux qui m'élevèrent sont les derniers Mages survivants, descendants de ceux qui, du haut du monde de la Victoire, virent jadis l'étoile miraculeuse; c'est eux qui décident de la paix et de la guerre, car c'est eux qui lancent dans l'air, les idées.

A leur école, j'ai fait des études qui seront plus tard à la portée de tous, mais sont encore réservées, jusqu'à plus complet avancement de l'humanité. Vous voyez bien que nous sommes en pleine évolution sociale, que l'ancien plan des conceptions européennes s'incline et va laisser choir les vieilles routines, les anciens règlements, pour admettre d'autres visions de vraie fraternité et de justice.

Moi, je ne me suis pas occupé de sociologie, je suis resté un peu adepte du domaine physique; j'ai étudié l'art de guérir, d'améliorer la machine humaine, de la faire meilleure, plus saine, plus belle, trois états d'être qui se tiennent.

—Oh! protesta Yvonne.

—Certainement, le moral façonne le corps.

—Alors, il n'y a pas d'irresponsables?

—Non! c'est l'être humain qui lui-même se détériore; la pensée est le véhicule de la santé et du bonheur.

Yvonne secoua la tête:

—Pas pour moi dont la vie est brisée.

—Aucune vie n'est brisée irréparablement. Situez votre rêve ailleurs, voilà tout, ce n'est qu'un effort de vouloir.

—Docteur, ne philosophons pas. Continuez votre leçon de choses.

—Soit, elle nous ramènera toujours à la philosophie. Je suis donc parti de ce fait: nous avons cinq sens.

Ils sont bien rudimentaires, mais toute éducation développe une fonction, je vais essayer de doubler leur étendue. La vision par exemple...

—Grâce à la lunette d'approche, on voit les monts de la lune, ce n'est pas absolument nouveau...

—Cela évidemment ressort du même aspect de vibrations, mais ce que j'ai voulu trouver est ceci: Au-delà du prisme, avant l'infra-rouge, après l'ultra-violet, il y a des gammes de couleurs jusqu'à l'infini, or, nous ne les voyons pas parce que leurs vibrations sont insensibles à notre rétine et pourtant elles existent.

—A quoi cela nous servirait-il de les voir?

—A rien évidemment. Mais voilà où est la trouvaille, s'abriter sous leur invisibilité. Comprenez-vous?

—Oh! nullement.

—Alors, regardez. Voici une expérience: où suis-je?

—Mais...

Elle ouvrait des yeux immenses, elle cherchait autour d'elle. Sandro avait disparu... et pourtant en étendant les mains, elle rencontra les siennes, elle percevait sa voix un peu railleuse qui continuait:

—Je suis entièrement couvert d'une voile de couleur ultra-violette que votre oeil ne peut saisir, je suis invisible, mais tangible, voyez mon ombre, je suis opaque.

—... le sorcier.

—Dites le scientifique, ce sera plus juste.

Ce disant, il reparaisait et jetant sur les mains de la jeune femme son étoffe souple, il lui cria:

—Où sont vos mains?

Yvonne ne voyait plus ses bras que jusqu'aux coudes, elle maniait un tissu fluide, le détendait, jouait avec,



mais ne parvenait jamais à l'apercevoir.

Elle finit par éclater de rire :

—Vous êtes un physicien, un pres-tidigitateur, un illusionniste comme les frères Isola.

—Un simple travailleur, un étudiant dont la nature est le professeur. De la vue, passons à l'ouïe, pour aller selon le rang sensoriel. Est-ce que je vous intéresse ?

—Trop, car je flotte entre l'épouvante et la pensée de rêver.

—Toute la vie n'est qu'un rêve. Continuons donc :

L'ouïe est exactement comme la vue placée sur un plan médium, avec plus haut et plus bas une série de tons. Vous entendez ceux dont les vibrations ne dépassent pas la capacité de votre appareil auditif et il vous est impossible de percevoir les sons trop graves et les sons trop aigus qui sont, par exemple, le langage des animaux. Vous croyez le poisson muet... erreur. Voulez-vous venir vers la cascade ? Examinez ce petit instrument aux lamelles si fines, si multiples en l'approchant de votre oreille, vous entendrez les voix des habitants des ondes.

Yvonne, à présent, s'amuseait, distraite de ses préoccupations absorbantes; elle revenait à son ancienne gaieté, prise au plaisir de ces extraordinaires nouveautés.

Elle se laissa conduire au bassin circulaire creusé dans le choeur de l'église, où tombait une source fraîche et vive.

—D'où vient cette eau limpide ?

—Elle jaillit d'une nappe souterraine, nous sommes ici très profondément enfouis; tout à l'heure, je vous ferai suivre le cours de ce ruisseau et ce ne sera pas la moins curieuse de notre exploration. Approchez le petit

acoustique de votre oreille, prenez ce tube de caoutchouc et le plongez parmi les crustacés, vous pourrez comprendre la causerie intime du homard et de la langouste.

La jeune femme s'assit au bord du lac minuscule, un arbre de corail montait du fond, un gros crabe sommeillait sur des algues, des châtaignes, des toiles de mer, des moules dormaient sur un lit de coquillages, elle lança le tube de caoutchouc et un son extraordinaire, aigu, d'une tonalité mineure impressionnante, pénétra son cerveau.

Elle tressaillit violemment et le docteur lui enleva l'instrument.

—Assez, ces ondes sonores ne sont pas faites pour votre oreille délicate, elles troubleraient votre cerveau.

—De ma vie, je n'ai perçu si étrange mélodie...

—Bien entendu. Ces tons sont les "ultra"... je vous fais grâce des "infra". Ils appartiennent à la gamme des chevaux, des boeufs, des ânes, de beaucoup de quadrupèdes. Car le hennissement, le beuglement sont des cris, tandis que la manière dont ces animaux s'entendent ne peut être perçue par nous. Vous avez bien remarqué, n'est-ce pas, que deux bêtes se caressent ou se querellent, vous les croyez silencieuses nullement, elles causent, elles s'avertissent d'un danger, elles se consolent d'une peine... quand le chamois sur le haut d'un pic est posé en sentinelle, quand le corbeau, en vigie, observe du sommet d'un arbre, c'est que ses camarades l'ont nommé à ce poste...

—Docteur, vous transformez les conceptions de la vie.

—Je l'espère. Et maintenant, l'odorat. Allons cueillir des fleurs.



## IX

**A travers les miracles**

Ils se rendirent aux bas côtés du vieux sanctuaire.

Là, sous l'action de lumières diversement colorées, poussaient les plus curieuses fleurs qu'on puisse imaginer.

—Prenez, cueillez, parfumez-vous, parez-vous, Madame ; les premières graines qui furent semées proviennent de l'Eden. Eve, en fuyant le beau jardin où Dieu l'avait fait naître, emporta accrochés aux boucles de sa longue chevelure, les germes des fleurs.

La terre sauvage, épineuse où le péché l'avait exilée ne produisait aucun arbuste au doux parfum et le couple exilé marchait en pleurant. Epuisés, les époux s'étendirent tous les deux sur la pierre que réchauffait le soleil.

Adam passa sous la tête de sa compagne un bras caressant et cueillit en ses cheveux quelques brindilles restées de leur dernier sommeil sur les mousses de l'Eden.

Elles contenaient de petites graines.

Tout heureux, il les jeta dans le sol hostile... et les fleurs naquirent pour mettre au milieu des larmes de l'adversité, l'espérance d'un sourire.

Voici les descendantes de ces fleurs. Madame, cette corolle nacrée, irisée d'azur a l'odeur de sainteté.

—Oh! quel suave parfum.

—Le chien, vous le savez, Madame, se laisse guider par l'odorat; il devine l'ami et l'ennemi aux effluves qu'ils projettent. Nous, humains, notre guide olfactif est impuissant à de telles révélations; mais, à l'aide de ces

odeurs, j'ai pu classer l'expression révélatrice de la bonté, de la générosité, de l'amour...

Maintenant, retournons-nous dans l'autre bas-côté, voici la gamme opposée: l'odeur de méchanceté, d'avarice, de haine. Mais ne vous penchez pas sur ces fleurs horribles, je les garde ici pour mes études.

—A quoi et comment servent-elles ?

—Vous savez, Madame, que les semblables s'attirent. Quand je suis en relations avec une personne nouvelle et que je veux connaître la révélation de son caractère, je prends mes diverses essences et celles qui concordent avec ses pensées s'évaporent et vont sur elle.

—Vous êtes terrifiant!

—Passons maintenant au goût. Ce sont des fruits; les voilà qui emplissent la grande nef centrale; voici le goût du beau, ce magnifique abricot d'or; voici le goût de l'ordre, ces noix rectilignes, un peu sèches. Approchez ces fruits de vos lèvres, Madame ; quand vous en aurez mangé, vous comprendrez et posséderez les vertus dont ils sont l'expression.

—Mais je vais tous les dévorer...

—Très vite, et seulement pour ne rien oublier, regardez au bas de l'église sous l'orgue, ces affreuses courges visqueuses, elles représentent le goût du vice, le goût du mal, le goût de destruction...

—Et qu'avez-vous bien pu inventer pour le cinquième sens ?

—Le tact, je suis en train de l'étudier, mais ce que je puis vous affirmer, c'est que j'ai découvert deux sens nouveaux que déjà beaucoup d'humains possèdent et que l'avancement des temps va mettre à la portée de tous...



—La transmission de pensée.

—Oui, et l'intuition.

—Comment ces plantes vivent-elles sans air renouvelé, sans pluie?

—L'air passe aisément par les fissures du clocher; voici de grands ventilateurs là-haut. Des arrosements périodiques sont octroyés aux plantes.

—Et où se cachent les jardiniers?

—Une machine électrique actionnée par la cascade fait agir douze automates qui cerclent, plantent, arrosent, récoltent; un seul être pensant gouverne tout le mécanisme.

—Vous!

—Moi!

—Mais vous décuplez le temps!

—Non, je sais l'employer. Les malheurs des hommes sont les minutes perdues.

—Mais qui a créé ce miraculeux temps?

—Les chers compagnons magiques de la Stella-Negra, mes frères bien-aimés, mes amis.

—Et où sont-ils?

—Chez eux, là-bas, où ils travaillent sans trêve.

—Ils viennent vous visiter

—Une fois l'an.

—Ils sont mariés?

—Non.

—Alors, s'ils n'ont pas d'enfants... qui leur succèdera?

—Personne. Ils ont 1913 ans. Vous ne savez donc pas que le Divin Enfant Jésus, dont on célèbre cette nuit l'anniversaire, a donné aux Mages qui vinrent lui apporter des présents le don de vie terrestre. Ils ne mourront qu'avec notre planète.

—Docteur, réveillez-moi, ce rêve me rend folle.

Il sourit:

—Qu'importe, si c'est le bonheur?

Un son grave de cloche vibra sous les hautes voûtes et douze coups résonnèrent.

Tous les arbres, toutes les fleurs se dressèrent en triomphe, tous les oiseaux se turent, immobiles; l'oliban dont la grêle silhouette s'accrochait aux niches des statues, lança dans l'air ses gommés odorantes qui, tombant sur des cassolettes, s'épandirent en fumée d'encens.

Et de très loin, un chant très doux, sublime, émouvant, envoya ses mots: "Gloria in excelsis Deo!"

Sandro avait saisi la main d'Yvonne qui chancelait.

—Ce sont les Mages. Ils disent là-bas la messe de minuit, expliqua-t-il, le téléphone hydrographe nous relie à eux, les sons filent le long du câble sous-marin. Voulez-vous voir l'église de la Stella-Negra où s'assemblent en ce moment les Mages?

—Comment cela se pourrait-il? Je comprends le téléphone, mais la vision à distance...

—Est une découverte d'Edison, Madame, nous sommes les premiers à l'avoir appliquée. Entrez dans ce confessionnal.

Yvonne obéit, elle était absolument sous le charme; elle continuait la féerie, elle se glissa sous un rideau de chèvrefeuille rose que soulevait son guide et se plaça ainsi qu'il le lui indiquait devant le guichet dont il ouvrit la petite porte losange. Ensuite, il tourna une manette de cristal et la glace qui formait le fond de la loge où se plaçait jadis le prêtre, s'illumina soudain de mille clartés.

Alors, devant les yeux éblouis de la jeune femme, se déroula un spectacle féérique entre toutes les féeries de l'heure qu'elle vivait. Elle aperçut la mer immense inondée de rayons lunai-



res avec un ciel radieux d'étoiles. Au milieu de cet océan calme, une île éclairée de feux multicolores étincelait. Sous des palmiers géants se dressait un modeste toit de chaume abritant des animaux vivants: l'âne et le boeuf. Entre eux, une crèche emplit de gerbes et sur les gerbes un bel enfant souriant.

Des bergers, des moutons, et, de tous les points de l'île, sortant de palais aux colonnes de marbre et de porphyre, de longues théories d'hommes vêtus de blanc se rendaient vers l'étable. Dans la partie la plus lointaine de l'île on voyait une montagne d'où venaient trois vieillards montés sur des chameaux:

—Gaspard, Melchior et Balthazar! s'écria Yvonne.

Mais aussitôt la glace se voila de brumes et la vision fut close. Yvonne, les mains jointes, demeurait en extase.

—Était-ce un tableau du passé, la vraie vision de jadis... transposé par un mirage?

## X

### Les fruits magiques

Jamais, à aucune époque de sa vie, Yvonne n'avait éprouvé une pareille intensité d'émotion. Elle errait au milieu de la vie surnaturelle. Tout son être frémissait; souvent elle avait eu de beaux rêves mais rien, rien ne pouvait rendre la puissance de cette réalité tangible; elle se sentait parfaitement éveillée, elle marchait, parlait, cueillait des fleurs de Paradis et mordait dans un fruit sans pareil que son initiateur aux merveilles venait de lui offrir sur une feuille argentée, avec ces mots:

—Cette pêche a le bon goût du bien, appréciez-en la finesse, le suc délectable; elle répand dans l'organisme qui l'absorbe un immense bien-être, détruit l'acreur du sang, la nonchalance, la nervosité malade. Elle pénètre dans l'économie pour activer la circulation normale, régulariser le coeur, donner à l'esprit l'entière lucidité. Savourez longuement cette chair délicate, après nous en briserons le noyau qui contient une liqueur de longue vie. Je ne vous offre aucun instrument tranchant pour diviser le fruit en fragment; non, il faut que vos lèvres l'embrassent. On ne doit pas couper les fruits.

—Mais vous, docteur, ne prendrez-vous rien?

—Je ne vis pas d'autres chose, du moins quand je suis seul. La nourriture que nous prenons a une influence extrêmes sur nos pensées, sur notre intellect. Voulez-vous goûter ces cerises pourpres; elles contiennent une source d'énergie, de résistance à la fatigue, à la douleur; on dit que certains martyrs en connaissaient le secret. J'en trouvai un noyau dans la vallée de Josaphat. Je le semai dans la dune au grand air au-dessus de cette voûte qui nous abrite. Il leva un germe qui traversa les pierres par une fissure et se développa à l'intérieur de ce temple. C'est pourquoi vous voyez l'arbre comme suspendu en l'air, épanouir sa tête au-dessous de ses racines qui vivent en terre surnaturelle, mêlées à celles des sapins des dunes. Voyez encore ces ronces pénétrantes, elles ont été attirées par la lumière intense qui brille en ces lieux, de minces tiges ont passé par les interstices des murailles et ici elles ont produit des grappes de mûres vermeilles au jus sanglant. Leur saveur représente



le goût de la pauvreté et elles s'allient parfaitement au goût de la vertu que donnent les amandes.

Yvonne, ébahie, mordait à belles dents les produits fantastiques, elle se régalaît comme jamais elle n'avait pu le faire et elle dit en riant :

—Docteur, l'assemblage de ces délicieuses choses me donnera sûrement le goût de la gourmandise et vous, en serez responsable.

Elle s'était assise dans un fauteuil de buis aux feuilles argentées; des vignes au feuillage rouge s'entrelaçaient au-dessus de sa tête, des grappes couleur d'or pendaient aux rameaux. Une tourterelle vint se poser sur l'épaule de la jeune femme. Celle-ci pencha la tête pour caresser l'oiselette avec sa joue.

—Les animaux ne sont pas sauvages, dit Sandro, quand ils ignorent les hommes. Ils ne sont pas méchants non plus.

—Comment donc sortirai-je d'ici, docteur, je n'ai nulle idée de l'heure, mais il me semble qu'elle doit courir. Reprendrai-je le chemin du clocher?

—Il est long et fatigant. Le clocher pointe au milieu des dunes et il est si bien caché par les herbes et les sapins que nul, sauf moi, ne peut le trouver; la roche qui ferme l'entrée de l'escalier roule difficilement à cause des mousses et je ne veux pas la faire remarquer des passants. Mon domaine est secret.

—Mais alors... nous sommes à une grande profondeur, bloqués partout.

—Rassurez-vous. Quand le grand vent du large souleva des montagnes de sable pour les accumuler autour du sanctuaire, il souleva aussi les flots en furie et leur creusa un canal entre les rochers. Nous sommes ici, en effet, au-dessous du niveau de la mer; d'im-

menses grottes s'étendent de Pin-Château à la pointe de Pornichet; des canaux naturels les relient, une de leurs branches débouche dans les marais salants et traverse l'ancienne sacristie.

—Alors vous entrez et sortez par là?

—Très facilement. Si vous voulez prendre la peine de me suivre, je vais vous montrer mon navire.

Ce disant, il ouvrait la porte de la sacristie au fond de laquelle Yvonne entrevit une longue galerie que des globes de lumière éclairaient au-dessus de l'eau qui la baignait. Sandro siffla son chien, ferma la porte de la sacristie et, jetant sur les épaules d'Yvonne un épais manteau, il tira la chaîne d'un batelet.

—Veuillez entrer, Madame.

C'était une étroite nacelle en aluminium, sans rame, sans moteur. Au fond, des tapis blancs sur lesquels les deux voyageurs s'assirent. Puis, le pilote poussa l'esquif dans le chenal en se servant de ses mains pour faire avancer le bateau le long des parois rugueuses, hérissées de coquillages, d'algues et de mika. Ils franchirent plusieurs coudes, le vent froid de la nuit commençait à se faire sentir. Yvonne frissonna.

—Nous arrivons, Madame; enveloppez-vous bien et souvenez-vous de votre promesse de silence; une révélation détruirait tout le charme et coûterait la vie à nous deux, car les Mages de la Stella-Negra ne jugent pas encore l'heure venue de livrer au public leurs mystères.

—Docteur, j'ai promis.

Ils abordaient devant des marches. Sandro tendit la main à sa compagne, tourna le commutateur pour faire la nuit dans le canal et ouvrit une porte



en haut d'un assez long escalier. Il fit passer Yvonne et referma avec soin. Ils étaient environnés de peupliers blancs et de buissons, de plantes aquatiques au milieu des marais salants, derrière le bois de la Baule.

—Maintenant, il faut marcher, prenez mon bras, Madame.

Ils traversèrent les étroits sentiers entre les nappes d'eau et arrivèrent sous le couvert des sapins; la longue route droite du Pouliguen croisait leur voie devant la petite chapelle auxiliaire de la Baule.

—Rentrions par la plage, demanda Yvonne, voyez le beau clair de lune à présent, la mer est basse, marchons au bord. Après cette nuit fantastique, j'ai besoin de me retrouver en pleine nature.

—A vos ordres, Madame.

A un clocher lointain, le son d'une cloche battant six coups apporté par les flots, parvint aux voyageurs nocturnes. Pas une lumière dans les villas bien closes du quai de la Baule, pas un être humain sur tout le parcours entre les deux pays. L'immensité de la mer et du ciel à leur droite, la solitude des dunes à leur gauche.

A hauteur de la route d'Escoublac, ils remontèrent: Ker-Loïc tout blanc se dressait solitaire. Sur le seuil du jardin le docteur Sandro s'inclina profondément devant sa compagne:

—Au revoir, Madame, joyeux Noël!

Yvonne chercha sa clé, entra sans bruit dans l'obscurité du couloir. Rien... comme la première fois, il y avait deux mois, elle pénétrait dans la salle à manger.

Mais à présent, elle était seule. Mais à présent, elle était initiée aux mystères magiques. Elle savait la révélation de la nature insondable, elle avait

touché du doigt et goûté de ses lèvres aux fruits de l'arbre de la science.

La petite fille d'Eve avait vu!

Au lieu d'aller dormir, elle resta rêveuse. Ce qu'elle avait lu des écoles antiques, des mystères de Thèbes, d'Eleusis, des enseignements de Pythagore, de Rama, de Platon, d'Orphée, etc., hantaient son cerveau. Elle finit par s'assoupir et rêva qu'elle dormait entre les pattes du Sphinx de Giseh au pays des Pyramides, bien des siècles avant le règne de Ramsès. La voix de la mère Lahoul la tira du songe:

—Seigneur Jésus, mon Dieu! s'écriait la vieille éperdue d'épouvante.

Yvonne se leva pour courir à cet appel tragique et ses yeux rencontrèrent la glace au-dessus de la cheminée. Elle faillit, elle aussi, s'effondrer de frayeur en apercevant tout juste sa tête et pas son corps. Puis la mémoire lui revint, elle sourit et rejeta le manteau que lui avait posé le docteur sur les épaules avant de quitter l'église. Alors, elle apparut entière et alla embrasser la chère vieille en l'assurant qu'elle avait dû rêver.

## XI

### à famille de Loustraye

Madame de Loustraye était assis dans le hall de l'hôtel de la plage et causait tranquillement avec la maîtresse de l'hôtel, tout en occupant ses doigts à coudre un tablier de bébé.

Ses quatre plus jeunes enfants: Charlotte, Joseph, Régina et Tancrede, jouaient avec le chat Mahomet et faisaient des cabrioles sur le tapis en riant de tout leur coeur sans souci.

Yvonne entra.

Elle avait bravement accompli la longue course depuis Ker-Loïc, mar-



chant au ras du flot, et elle arrivait toute rose de la lutte avec le vent pour voir enfin la famille de Loustraye et prendre des nouvelles du jeune Albert.

Elle se présenta simplement au cordial accueil que tous lui réservaient dans cette famille à laquelle de si graves événements l'avaient liée. Après les échanges de salut, elle prit place sur un fauteuil contre lequel, câline, vint s'appuyer la petite Régina, tandis que Charlotte s'écriait :

—Je vous l'aurais demandé, Madame; voulez-vous m dire si votre fils Albert ne se ressent plus de sa chute?

—Plus du tout. Cet enfant a un courage étonnant. Il a passé à l'étude sa matinée et pendant les leçons des cadets, il a été pêcher des anguilles dans les marais salants.

—Je vais monter chercher papa!

—Non, défendit sa mère. J'espère, Madame, que vous excuserez mon mari, il est en train de faire travailler nos garçons et c'est tellement sérieux, on ne doit jamais les déranger.

—Seuls?

—Oui, seul. C'est imprudent, n'est-ce pas; la neige va certainement tomber avant peu, il fait à peine jour bien qu'il ne soit que quatre heures.

—Je ne compte pas m'attarder, Madame, je rentrerai par la route et ferai un petit crochet vers les marais pour vous envoyer bien vite votre fils. Est-il à pied?

—Oui. Il est pourtant bien ravi de sa bicyclette magique.

—Il l'a baptisé Proserpine, s'écria Charlotte, mais il pense toujours qu'elle va tomber en poudre!

—Quelle singulière chose, affirma Madame Loustraye, avez-vous pu comprendre l'aventure d'hier, chère Madame?

—La comprendre, non; l'expliquer, peut-être. Vous savez que nous avons ici un grand savant.

—Le docteur Sandro! Je vous crois et si charmant, si dévoué; il a tiré Albert d'une fièvre typhoïde l'an passé. Mais quel rapport voyez-vous entre lui et la bizarre disparition de cette bicyclette?

Le docteur m'a révélé le secret des rayons désassimilateurs, dont le pouvoir est de dissocier les molécules des métaux agglomérés par l'attraction magnétique.

Madame de Loustraye se boucha les oreilles en riant:

—Votre science est bien au-dessus de ma portée. Comment s'est donc produit le rayon vert, le savez-vous aussi?

—Non. Mais je pense que s'il a été produit d'une manière artificielle, il peut également l'être naturellement par suite d'une combinaison de fluides ou de réflexions inconnues. Nous connaissons bien l'arc-en-ciel, l'aurore boréale, la lumière zodiacale...

—Oh! quelle savante. Il faudrait mon mari pour vous répondre, parce que, moi, je n'ai jamais fait d'études bien sérieuses, je me suis mariée à seize ans.

—Quelle superbe famille vous avez, Madame, remarqua justement Yvonne en prenant sur ses genoux la petite Régina. Ah! que n'ai-je moi, solitaire, un bébé à aimer.

—Je vous plains, oh! oui, je vous plains; tout mon bonheur est placé sur ces chères petites têtes blondes. Notre vie de famille est exquise, bien que nous ne soyons pas assez riches... Je vais être contente de vous présenter mes garçons; ils vont descendre, c'est l'heure du goûter, vous allez prendre le thé avec nous.



—Volontiers. Ensuite, je regagnerai le chemin du retour.

Une galopade effrénée s'entendait à travers la maison sonore où nuls autres clients n'habitaient. Et il parut, courant les uns après les autres, quatre baux garçons riant, robustes, aux clairs yeux marron, aux cheveux châtains, au sourire franc.

Ils étaient vêtus de maillots de grosse laine blanche, les mollets nus, des sandales de tennis aux pieds. Ils s'arrêtèrent net en voyant Yvonne. Mais leur père, qui les suivait, vint tendre la main à la jeune femme :

—La bonne surprise, Madame, et Albert qui n'est pas là! votre ami Albert, il ne parle que de vous, il vous a voué une infinie reconnaissance depuis la veille de Noël où vous l'avez si bien soigné à Ker-Loïc.

—Qu'est-ce ceci, Monsieur, auprès de ma dette envers vous ? riposta Yvonne.

Et comme un gros soupir scandait cette phrase, Madame de Loustraye voulut une diversion :

—Que je vous présente mes fils, fit-elle avec une légitime et jolie fierté de mère: Voici Raymond le cadet, treize ans, et des goûts d'aviateurs. Philibert le troisième, onze ans; il veut être général! Brevin, le quatrième, beaucoup plus modeste, il veut aller pêcher à Saint-Pierre et Miquelon et Foulques dont les huit ans rêvent de grandes explorations aux pays inconnus.

Tous les enfants s'inclinaient successivement avec aisance. On voyait qu'ils avaient une parfaite éducation à la fois simple et correcte.

Le maître d'hôtel apportait un grand plateau chargé d'une théière, de tasses, de crème et d'une montagne de toasts. Charlotte, malgré sa petite tail-

le de sept ans, accomplissait adroitement son rôle de jeune fille et servait l'invitée.

Malgré sa tristesse, Yvonne ne pouvait s'empêcher de ressentir l'atmosphère joyeuse qui émanait de cette jeunesse heureuse, de cette parfaite entente familiale dont la devise était si merveilleusement appropriée: "Tous pour un, un pour tous".

—Il faut revenir souvent, insista Madame Loustraye quand la visiteuse voulut partir, mais, pour ce soir, je ne vous retiens pas, il est déjà presque nuit.

—Voulez-vous que j'aile, vous reconduire? offrit Raymond en bon chevalier. j'en serai tellement charmé!

—Merci. Si vous saviez comme j'ai l'habitude de me tirer seule de n'importe quel voyage. Celui-là n'est rien, à peine une heure de marche.

Ce disant, Yvonne cherchait des yeux où elle avait posé son manteau en entrant. C'était celui de la nuit mystérieuse et, pour l'apercevoir, il lui fallait remarquer laquelle des boules du porte-manteau restait invisible entre les autres.

Elle le jeta sur son bras et sortit d'un pas rapide pendant que tous la regardaient assez surpris de ce geste sans but apparent.

## XII

### L'Épouvante

La neige commençait à tomber très fine, poudrant la terre d'un mince tapis, Yvonne courait... pour s'échauffer surtout, car la froide cinglée ne lui déplaisait pas. Seulement, sous les sapins, la nuit devenait profonde, mais l'éclaircie du grand espace découvert des marais salants mettait une



clarté et elle put voir la forme agile et pressée du jeune pêcheur qui se hâtait sur les étroites bandes de terre entre les plaines d'eau.

Elle cria: —Monsieur Albert! bonsoir, rentrez vite, on vous attend avec impatience chez vous.

—Ah! vous, Madame, iœi! que je suis heureux de vous rencontrer.

Il claquait des dents et ruisselait, il expliqua:

—Ne me regardez pas, j'ai glissé dans la marne et me suis offert une pleine eau sans y trouver l'ombre de charme!

—Vous grelottez, mon pauvre petit, laissez-moi vous prêter ce manteau, je ne le mets pas.

—Oh! merci. Seulement, je crains de vous priver.

Yvonne avait jeté sur les épaules d'Albert la mante " ultra-violette " sans songer au singulier effet qu'elle allait produire, entraînée par la pitié que lui causait le triste état de l'enfant.

—Et maintenant, filez lestement, nous allons croiser des loups-garous sur la route.

Albert bondit.

Vingt minutes plus tard, il ouvrait la porte du hall de l'hôtel vivement éclairé et où il voyait, par les glaces sans tain de la façade, sa famille assemblée.

A son entrée, un cri de terreur jaillit de toutes les bouches. L'enfant supposa que l'incorrection de sa tenue en était la cause, il traversa vite le hall et monta à sa chambre tout en criant:

—Je vais me changer, je redescends.

En quelques minutes il fut prêt, accrocha ses habits trempés dans son cabinet de toilette et chercha le manteau prêt pour le faire reporter dès le

lendemain. Il tourna tous les commutateurs électriques sans pouvoir trouver l'objet, mais il remit sa recherche à plus tard pour aller joindre sa famille et la rassurer.

Il rencontra ses frères dans l'escalier et sa mère toute pâle au bas des marches. Il la prit par le cou:

—Tu t'émoïonnes trop, maman, je n'ai aucun mal à présent, je suis si bien dans des habits secs, j'ai pris un bain, c'est tout.

Madame de Loustraye promenait des mains tremblantes sur les bras et les épaules de son fils:

—Mon chéri, mon grand, nous avons cru que tu étais noyé.

Albert éclata de rire:

—Mais les noyés ne rentrent pas.

—Nous avons cru voir ton fantôme, ou plutôt une partie de ton fantôme.

—J'étais couvert de neige?

—On voyait juste ta tête, tes deux mains et tes deux pieds! le reste de ta personne était invisible.

Le garçon riait de plus belle:—Vous avez eu une hallucination collective.

—C'est probable, fit le père, nous pourrions tout de même aller dîner.

—Ce qui me contrarie plus, répondit Albert, désolé, c'est la perte de mes anguilles. Songez que j'en avais plus de vingt dans mon filet. Je veux sauter un des ruisseaux pour éviter le grand détour, je me jette sur le talus trop mou, je glisse et floc... me voilà en pleine eau, j'en suis sorti, mais le filet y est resté.

—Et qu'est-ce qui frétille de joie? les anguilles, observa Brevin le futur pêcheur d'Islande.

—J'ai rencontré Madame Keradec. Charitablement, elle m'a jeté sa mante sur le dos. Dès le matin, demain, j'irai la lui reporter.



—Non, attends à l'après-midi. rectifia sa mère, nous irons tous à Ker-Loïc lui faire une visite.

—Entendu, maman.

Après le repas, les enfants se mirent à jouer des charades. La maîtresse d'hôtel vint avec son mari et sa fille se joindre aux spectateurs peu nombreux, puisque les uniques clients de cette heure hivernale étaient les fidèles Loustraye et chacun se retira dès que le gong eut sonné le couvre-feu de dix heures.

Une fois seul chez lui, Albert se remit à chercher le vêtement que lui avait si généreusement prêté Yvonne. Il ne le voyait nulle part et finit par s'endormir en pensant que la femme de chambre l'avait pris pour le brosser.

De son côté, Yvonne avait une grosse inquiétude qui la tint éveillée la nuit entière. Qu'avait-il bien pu se passer avec Albert ignorant la propriété de l'"ultra-violet", quelle panique avait germé, que d'histoires, peut-être!

Au jour elle se leva et, sans attendre le déjeuner que d'habitude elle prenait en compagnie de la mère Lahoul, elle se dépêcha de courir à l'hôtel de la plage.

La neige était fondue, le chemin long n'avait pas cependant l'ennui des routes boueuses; sur cette côte tous les chemins sont de sable. Il faisait même très doux; un vent du sud agitait la cime des sapins, la jeune femme respirait l'air balsamique du bois mélangé à l'air salé et vivifiant de la mer.

Elle allait si rapidement qu'elle fit la route en moins d'une heure et arriva comme les hôtes de l'hôtel descendaient à la salle à manger. Elle se dissimula derrière la haie du jardin,

qu'allait-elle dire? Comment allait-elle expliquer sa réclamation d'une chose invisible... pourtant tangible. Le hasard la servit. Elle entendit la voix d'Albert qui appelait la femme de chambre, réclamant un manteau laissé la veille dans son cabinet de toilette.

Alors elle devina ce qui se passait. L'enfant ne s'était pas vu au milieu de la nuit, il avait jeté au hasard son vêtement sur un meuble et, à présent, il ne le retrouvait plus. C'était limpide.

Yvonne n'avait pas une nature hésitante, elle attendit que tout le monde fût à la table et entra bravement dans l'hôtel.

—Où est la chambre de Monsieur Albert de Loustraye? dit-elle à un garçon qui frottait l'escalier.

—Numéro 21. Madame peut monter, seulement je crois bien que le jeune Monsieur est sorti.

—J'irai voir.

Yvonne ouvrit la porte, le coeur battant, avec l'impression d'une... cambrioleuse.. cette pensée la fit sourire; encore, se dit-elle, encore, je suis donc vouée à ce métier!

La pièce était vide. Elle-même ne pouvait voir ce qu'elle venait chercher mais elle procéda par déductions; l'endroit où était le manteau ferait l'effet d'un trou, d'un vide interrompant une solution de continuité. Bien que son coeur battit dans la crainte d'être trouvée là, elle s'imposa la visite minutieuse de l'entourage et soudain elle aperçut un fauteuil qui n'avait qu'un bras, deux pieds et la moitié d'un siège:—Voilà, se dit-elle en saisissant bien vite le terrible objet. Rapidement, elle s'en enveloppa étroitement et sortit de l'hôtel sans que les



serviteurs qu'elle croisa en route pussent l'apercevoir.

Pourtant le chien aboya rageusement, une fille de service se retourna :

— Qu'as-tu, Milord ?

Et la jeune fille resta figée, blême, murmurant, éperdue :

— Jean, venez voir, le chien aboie après deux yeux qui sont là tout seuls dans l'air! . . .

Yvonne s'enfuit . . . et, arrivée au loin, elle retira le manteau avec un certain soulagement.

Une fois rentrée, elle le suspendit dans le corridor et se mit à la recherche de sa compagne pour lui expliquer sa fugue matinale d'une manière quelconque.

### XIII

#### L'arrivée de Loïc

La mère Lahoul avait mis sa belle robe de mérinos jaune, sa coiffe de fine mousseline, son petit châle à franges, un tablier de soie et des souliers bien reluisants.

— Tu sais, cria-t-elle à Yvonne avec une joie exubérante, je file à St-Nazaire, la "Navare" est signalée. Loïc est à bord; tu penses que j'é cours au-devant de lui. Et je te le ramènerai, ma fille, pour souper, et tu le verras mon gars!

Elle descendait les marches presque en sautant, elle mettait sous son bras le gros parapluie de coton qui avait l'air d'une quenouille, elle prenait son panier à couverte pour rapporter des provisions et, sans réfléchir qu'elle allait attendre un long temps à la gare elle s'en allait, allègre, le coeur en fête.

Yvonne la regarda disparaître dans la direction du chemin de fer et soupira: "Qui donc pourrait-elle bien aller attendre, elle!"

Contre quel coeur son coeur douloureux pourrait-il jamais se réchauffer... Elle rentra dans la maison, s'occupa des soins du ménage, rêva longuement à la fenêtre la plus haute en regardant la mer panachée de "moutons blancs" puis, pour ne pas céder à la tristesse, elle se mit à écrire . . .

A qui? A Paris? elle y gardait de rares relations. Alors, elle se mit à raconter en une douzaine de pages à la bonne Rosa Hallay ce qui se passait au pays, les petits faits, les toutes petites choses et elle oublia un peu sa solitude.

Ensuite elle songea au retour de sa bonne Nichette et elle se dit:

— Il faut que je prépare un bon dîner pour l'arrivée de Loïc, cela fera tant de plaisir à sa mère.

Seulement, je n'ai pas la moindre notion culinaire; que pourrais-je donc bien inventer? Je vais toujours commencer par aller aux provisions.

Yvonne toute simple, prise dans le milieu ambiant, jeta sur ses épaules un châle de laine et descendit.

Au rez-de-chaussée, la porte du perron donnant sur le jardin était ouverte avec la parfaite confiance des villageois qui n'ont jamais l'idée de s'enclorre.

Au porte-manteau, dans le vestibule, à la place où elle avait posé le manteau magique, elle fut stupéfaite de voir un panier suspendu par les anses et dessus, bien en évidence, une lettre qui portait son adresse.

Vite, elle l'ouvrit et lut ces mots, tracés d'une écriture claire, ferme, qu'un graphologue eût admiré:

"Madame,

"J'ai trouvé prudent de reprendre  
"la mante ultra-violette. Elle pourrait  
"vous causer des ennuis, car vous



“ n'avez pas l'habitude de vous en servir. Ouvrez le panier que je dépose à sa place, vous y trouverez de quoi fêter un peu l'arrivée de Loïc. Sa mère m'a reçu l'autre soir avec une si franche cordialité que je désire à mon tour quelques fleurs sur la table. Veuillez donc, vous aussi, en accepter l'hommage.

“ J'ai l'honneur d'être, Madame, votre respectueux serviteur,

Francesco Sandro.”

Yvonne lut deux fois la lettre, puis elle ouvrit le panier où elle vit encore une feuille de papier sur laquelle étaient tracées ces deux lignes: “ Ces fruits viennent de ma villa... ils n'ont rien de fantastique...”

Elle sourit et tira du réceptacle une superbe botte de roses thé accompagnée d'une autre de réséda mêlé de violettes de parmes.

La jeune femme plongea son visage dans les fleurs, quel délicat parfum ! elle mit une violette à son corsage par une vieille habitude, puis... elle la retira. Hélas ! ce décor ne cadrait pas avec le corsage sombre.

Un soupir jaillit de ses lèvres auquel, lui sembla-t-il, répondait un autre soupir. Elle tressaillit :

— Quoi ? serait-il là le magicien ? près d'elle, l'épiant ?

Cette pensée l'irrita, mais en examinant bien l'entourage, avec l'expérience acquise, elle se convainquit d'être seule, aucun espace n'étant caché sur les murs et sur les sièges. Elle continua ses recherches et tira successivement de la corbeille profonde de superbes grappes de raisin noir et blanc, des poires de passe-Grasse, des pommes de Calville et, tout en dessous, un gros pâté enfermé en une croûte dorée.

— Allons, se dit-elle joyeuse, voilà mon marché fait. Quel luxe ! Ces mets sont dignes d'une table royale et ils vont orner le modeste couvert mis pour ces deux êtres excellents : la vieille cuisinière et le chef de cuisine du bâtiment, le maître-coq !

Elle s'assit pour dresser la corbeille dans un saladier où elle entremêla avec goût fruit et fleurs. Elle songeait :

— Que pense le magicien ? pourquoi tant d'égards, pourquoi m'a-t-il confié ses insondables secrets ? à moi l'inconnue d'hier. Pourquoi le trouvais-je toujours sur ma route et surtout quand je me suis mise dans l'embaras.

Yvonne n'osait pas formuler la réponse que lui soufflait sa pensée intime, elle ne voulait pas surtout l'écouter, cette réponse. Elle était fidèle, elle avait aimé une fois et jamais plus elle n'aimerait, jamais elle ne commettrait la vilaine action ingrate de l'oubli. Celui qui était parti avait eu tout son cœur. La première peine qu'il lui causa fut de la quitter pour l'autre monde. Cet homme nouveau qui entra ainsi sur son chemin, cet homme que le hasard providentiel lui avait fait trouver en ce pays perdu, ne pouvait remplir d'autre rôle dans sa vie que le passage d'un étranger... obligeant, ajoutait aussitôt la songeuse en respirant les roses dont le parfum, on le sait, incite à l'amour. La corbeille finie, Yvonne la contemplait oubliant l'heure, très peu maîtresse du songe qui envahissait toute son âme.

La chatte qui vint flairer le pâté la rappela à elle-même. Elle caressa le poil soyeux du gracieux animal : — Oui, tu auras ta part, Minette, seulement pas la première.

Et elle posa la bête sur le sol pour dresser le couvert.



Elle le fit avec grand soin, beaucoup de plaisir, elle aussi se prenait à aimer le brave Loïc et puis elle pensa que peut-être Sandro viendrait le soir...

Quand les soins ménagers furent achevés, le cidre monté de la cave, la soupe en train de bouillir sur le fourneau, Yvonne sortit dans le jardinet et se mit à guetter les arrivants. Le train de Saint-Nazaire ne pouvait tarder, il était à présent près de cinq heures et le jour avait fui, mais elle pouvait distinguer les ombres le long de la route déserte.

Elle entendit le sifflet de la locomotive, puis le train passa en trombe sur le pont tout proche, filant au Croisic.

—Bon, se dit-elle, ils ne vont pas tarder. Et elle rentra pour bourrer le fourneau de charbon et répandre une bonne chaleur dans la maison.

Bientôt, elle entendit des voix dont le bruit s'approchait rapidement. C'étaient des voix joyeuses, celle de Nichette panachée de rires et celle d'un homme qui faisait la basse de l'accord.

—Les voilà!... moi, je suis l'étrangère.

Cette pensée l'empêcha de courir au-devant d'eux, mais quand elle vit dans l'encadrement clair de la porte la figure de la mère Lahoul et celle d'un beau matelot qui lui riait, elle s'empressa:

—Hein! cria la vieille, embrassez-vous, les gosses

Et sans se faire prier, Loïc ôtant son béret bleu, posa ses fraîches lèvres ombrées d'une douce moustache sur les deux joues d'Yvonne. La mère reprenait:

—Regarde, ma fille! T'ai-je menti? Rendre l'accent de fierté de ces paroles est impossible, la jeune femme

le comprenait si bien. Elle secoua cordialement les deux mains du garçon et dit, souriante:

—Je vous reconnais... 'elle' vous avait si bien dépeint.

Mais à présent, Nichette s'exclamait en voyant la table superbe, elle levait au ciel ses grands bras maigres.

—Quel apprêt! Dirait-on pas que c'est pour le Roi! Tu n'as pas été à l'économie, pour sûr!

Yvonne riait aussi: —Je n'ai pas dé pensé le moindre centime, tout cela est offert par un ami...

—Ah! j'y suis, le docteur! Sûr qu'y fait bien les choses.

Loïc regardait autour de lui, reprenant pied chez lui et il se laissa tomber dans un fauteuil en disant, heureux:

—Ce que c'est beau, chez nous! Et la grande part de l'exclamation s'adressait à Yvonne.

#### XIV

#### L'homme à l'oeil de chien

Après le diner, tous les trois réunis sous la lampe, la mère Lahoul prit à deux mains la tête de son garçon et, le regarda au fond des yeux:

—Tout de même, ça se voit tes yeux, ils sont de la même couleur, mais ils n'ont pas la même expression.

Loïc éclata de rire:

—T'as pas idée de ce que c'est drôle, des fois il y en a un qui pleure et l'autre qui rit.

—Comme la Joconde, remarqua Yvonne.

—Ça vient, sanctionna gravement la mère, de ce que les bêtes pleurent, mais ne rient jamais.



—Moi, je pense au pauvre chien qui vous a donné son oeil, ajouta encore Yvonne.

—Vous faites pas de souci, Madame Yvonne, j'ai dit comme quand les opérateurs y m'ont raconté la chose après que j'ai été réveillé de l'anesthésie. J'ai dit: Où qu'il est le pauvre petit frère chien?

Alors, ils ont répondu: —Il n'a pas souffert une minute, nous avons pour principe que rien de ce qui vit ne doit prouver de douleur imméritée, la petite bête est allée à l'Elysée des chiens sans en avoir l'appréhension... Nous l'avons endormie, n'avez aucun remords. Vous savez que la nature oblige, sous peine d'invasion des bêtes, à de funestes noyades, alors nous utilisons les condamnés, auxquels notre science nous permet d'éviter tout mal et toute frayeur."

Ça m'a calmé. Mais rien ne saurait vous donner une idée, à toutes deux, du spectacle extraordinaire qui m'était réservé quand y m'ont ôté mon bandeau.

— Oh ! racontez-nous... supplia Yvonne, curieuse et déjà un peu initiée aux miracles des magies.

—Pensez qu'on me tire le morceau de mousseline qui obstruait ma vue et que tout de suite on colle une paire de lunettes qui avaient un verre clair et l'autre opaque. Le côté clair était pour l'oeil ancien. Je me vois alors dans un superbe jardin enveloppé d'ombre et de soleil avec des fleurs et des fruits.

—Comme moi, la nuit de Noël, se dit Yvonne.

Au bout d'un instant, le chirurgien retourne mes lunettes et met le côté opaque sur l'oeil d'homme et y me dit:

—Voyez-vous?

—Ben sûr que je vois... que je réponds, mais qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là...

Le savant m'observait, y me dit:

—Quels gens? Décrivez-les.

— Ce sont des êtres transparents, il y en a dans les arbres, puis il y en a d'une autre espèce sur la mer, et encore d'une autre sorte dans les rochers. Ils sont énormes, les uns, et puis j'en vois des tout petits, grands comme des gosses.

Le chirurgien reprend: "Ce sont des mirages, ne vous en effrayez pas. Mais cet oeil implanté dans votre orbite a apporté sa vision propre, peu à peu elle disparaîtra sous l'influence de l'innervation et de la circulation sanguine humaine."

— Comme c'est curieux, vous voyiez comme voient les chiens! s'écria Yvonne, vivement intéressée.

— Sans doute. Quand je regardais un chat avec cet oeil-là, il se hérissait.

— Et maintenant, que vois-tu? insista la mère Lahoul.

— Pas grand'chose; des fois j'aperçois des ombres qui passent, mais chaque jour moins visibles.

— Et vous lisez? questionna Yvonne.

— D'un oeil... oui, le nouveau, il n'a jamais voulu apprendre à lire, il regarde le papier qu'est marqué et y voit l'ombre de la personne qui l'a écrit. C'est grâce à ça, maman que j'avais la joie de t'entrevoir quand le vrai oeil lisait tes lettres. Les savants m'ont dit que les animaux voyaient plus de choses que nous.

La causerie intéressante et intime des trois hôtes de Ker-Loïc fut interrompue brusquement, une troupe bruyante entra dans le jardin.

— Loïc! Loïc, où que t'es? Bonjour, Loïc, on vient te voir, mon gars.



— Entrez, les amis, riposta le matelot, entrez tous et qu'on s'embrasse; c'est bon de retrouver les visages connus, asseyez-vous et que la mère nous régale d'une fraîche lampée, car on a tous le gosier en pente, pas vrai?

Ils arrivaient en bande, les amis d'enfance, et c'étaient des rires, de cordiales amitiés; la mère y prenait part et emplissait des verres.

Yvonne, discrètement, se sauva. Selon son habitude rêveuse, elle sortit sur la route, gagna la plage d'où elle pouvait contempler les étoiles tout autour de l'horizon. Les yeux levés, elle se demandait si dans l'incommensurable éternité, on irait de l'un à l'autre de ces mondes pour revivre, pour aimer, pour chercher ceux qui nous ont précédés. Et l'intuition d'âme lui répondait: oui, ce sont des mondes où l'on est plus heureux que sur terre, et où s'enregistre le bien accompli pour le rendre au centuple.

La mer était déserte et calme, la lune suivait là-haut la route immuable jamais troublée et le calme immense de la grande solitude inondait de paix et d'espoir l'âme de la jeune songeuse.

Quand elle revint, les matelots chantaient heureux de se retrouver. Alors, sans bruit, elle monta dans sa chambre pour ne pas gêner les effusions de ces braves gens... ses amis de l'heure présente.

De plus en plus, elle s'attachait à eux. Leur franchise, leur spontanéité, lui révélaient des trésors inconnus. Ils donnaient sans calculs et n'imaginaient pas que tout leur était dû sans qu'ils aient rien à rendre.

## XV

## Les enfants graves

Le lendemain, le marin, heureux de reprendre pied au pays, de revoir ses parents, alla surprendre le vieil oncle Corentin qui pêchait la sardine à bord de l'"Anne-Marie" depuis quarante ans; de là, il irait souper à Guérande où son cousin Yves était cabaretier et il entraînait la vieille mère dans la randonnée de famille:

— Ma fille, dit Nichette en quittant Yvonne, je ne sais pas quand nous reviendrons, parce que y se pourrait que puisqu'on met la voile au vent, on se laisse pousser jusqu'à Mesker au delà de Piriac, rapport à mon filleul qui va se marier avec une fillè de par là. T'inquiète pas de nous, il y a cinq ans que je n'ai pas mis le cap plus loin que notre église.

— Allez, allez, ma bonne Nichette, on gouvernera sagement en vous attendant, fit Yvonne amusée, je monterai le quart toute seule.

— Ce qui serait gentil, insista Loïc, ce serait de venir avec nous.

— Merci, chers amis, mais je suis tellement en deuil!

Elle les regarda s'en aller sur la route, la mère, toute guillerette, claquant ses sabots et son épais parapluie de coton vert sous le bras, lui avec son large col bleu dégageant son cou solide et hâlé, son béret, liseré de blanc, crânement posé sur ses cheveux roux.

Quand ils eurent disparu au coude du chemin, Yvonne rentra.

Que devenir? il fait une merveilleuse journée d'hiver, à peine un vent de terre frisait-il l'eau calme, le soleil dardait, presque tiède. Elle se dit:

— Je vais, moi aussi, faire une randonnée, je vais piquer droit sur le



bourg de Batz, en passant je verrai si le jeune Albert veut venir; pour une fois je l'emmènerai avec moi.

Alors, elle tira la porte derrière elle et, d'un pas souple, relevé de l'énergie heureuse qu'excitait le beau temps, elle suivit la plage. Elle aimait marcher au ras des flots.

On était à l'avant-veille du premier jour de l'an. 1913 allait inscrire son redoutable millésime sur le calendrier. Que contenaient pour elle ces quatre chiffres? Ils représentaient le nombre quatorze. Hermès, 1900 ans avant notre ère, l'avait écrit sur une de ses lames avec deux urnes dont un génie verse le contenu de l'une dans l'autre. Symbole des sources de la vie.

Comme une enfant, elle traça sur le sol ferme, humide, le chiffre 1913 suivi d'un point d'interrogation et elle le regarda s'effacer sous la vague montante...

Il n'y avait au ciel presque pas de nuages. L'eau était bleue sans boue. Trois petites voiles rousses onduaient au large. Yvonne pensa à l'oncle Kergarec, et elle jeta à travers l'espace ce vœu: "Bonne année, tonton Nazaire! pensez à moi. Dieu vous garde des tempêtes!"

Puis, elle réfléchit: — Comme c'est bon, la solitude, la solitude libre! Mais un soupir de remords dériva sa pensée. La solitude! Ah! oui, elle l'avait complète et cette grève déserte à perte de vue était bien l'image de sa vie.

Elle marcha plus vite, remontant un peu la plage à chaque lame envahissante. Au bout du quai, elle s'appuya un moment contre la barrière du petit clos inculte qui précède l'hôtel de la plage, se demandant pourquoi on entourait ainsi ces herbes et ces rameaux.

Elle fut distraite par la vue des fils de Monsieur de Loustraye qui sortaient gravement du hall.

Au lieu de courir en s'amusant comme d'habitude, ils marchaient les uns près des autres, silencieux, avec des regards inquiets.

Ils aperçurent Yvonne, un sourire éclaira leur physionomie grave, ils l'entourèrent:

— Je venais chercher Monsieur Albert, expliqua-t-elle, nous irions par la côte au Bourg-de-Batz. Le temps est merveilleux, puis-je rentrer saluer vos parents, au retour?

— Oui, au retour, accepta Albert, sérieux; en effet, je vais aller avec vous, moi; les autres vont rester ici, mais en route je vous dirai des choses...

— Chers enfants, vous avez tous l'air désolé!

— Petite mère pleure! fit Christophe, les yeux pleins de larmes.

— Il est arrivé du malheur chez nous, dit Raymond.

— Un deuil!

— Non, c'est encore une perte d'argent, riposta Philibert. On ne va bientôt plus savoir comment vivre...

— Ne vous découragez pas, mes petits amis, fit Yvonne, moi j'ai l'expérience de ce genre de soucis... toujours, il vient à point une action providentielle.

Raymond se redressa: — Je peux gagner de l'argent, moi!

Albert regarda tendrement son frère:

— Oui, à nous deux. Veux-tu promener les petits, moi je vais filer avec Madame Yvonne, elle nous donnera peut-être un bon conseil.

— Mon cher enfant, comme je le voudrais!



Alors, ils prirent la route d'en haut vers la grande côte; pas un promeneur ne marquait sa silhouette sur le routin à la cime des rochers noirs, tout environnés du bleu ciel et de la mer.

— Regardez, dit Yvonne, c'est un peu l'aspect de notre vie, cet horizon. Un chemin rude et hérissé, au bout l'azur...

## XVI

### Le sacrifice d'Albert

Familier et confiant, Albert avait glissé son bras sous celui d'Yvonne, ils marchaient sur des herbes sèches et rases qui couvraient le sol sablonneux. Ils allaient lentement; l'enfant, soucieux, avait infiltré l'inquiétude à travers l'éclair fugitif de joie qu'elle avait emprunté à la belle matinée. Un soupir profond souleva le coeur du petit. Tendrement, Yvonne pressa la main rude du jeune mousse.

— Ouvrez votre coeur, c'est celui d'une amie bien sincère qui vous écoute.

— Vous saviez que déjà notre revenu était assez court... que nous restions ici pour moins dépenser. Père rêvait toujours d'allonger les ressources par des spéculations. Il avait fait une tentative à la Bourse, une bonne valeur qui montait, nous donnait presque le double du prix d'achat. Père envoie à l'agent de change l'ordre de réaliser et celui-ci répond: "J'ai vendu, vous avez gagné vingt-cinq mille francs. Si on mettait le tout sur les mines de Cerahalbo qui vont avoir une hausse formidable, ce serait du cent pour cent. Télégraphiez tout de suite si oui.

— Hélas! du jeu! soupira Yvonne.

— Alors, père télégraphie: "Faites l'opération" et c'est moi qui vais por-

ter le télégramme à la gare. Trois jours passent, puis une panique à la Bourse, comme les bruits de guerre en amènent si souvent, au lieu de monter, la mine descend et nous avons tout perdu.

Les deux promeneurs marchaient la tête basse, sans parler. Yvonne songeait à l'imprudence de ce père de famille et Albert à ce qu'il pourrait inventer pour aider soulager les siens. Ils s'étaient assis à l'abri d'une roche que réchauffait le soleil d'hiver.

— Tiens, voilà Cerbère. Où quêtes-tu, mon vieux? fit soudain le garçon à la vue du bon gros chien des Pyrénées, "ami" du docteur Sandro, ton maître est donc par ici?

Cerbère tourna les yeux vers la falaise en secouant son panache blanc et presque tout de suite émergea des rochers la haute et solide silhouette du médecin. Il salua, souriant:

— La bonne surprise. Je ne vous savais pas si près de moi.

— Vous surgissez toujours à l'improviste, docteur, observa Albert.

— Je suis là depuis ce matin, mon jeune ami, j'ai vu s'en aller et revenir la mer, je remontais à cause de la marée...

Yvonne, du geste, désignait une place près d'eux.

— Restez un peu sur notre divan douillet, monsieur; aurions-nous, par hasard, troublé votre solitude? Vous deviez travailler à une grave étude pour être là ainsi solitaire depuis l'aube.

— J'ai fait des expériences d'acoustique, c'est vrai... avec l'aide de mon chien.

— Ah! fit Albert, Cerbère associé d'un savant! Qu'as-tu appris, Cerbère?



L'animal, couché sur le sable devant eux, sa langue rose pendante fixait son maître de ses gros yeux ronds très tendres. Il posa sa patte caressante sur les genoux d'Albert et le docteur expliqua :

— Je place Cerbère à diverses courbes, je l'appelle tout bas et il vient quand il entend.

— ... et vous lui parlez la langue canine? osa Yvonne.

— Je ne suis pas de cette force, chère madame, j'entends les sons, je ne les comprends pas. Mais que faites-vous ici tous les deux? vous aurez froid dans un instant, le vent fraîchit.

— Nous causions... fit Albert. Docteur, depuis que vous m'avez tiré de ma fièvre typhoïde, je vous regarde comme un ami.

— Oh! cher enfant, merci de cette bonne parole.

— Je racontais à Madame ce qui nous arrive de fâcheux et je pense que cela ne saurait vous être indifférent à vous aussi. Marchez avec nous, vous me donnerez un bon avis.

— Si je puis. Rentrez-vous? Moi, j'allais au bourg de Batz.

— C'était notre but, dit Yvonne; seulement, j'y avais presque renoncé à cause du temps perdu ici à nous reconforter au bon soleil. Je ne le regrette plus...

— ... puisque nous vous trouvons, acheva Albert, et j'ajouterai même ceci, que me souffle mon intuition : nous sommes venus nous asseoir ici parce que vous deviez escalader la falaise juste à ce point précis.

— Que voulez-vous dire, Albert? riposta Yvonne vivement; nous ignorions tout à fait la présence du docteur ici.

— Sans doute, mais nous y avons été poussés.

Le docteur Sandro regarda l'enfant.

— Où avez-vous pris ces idées, mon enfant?

— Docteur, je vous les dois, quand j'étais encore languissant et que vous causiez des fois avec moi comme si j'avais été un grand garçon, vous me disiez: Allons, courage, il faut "vouloir" vivre pour vivre et "vouloir" guérir pour guérir." Et père ajoutait: Si tu étais resté à Paris, tu y serais mort, tandis qu'ici, notre bon ami t'a sauvé avec son dévouement et sa science". Alors vous, docteur, vous ajoutiez, et cela m'est resté dans l'esprit: "Vous êtes venu ici, parce que vous deviez y venir, la destinée avait arrêté que vous auriez la fièvre et que moi je trouverais le sérum guérisseur et l'essaierais sur vous, je n'ai aucun mérite; nous sommes des instruments conscients dirigés depuis notre naissance jusqu'au bout; notre rôle est tracé. A nous de bien ou mal le jouer, là réside uniquement notre libre arbitre."

— Petit philosophe, fit Yvonne affectueusement.

Sandro mit la main sur l'épaule d'Albert:

— Vous réfléchissez beaucoup. Ne fatiguez pas votre pensée, les heureux sont les insoucians. A votre âge, on joue!

— Non, docteur, je n'ai plus le droit de jouer; moi, je suis l'aîné et il faut, au contraire, que je travaille. Il faut même que j'arrive à gagner beaucoup d'argent.

— Noble but quand la voie est droite.

— M. de Loustraye a subi une grosse perte à la Bourse, expliqua Yvonne. Son fils voudrait pouvoir consoler ses parents bien atteints...



— Oui, fit plus bas Albert, j'ai peur que père ne résiste pas à ce coup, il était effondré... Ah! docteur, que pourrais-je faire pour leur donner de l'argent! Un jour, j'ai lu dans un journal un feuilleton où une femme donnait son sang pour faire revivre un vieillard et on lui payait ça tellement cher! Moi, je donnerais bien le sang de mes veines pour de l'or et sauver papa.

Yvonne et Sandro se regardèrent. La première se pencha vers le jeune front et y mit un baiser. Sandro l'arrêta:

— Retournons, dit-il, je n'irai pas au bourg de Batz. Je rentre avec vous, Albert, je veux voir vos parents.

## XVII

### L'Elève des Mages

Une idée venait de jaillir en l'esprit du médecin.

Albert lui était apparu merveilleusement doué pour l'application des études encore occultes, mais que révélerait l'avenir. Ses amis les mages lui demandaient de leur envoyer un jeune adepte qu'ils formeraient. Ils voulaient un Français, ayant déjà réuni un groupe d'enfants, dont "un", de chaque nation existante sur la terre.

Ils avaient une école internationale et magique à l'île de la Stella-Negra, celle où lui-même avait été élevé, les pensionnaires la quittaient à trente ans et se lançaient par le monde en mission dictée par le chef suprême.

Or, Sandro avait remarqué au bourg de Batz un jeune pêcheur dont l'intelligence lui avait plu et il avait songé à prendre cet enfant, à se l'attacher et à donner en retour une somme importante à ses parents. Mais, avec la

théorie que venait d'énoncer Albert, le docteur, illuminé d'une idée nouvelle, se dit: "Le petit Breton doit rester pêcheur et l'adepte des mages sera Albert".

Ils marchaient tous les trois en silence; le soleil, à présent très oblique n'envoyait presque plus de chaleur, la brise venait du large avec la marée et ils éprouvèrent un grand bien-être à rentrer dans le hall de l'hôtel doucement chauffé.

— Allez prier vos parents de me recevoir, mon enfant, dit le docteur, ils ont sûrement besoin de leur médecin.

Albert courut et Sandro se retourna vers Yvonne:

— Que pensez-vous de ce garçon, madame?

— Rien que du bien. Coeur délicat, intelligence d'élite.

— Oui, n'est-ce pas? Alors je vais essayer de sauver, "par lui", les siens.

— Vous le comblerez de joie. Il a le culte du dévouement.

— Docteur, voulez-vous monter, dit Raymond qui, en trois bonds, avait franchi l'escalier.

— Oui, mon ami, je vous accompagne, Madame, continua-t-il, attendez-moi, nous rentrerons ensemble à Pornichet.

Yvonne acquiesça. Elle s'installa près du poêle et regarda à travers les vitres d'un hall l'eau tranquille dont le bleu pâlisait, tandis qu'une dernière gerbe de lumière venant du couchant, incendiait la crête de Pinchâteau.

Elle attendit longtemps, le rayon s'enfuit, la mer devint grise, la pleine lune ronde et rouge, énorme, monta du fond de l'horizon, mais Yvonne ne songeait pas à l'heure tardive, elle rêvait de tant de choses!



Cet homme étrange, ce docteur doué de telles forces, de telles puissances, pourquoi avait-il croisé sa vie? Pourquoi donc était-elle venue échouer sur cette côte? C'était le destin et elle en était le jouet.

...Son coeur avait de grands battements et il ne lui venait pas à l'idée de partir. Le magicien lui avait dit d'attendre, elle obéissait sans même en chercher la cause, comme si jamais un autre guide n'avait dû la conduire.

Elle tressaillit vivement quand elle se vit, soudain, entourée par la famille de Loustraye et qu'en même temps la pièce s'éclaira des lampes électriques.

—Pardon, disait le docteur, comme j'ai été égoïste de vous prier de m'attendre; là-haut, en causant, nous avons oublié l'heure.

—C'était tellement grave, ajouta le père.

Mme de Loustraye, la voix coupée de larmes, balbutiait en serrant les deux mains d'Yvonne:

—Vous savez ce qu'"il" nous offre...

—Mais je n'en ai nulle idée...

—Prendre Albert, lui enseigner sa science...

—Alors, chère madame, c'est tout à fait heureux.

—Oui, d'une part; seulement, il veut nous le prendre pour quinze ans! Sans aucun revoir.

La mère sanglotait, hachant ses mots. Mais le fils transfiguré de joie, achevait: Je deviendrai un grand savant, un homme utile et... dès le jour de mon départ, je gagnerai cent mille francs!

Yvonne, stupéfaite, regardait Sandro songeant qu'il trouvait le moyen d'aider ses amis.

Le docteur reprit avec un grand sérieux:

—Oui, je prive Albert de sa liberté, je l'arrache à sa famille et j'offre l'indemnité de cent mille francs!

— Et j'accepte, s'écria l'enfant, j'accepte! Avec le docteur, on ne peut pas être malheureux, ni déloyal. Ah! certes, quinze ans de ma vie ne valent pas une telle somme.

—Il nous sauve, fit le père déjà tout ragaillard, en caressant la tête de son fils.

—Quel étrange famille, pensait Yvonne, et quel étrange médecin!

—Maintenant, ajouta Sandro, comme il ne faut pas réfléchir quand un parti est pris, j'emmène Albert sur l'heure. Il pourra vous écrire, mais la première condition de notre pacte étant le secret absolu, il ne vous reverra que dans quinze années.

La mère avait pris son aîné dans ses bras. Le père souriait, splendide égoïste, qui s'ignorait. Les enfants, réunis en groupe serré, regardaient leur frère avec un profond respect. Il allait partir pour l'inconnu! On allait lui donner des tas de louis d'or!

Le docteur jugea bon d'écourter la scène:

—Demain matin, expliqua-t-il, je vous ferai porter les cent billets de mille francs.

—Mais sa malle, son trousseau! objecta Mme de Loustraye.

—Il ne lui faut rien. Je pourvoirai à tout.

—Où va-t-il, docteur? par pitié, dites-le nous? supplia Raymond.

—Je ne puis le dire. Mon enfant, vous ne doutez pas de moi, j'espère. Si je vous ai fait cette offre inouïe, c'est que je vous ai vu en disposition morale de l'accepter. Partons, je vous en



prie, voyez comme déjà la nuit est profonde.

— Vous voulez voyager dès ce soir ?

— Oui, soyez sans inquiétude, le voyage n'offre aucun danger, il est même très agréable. Notre jeune marin l'aimera.

Ce disant, il prenait le bras de l'enfant, l'entraînait et le petit souriait aux siens en fuyant.

Yvonne aperçut encore, à travers les vitres de la porte refermée, la famille de Loustraye qui les suivait des yeux. Le père, avec une figure affable et réjouie, la mère en larmes, les petits inquiets. Et elle pensa :

— Comment cet imprévoyant père si aisé à reconforter, a-t-il pu donner le jour à un être d'élection comme cet enfant...

— Nous allons à pied, dit le docteur, je vous conduis, il fait très sombre, suivez-moi, nous allons à travers la dune. Dans les passages difficiles, j'allumerai mon briquet.

— Nous n'allons donc pas chez vous, docteur ?

— Si, chez moi, mais pas à ma villa de Pornichet.

— Je vais vous quitter, objecta Yvonne, et rentrer à Ker-Loïc.

— Non, vous venez avec nous, rétorqua Sandro, autoritaire, nul ne vous attend à Ker-Loïc et puisque vous savez mes secrets...

— Oh ! oui, venez, supplia l'enfant.

Alors elle obéit. En effet, nul ne comptait sur elle... nul, sauf "lui", peut-être, ce magicien qui peu à peu lui prenait le coeur et la vie.

## XVIII

### Première initiation

Ils montaient dans les sapins, buquant le long des racines et Albert riait :

— Votre maison de campagne, docteur, c'est un nid de pie ou de mouettes, elle a pour murs des sapins et pour toit des nuages, ses flambeaux sont les étoiles. Alors, nous allons loin ainsi ?

— Nous arrivons. Et quand vous aurez vu ma "maison de campagne" et le souper dressé pour vous, chers amis, vous ne regretterez plus la fatigue du chemin.

— Ah ! j'y suis, fit Yvonne, nous allons à la vieille église ! Albert, vous allez voir la merveille des merveilles.

L'enfant rit à plein coeur et, prenant le bras d'Yvonne :

— La merveille, c'est "nous", pèlerins dans ce bois noir et qui rêvons de clarté, la merveille, c'est ma foi et mon espérance...

— Comme c'est vrai, acquiesça la jeune femme.

— Attention, interrompit Sandro. Jasez mais suivez Cerbère et marchez comme lui... sous les halliers.

— Comme lui, c'est-à-dire à quatre pattes, riposta le garçon en se jetant sur la mousse tandis qu'Yvonne, avertie, se glissait entre les branches piquantes des sapins et reconnaissait la roche moussue qu'une lueur mince du briquet lui montrait.

Sandro posa une main contre le tronc rugueux d'un arbre et l'autre main sur l'arrête vive du rocher, puis, s'arc-boutant, il donna une rude poussée, un craquement s'entendit et la pierre glissa d'un demi-mètre environ, pour découvrir l'étroite entrée de l'escalier mystérieux.

Cerbère, en connaisseur, s'était précipité le premier, Yvonne le suivit. Sandro prit Albert par l'épaule, et, très grave :

— Descendez, Albert, votre initiation commence. Vous allez vers l'avenir, vers le mieux ; novice aujourd'hui,



demain vous serez maître! Soyez fidèle, soyez fervent, ne craignez jamais, Dieu vous conduit.

Stupéfait, mais ému de cette parole sérieuse, l'enfant suivit son amie dont la présence le rassurait. Ce fut la longue descente silencieuse à travers la vis étroite du clocher. Ils passèrent près de la cloche muette, peu à peu, les lueurs d'en bas éclairèrent, d'abord faiblement et bientôt à giorno, les marches en spirale.

Les yeux dilatés d'étonnement, Albert sauta les derniers degrés et tomba à genoux sur la mousse parce que ses jambes tremblaient.

Le docteur lui tendit la main, le remit debout et l'attirant dans ses bras, le pressa tendrement contre lui.

— Mon cher petit, mon enfant d'élection, sois le bienvenu en ce domaine magique dont ton courage et ton cœur t'ouvrent les portes. Tu vas commencer un apostolat, la voie sera ardue, mais splendide, digne de l'écu que tu es!

Albert passa ses bras autour du cou du docteur:

— Je serai heureux d'être ce que vous êtes, et de rendre un jour à d'autres, si je le puis, le bien que vous nous avez fait.

Yvonne, les voyant s'attendrir, s'écria gaiement:

— Albert, devinez où nous sommes? Cet antre du "sorcier", ce temple de magie, qu'est-ce?

L'enfant promenait autour de lui des regards surpris, il voyait les voûtes d'où pendaient des arbres en sens inverse de l'aspect ordinaire puisque leurs racines s'étendaient dans la terre d'en haut et que leur végétation avait été attirée par la lumière d'en bas. Sur ces lustres spéciaux, des oiseaux se perchaient.

Il examinait le choeur où des lianes allant d'une tribune à l'autre, enguirlandant les orgues, semblaient un décor de mois de Marie; l'autel aux grands flambeaux d'où jaillissait une flamme multicolore et soudain il s'exclama:

— La vieille église d'Escoublac! enfouie par miracle il y a plus de mille ans!

Yvonne, qui connaissait déjà les mystères se promenaient à travers les splendeurs, cueillant des fleurs dont elle s'amusa à tresser une couronne pour le "néophyte". Elle revint la lui poser sur le front, pendant que Sandro, souriant, son calme visage illuminé de joie, emplissait une corbeille de fruits.

— Enfant, dit-il, désormais tu ne vivras que des dons des arbres, tu ne dois plus rien manger qui ait été tué, tu ne dois boire que l'eau des sources.

— J'en suis enchanté, déclara Albert en approchant de ses lèvres une splendide orange de couleur feu que lui offrait le docteur. Et Yvonne ajouta, riieuse:

— Albert, ce fruit offert par l'"hiérophante" de ces lieux a le "goût du bien". Il mûrit sur un arbre qui existait jadis au Paradis terrestre et dont se nourrissaient Adam et Eve avant la visite du serpent... dites-nous, ô mage! Y a-t-il ici un serpent?

— Non, madame, mais il y a, je crois, la petite-fille d'Eve. Oserais-je la prier de cueillir elle-même ce qui lui plaît ici?

Yvonne prit un fruit de couleur azur et de forme octogone comme jamais aucun arbre n'en a produit sur terre, elle l'approcha de son visage:

— Une pomme bleue! Je ne croyais pas que la nature eût jamais offert un fruit bleu



— Et qui n'est pas rond! ajouta Albert, mais parfaitement rectiligne. Et voyez le joli feuillage; on dirait des feuilles d'argent aux nervures d'or.

— Quel est son symbole, docteur?

— Le "goût de la piété", madame. Soulevez la pelure légèrement, vous verrez une chair blanche, lisse, d'un parfum subtil et au milieu vous découvrirez le noyau couleur d'or. La liqueur qu'il contient est limpide et fraîche comme du cristal de roche.

Albert avançait la main vers une pêche rouge dont le jus à fleur de peau s'écoulait couleur de sang. Il tendit les lèvres.

— Ceci, fit Sandro, est le fruit de l'héroïsme, du courage, du martyre aussi, voyez, ses feuilles sont des palmes d'un vert éclatant.

Comme deux enfants joyeux, Yvonne et Albert butinaient entre ces végétations paradisiaques, s'exclamant, s'appelant, marchant de surprises en surprises.

Quand Albert arriva devant les courges monstrueuses qui représentaient le goût du vice, il s'effara et Sandro lui dit:

— Albert, il vous faudra manger une fois de ces fruits pour en garder à tout jamais l'horreur. Je les cultive pour en donner aux malheureux humains qui se laissent entraîner au mal. Quand ils ont goûté mes produits, jamais plus leurs lèvres n'y veulent revenir et elles se tendent, avides, vers les splendeurs que vous cueillez. Mais ce petit espace, mes chers amis, n'est rien auprès des vastes enclos où vous allez étudier. Albert. C'est là que sont accumulés les trésors de la science.

— Où est située cette école mystérieuse?

— Dans l'île de la "Stella-Negra" pour laquelle vous allez partir, mon

enfant, et que, progressivement, vous apprendrez à connaître avec de doux, graves et érudits savants.

— Est-ce une école comme celle de Pythagore, Platon, Orphée?

— Nullement. On n'y apprend par l'initiation magique, le néophyte ne passe par aucune épreuve fantastique. Il travaille en paix, au sein de la nature dont il étudie les merveilles. Dans les champs de culture amendés dans ce but, on recueille la plante textile dont le tissage donne l'étoffe "ultra-violette".

— Alors, on fait de l'agriculture.

— Oui, mais très spéciale, on fait aussi des exercices qui procurent au corps la souplesse, l'endurance et dont l'action, jointe à la manière de se nourrir détruit tous les germes de maladie et accorde la santé pour toute l'existence. On y apprend à projeter la volonté, à communiquer entre soi sans le secours du geste et de la parole, par la seule action mentale.

— Ah! je me souviens, de la télépathie.

— Vous en verrez tout à l'heure l'exemple, j'ai envoyé un avis au chef de notre marine pour qu'il vous envoie prendre, mon cher enfant.

Albert soupira:

— Je partirai sans vous.

— Il le faut, mon brave petit, mais dans peu, vous pourrez communiquer avec moi d'aussi loin que vous voudrez, quand vous saurez...

— Et je vais bientôt partir?

— Le bateau est en route.

— Mais je ne peux pas m'embarquer d'ici.

— Non. Dans un moment, nous nous mettrons en marche, il faut attendre la marée basse, car nous avons à parcourir un souterrain qui est noyé à



marée haute et dont le reflux nous permet l'accès.

—Et je voyagerai longtemps?

—Toute la nuit.

Plusieurs heures s'écoulèrent très rapidement en promenade et en causerie; entre les trois amis, une parfaite entente régnait.

Le docteur, soudain, regarda la grande horloge placée au fond de l'église et qu'encadraient des "belles de jour".

—La marée est au point le plus bas, il est dix heures, il faut partir.

—Moi aussi? demanda Yvonne, j'espère que vous me rapatrierez.

—Venez toujours.

—Heureusement, j'ai l'âme aventureuse, éprise d'imprévu, répondit-elle en cueillant une superbe violette de parme grosse comme une rose, qu'elle mit à son corsage.

Albert, toujours vêtu de son maillot de grosse laine, de son béret blanc, mollets nus, n'avait pas un costume bien chaud pour voyager pendant une nuit de décembre dans un canot en pleine mer. Yvonne le remarqua.

—Soyez sans crainte, riposta le docteur, notre jeune voyageur n'aura pas froid. Veuillez me suivre.

Il ouvrit la porte du côté du transept droit, tourna un commutateur électrique et une longue allée voûtée s'illumina. A droite et à gauche, le roc abrupt, sur le sol du sable humide, en haut des algues vertes lisses couchées par le courant.

—Ce long boyau, expliqua Sandro, s'emplit à chaque marée, il se ramifie au système de cavernes sous-marines partant de la grande côte et aboutissant à Saint-Mars. Nous avons environ un demi-kilomètre à parcourir, nous sommes sous le Bois d'amour, bientôt nous serons sous la plage.

—Et si la mer monte... nous risquons la noyade, remarqua Yvonne frissonnante. Ce long boyau n'a rien de rassurant.

—N'ayez donc jamais peur... les heures de marée sont immuables, ce n'est pas les hommes qui les ont réglées.

Les lampes incandescentes plantées de loin en loin faisaient étinceler des plaques de mica, quelques crabes jaunes s'en allaient de côté, à travers les interstices des roches où poussaient des anémones de mer. Quand les trois compagnons furent au bout du souterrain, ils aperçurent une falaise de granit qui barrait le passage. A cette falaise à pic, des entailles marquaient une échelle verticale.

—Montons, dit le docteur, madame, vous avez une habitude consommée des sports, cette ascension ne saurait vous effrayer.

—Nullement; quel singulier voyage nous faisons. Où pouvons-on donc bien être?

Sandro sourit:

—Ayez confiance...

Ils escaladèrent une trentaine d'échelons, au-dessus du dernier se trouvait un anneau que tira le guide, la pierre tourna doucement, sans bruit et malgré son énormité, un parfait équilibre rendait le mouvement facile. En dessus d'eux, maintenant, miroitaient les étoiles. Ils étaient à la pointe avancée de la grande côte. Devant eux brillait une lueur singulière très blanche, et comme bordée d'azur. Au milieu de ce halo, un bateau se balançait au gré des lames.

—Voici l'"Argo", fit le docteur, et voici la "plate" qui va nous y conduire.

Une barquette sans quille était amarrée entre deux roches. Ils y mon-



tèrent et en quelques coups d'avirons ils joignirent l'esquif lumineux.

Un homme seul, vêtu de blanc, se tenait à la coupée d'où pendait une légère échelle de bambou que Sandro appuya dans sa "plate".

—Montez, dit-il à Yvonne qui obéit sans songer à se demander pourquoi...

Albert la suivit, puis le docteur qui garda une amarre en main. Il dit:

—Clément! salut à toi, frère; regarde l'enfant que je te donne, il est digne de nous et nous digne de lui, c'est un vaillant!

Le mage tendit les bras et retint contre son coeur une minute le jeune néophyte:

—Dieu t'aime mon fils, puisqu'il te permet d'être nôtre.

Sandro continuait:

—J'ai pris avec nous une amie, Clément, c'est pour qu'elle dise à la mère du ptit ce qu'elle aura vu, afin de mettre du baume dans son coeur.

L'homme blanc eut un bon sourire qui éclaire son visage calme et doux. Il tendit la main:

—Regardez. L'"Argo" est une coque de noix et pourtant elle ne redoute aucune tempête, voyez comme la manoeuvre en est facile, tous ses commandements sont électriques. Je suffis au gouvernail. Nous n'avons ni cheminée, ni mâts, ni pont. Rien ne saurait être plus simple. Venez maintenant sous la tente d'arrière.

Albert, nerveusement, serrait le bras d'Yvonne, il sentait qu'elle seule le rattachait à la vie habituelle, il se voyait plongeant dans l'inconnu, emporté vers l'inaccessible aux autres... Le bâtiment entièrement blanc, avec son pilote blanc, baigné d'une lumière azurée avec un aspect féerique, Albert croyait vivre un des contes de son enfance. Il souleva le voile souple à

l'entrée de la chambre d'arrière. Sur le sol, un tapis blanc, suspendu à des chaînes d'argent, un hamac finement tressé, recouvert d'une mante blanche un lavabo, un divan, une jardinière de fleurs, une table pliante, toujours de couleur immaculée.

Mais ce qui arrêta l'attention des deux visiteurs, ce fut un bloc en forme de rocher, enfermé dans une cage en filigrane et d'où émanait l'extraordinaire lumière et la douce chaleur de l'ambiance. Sandro le désigna du geste:

—Un fragment de radium, dit-il. Toute l'île de "Stella-Negra" est éclairée et chauffée-ainsi. Vous n'aurez pas froid. Albert, l'extension calorifique de ce bloc a plus d'étendue que le bateau.

"Mon cher enfant, nous allons vous dire au revoir, ne redoutez rien, ne laissez pas votre coeur faillir en songeant à ceux qui restent. Vous serez leur gloire et leur salut.

Et comme Albert se jetait au cou du docteur, celui-ci l'embrassa tendrement:

—J'irai te voir dans un an, mon brave ami. Bientôt tu pourras communiquer avec moi.

"Nous ne devons pas rester ici davantage, car vous n'auriez plus le temps d'arriver avant le jour. Adieu! Yvonne ne pouvait retenir des larmes d'émotion, elle étreignit l'enfant, regarda avec confiance la loyale figure du compagnon auquel on le confiait et, sur un avis pressant du docteur, elle redescendit dans la barque où tout de suite il vint la rejoindre.

L'instant d'après, comme un oiseau s'envole à tire d'aile, l'"Argo" glissait sur les vagues avec une rapidité inouïe. Le point blanc s'enfonça dans



l'horizon et bientôt ne sembla plus qu'un reflet d'étoile.

## XIX

### Les remords d'Yvonne

—Où donc allons-nous, docteur?

—A la pointe du vieux Pornichet, je trouve plus simple de suivre la corde de l'arce que d'en faire le tour.

Sandro ramait paisiblement sur une mer sans vague, par une nuit exquise à peine froide, la gelée rare, cette année, faisant trêve pour clore le millésime 1912.

Le silence entre les nocturnes promeneurs était absolu. Chacun pensait. Yvonne ressentait un trouble d'âme très nuancé des remords. Cette année tragique allait mourir dans quelques heures, d'étranges fatalités, d'étranges consolation l'avaient absorbée. Depuis quelques jours, elle vibrail trop sous l'empire de cet incroyable sentiment envahisseur, insidieux qui l'inquiétait en douloureuse joie... Sa conscience mécontente lui souffla une dureté:

—Docteur, une fois à terre, je vous demanderai de m'abandonner...

—Pourquoi? Ai-je démerité par trop de confiance envers vous?

—...j'oublie trop le passé, j'agis très mal, je me laisse aller jusqu'à être parfois gaie. je ne mène pas la vie qu'il faudrait, je veux me reprendre et ne... plus vous voir.

Sandro, incliné sur ses avirons, la regarda stupéfait. Un rayon de lune la baignait toute, la faisant si pâle, si idéale que lui-même s'émut.

—Je crains, madame, que vous ne compreniez pas le sens de l'amitié. Vous cherchez le mauvais désir, vous manquez de simplicité, riposta-t-il

avec plus de franchise que de réflexion.

Yvonne se redressa.

—Ne dites pas de choses odieuses au moment où je ne puis ni vous chasser, ni m'en aller.

—Le fait est... constata-t-il en souriant, qu'à moins de marcher sur les eaux comme Saint-Pierre...

—Le sorcier que vous êtes le pourrait!

—Sûremnt, si j'avais assez de foi!

—Je ne vous demande pas une telle expérience, ce que je veux c'est réorganiser mes jours d'une manière normale, déséquilibrez mes nerfs et je me demande où vous me menez...

—A terre, madame. Nous allons aborder ou plutôt nous échouer sur le sable avec cette "plate" sans quille, ensuite nous rentrerons chacun chez nous. Je vous prie seulement de me permettre de vous reconduire à Ker-Loïc parce qu'à l'heure où nous sommes, il n'est pas sans danger pour une femme seule de circuler.

—Je vous défends de m'accompagner. Vous m'imposez des choses qui me déplaisent... je ne suis plus moi, je me détraque et c'est vous qui en êtes cause.

—Madame, laissez-moi vous répondre sincèrement. J'ai agi en ami, en très respectueux ami. Depuis le peu de semaines que vous vivez avec les braves gens du peuple, vous n'avez pas encore eu le temps de désapprendre l'ingratitude, apanage bien connu du milieu où vous entraîna votre mariage.

— Oh! fit Yvonne choquée, est-il bien délicat de parler d'ingratitude, d'accuser qui l'on ingore?

—Je n'accuse personne, j'ignore moins que vous ne le croyez la société des Cours; l'humble docteur des pau-



vres bretons a été apprendre la philosophie auprès d'un des plus puissants trônes de l'Europe, mais l'heure n'est pas aux récits d'odyssée. Je ferai ce que vous voulez, madame; quand vous toucherez terre, je m'éloignerai.

Yvonne sentit des larmes monter de son coeur, mais elle sut se taire, lutta bravement pour retrouver la paix de sa conscience, le devoir qu'elle croyait attaché au passé.

La traversée est assez longue entre les deux pointes qui forment la baie sans autre moteur que deux rames maniées par deux bras d'homme.

De la côte, il venait des chants, la soirée du dernier jour de décembre était joyeusement fêtée, marins et habitants des plages réveillaient bruyamment par cette nuit claire et douce comme une nuit d'été.

Quand les passagers débarquèrent silencieusement au vieux Pornichet, une bande de jeunes gens passaient sur la route, chantant à pleine voix, la cadence de leur pas, la ritournelle de l'année:

V'là 1912 qui passe  
1912 est passé

V'là le vieux temps qui se casse  
Et 1913 est né.

Et ils se mettaient à danser au son de leur biniou en l'accompagnant de gais refrains:

Encore une bouteille les gars,  
Encore une bouteille.  
La dernière est pour la vieille,  
Vive la jeune, les gars,  
Vive la nouvelle année,  
Encore une bolée, etc...

Très doucement, la barque s'immobilisa dans le sable au bas des rochers au petit port: Sandro sauta à terre,

tendit la main à Yvonne et, sans un mot, s'inclinant devant elle, s'effaça pour la laisser passer.

Elle remonta la plage courte à cette place sans se retourner, incapable de parler, ne sachant comment agir, mécontente d'elle de toutes les manières, le coeur en désarroi, frissonnante. Elle s'en alla sur la route où nul à présent ne se montrait, la troupe joyeuse enfuie, les voix se perdant au loin... Comme une âme en peine, la solitaire marcha vers le cimetière clos à ce moment. Elle appuya son front contre la grille et fixa les tombes... baignées des rayons de lune.

Seule! les larmes ne coulaient pas, c'était comme un vide en elle-même. Rien. A quoi sa vie allait-elle servir? A qui serait-elle utile? Travailler pour accomplir une tâche, gagner du pain... à quoi bon? Aller "le" retrouver là, sous cette pierre et dormir, ne plus penser, ni agir, devenir inerte, son départ ne laisserait pas davantage de trace que le vol d'un oiseau dans l'air. Elle n'avait de place nulle part. Elle ne mettrait pas un seul être vivant en deuil quand elle quitterait la terre.

Les cousins éloignés qui lui restaient de par le monde ne songeaient plus à elle depuis longtemps, quelques vieilles amies de sa mère habitaient encore à Paris, mais quel plaisir auraient-elles à la revoir, la visite d'une veuve sans ressource qui veut rappeler son existence n'offre aucun charme.

Refaire sa vie, écouter l'homme qui l'enveloppait d'une protection, se laisser guider par lui, essayer encore de connaître un peu de bonheur, était-ce loyal? N'était-ce pas plutôt une trahison vis-à-vis du mari aimé, disparu comme un héros depuis si peu de jours. Près de ce magicien, une frayeur la gagnait, elle si brave! avec



lui, elle ne comprenait plus la vie. La logique des choses semblait bouleversée, il jouait avec les mystères. Et pourtant, quelle puissante attraction la conduisait à lui. Génie grave et doux qui savait ce que tous les humains ignorent, il dominait le monde par sa science, il pouvait à demi conduire la destinée. Et ce grand savant, ce presque sur-homme paraissait l'aimer, n'était-ce donc pas une gloire, une affirmation de son mérite personnel?

Les tombes projetaient des ombres sur le sol de sable blanc, les cyprès qu'une brise légère balançait, agitaient la nuit autour des mausolées. Et Yvonne se rappelait les étranges cimetières d'Orient où les tombes ont des formes de statues, où les parents viennent manger, rire et boire avec le mort... et où les cyprès immenses atteignent des hauteurs de minarets.

Là, sur la terre soulevée par le corps de Sacha, il n'y avait qu'une modeste croix de bois, des buis et des stacées maritimes plantés par elle...

Les mains d'Yvonne, crispées sur les barreaux de la grille se détachèrent, elle se redressa. Il fallait partir, voilà qu'au vieux clocher tout proche, le dernier son de l'an 1912 vibrerait dans le passé.

A pas lents, elle s'en alla.

Si Yvonne s'était retournée, elle aurait vu avec surprise qu'une autre ombre se mêlait à la sienne; si elle avait écouté, elle aurait rien perçu, car, après l'avoir quittée, son compagnon avait déroulé la longue, souple et fine bande d'étoffe "ultra-violette" qui lui servait de ceinture, il s'en était enveloppé hermétiquement et avait suivi, patient et protecteur, la jeune abandonnée.

## XX

## Le protecteur invisible

Ainsi qu'une automate, Yvonne longeait la grande route. Renfermée en elle-même, elle traversa la large plage qui sépare le vieux du nouveau Pornichet. Les villas des avenues, presque toutes fermées, étaient muettes, mais vers la gare, les cafés brillaient en joyeuses clartés, musique, chants, rires en venaient. Une troupe de matelots de Saint-Nazaire était justement venue de faire la fête et ils dansaient à travers le chemin... très gais.

Le passage de cette femme seule toute noire les étonna, ils s'arrêtèrent et l'un deux s'écria en riant:

V'là 1912 qui fuit

Cette nuit

Danssons, ma vieille, danssons

Avec nous tu vas faire en rond!

Et nous t'embrasserons!

Et, se tenant par les mains, les jeunes gens entourèrent l'infortunée passante et se mirent à danser à l'entour.

Eperdue, Yvonne voulut disjoindre la chaîne qui l'encerclait. Seulement, les matelots, passablement ivres, voulaient à toute force l'embrasser.

Mais son angoisse ne fut pas longue, soudain les deux plus audacieux danseurs roulèrent sur le sol, lancés par une force invisible et la ronde dis-soute se dispersa.

La jeune femme en profita vite pour s'échapper en courant tandis que, stupéfaits, effrayés, les marins se relevaient en se signant, pendant qu'une voix forte et inconnue, venant on ne sait d'où, disait sur le ton de leur chanson:



1912 s'en est allé  
Paix, matelots, le vieux temps se  
[casse;  
1913 a commencé,  
Dormez, matelots, car l'heure, vite  
[passe.

Aussitôt, ils rentrèrent tous dans le cabaret, silencieux, convaincus d'avoir entendu ange, génie, fée ou démon.

Sans se préoccuper du sauveur venu à propos, Yvonne courait à perdre haleine... peut-être épouvantée par sa propre pensée autant que par les ivrognes.

Elle ne s'arrêta qu'au bout de souf-  
fle, la nuit était refermée derrière elle;  
devant, à une très faible distance,  
elle apercevait Ker-Loïc à sa grande  
surprise très brillamment illuminé. Il  
lui semblait voir des lanternes, s'agi-  
ter au bout de longues perches et  
quand elle fut tout près, elle reconnut  
la mère Lahoul assise sur la plus hau-  
te marche du perron, tandis que Loïc,  
en compagnie de quelques matelots,  
s'agitait en une sorte de pas exoti-  
ques avec des rires et des contorsions  
qui amusaient le quartier à peu près  
réuni au complet devant le chalet.

C'était décidément une nuit de fête.

Yvonne, contrariée, devait pour-  
tant rentrer, elle n'avait pas prévu le  
retour de ses amis à pareille heure, il  
lui fallait monter le perron sous le feu  
des lumières.

— Ah! s'écria la mère Lahoul à sa  
vue, si j'aurais cru que tu te baladais  
à cette heure pour souhaiter la bonne  
année à la lune. Je te croyais à dormir  
haut, ma fille.

— Je n'aurais pas dormi bien cal-  
me, riposta Yvonne sèchement.

— Pour sûr, fit Loïc en cessant son  
jeu et en venant franchement vers la  
jeune femme: "Bonne année, madame  
Yvonne!"

Il tendait sa main grande ouverte  
et la mère Lahoul, s'étant levée disait:  
— C'est juste: bonne année! Mais  
d'où que tu sors?

— Du cimetière, répondit Yvonne  
en embrassant la vieille sans pouvoir  
contenir un sanglot.

Nichette l'étreignit contre elle, tou-  
te émue.

— Pauvre chérie, rentrons tout de  
suite; bonsoir, matelots; viens, Loïc.  
Il est temps de retourner chacun chez  
soi.

Mais elle se tut devant la singulière  
attitude de son fils, il s'avancait à l'en-  
trée du jardin, s'écriant:

— Tous mes vœux, docteur, entrez  
donc.

Et le gars secouait cordialement de  
ses deux mains une main invisible ap-  
partenant à un corps invisible, il con-  
tinuait: Je suis content de vous ren-  
contrer juste à l'heure des souhaits,  
monsieur Sandro.

Aucune réponse ne venait, mais  
Loïc sembla entraîné dans un coin  
d'ombre et reparut presque aussitôt,  
suivi cette fois du médecin que tous  
voyaient maintenant en chair et en os.

Yvonne, en apercevant le docteur,  
couvrit son visage de ses mains et  
plongeant brusquement dans l'inté-  
rieur du chalet disparut vers sa cham-  
bre qu'elle ferma au verrou.

Alors, elle se laissa tomber sur un  
fauteuil et essaya de calmer les bat-  
tements de son coeur.

Ainsi, se dit-elle, il m'a suivie, il  
m'a trompée, il s'est attaché à mes  
pas grâce à son extravagant pouvoir  
de disparaître. Je ne puis plus savoir  
quand je suis seule... et pourtant il  
m'a rendu service tout à l'heure quand  
les matelots, ivres, m'ont entourée. Il  
m'a défendue pour assurer ma retrai-  
te... et à l'instant encore, il marchait



dans mon ombre, nul ne le voyait... mais pourtant Loïc l'a vu puisqu'il est allé à lui! alors que tous les autres ne le devinaient pas. Comment Loïc a-t-il pu le voir enveloppé dans son infernale étoffe?... Ah! j'y suis, l'oeil de chien! c'est l'oeil de chien de Loïc qui l'a vu. Les animaux, ainsi que le dit le savant, n'ont pas le même angle de vision que les hommes. Quel pouvoir! Il a raison, en vérité, d'affirmer l'humanité non mûre pour la possession de telles merveilles; savoir se rendre invisible! pouvoir greffer sur l'homme un oeil apte à voir les choses du plan caché à nos yeux jusqu'à ce jour! Quelle révolution dans la vie, dans la société, dans la mentalité, ce serait le bouleversement de l'activité, de la science, de la conception du travail. Ce serait peut-être le chemin de la folie...

Je sens ma pauvre cervelle incapable d'admettre de pareilles organisations, je veux fuir. Je quitterai sans prévenir personne ce pays, pourtant hospitalier et bon, où j'ai trouvé asile et repos...

Elle essaya de s'endormir, mais en vain; peu à peu les bruits du dehors s'éteignirent et elle n'entendit plus que les vagues venant mourir doucement sur la grève.

## XXI

**L'amour passe partout**

Au matin du premier jour de l'an 1913, le temps merveilleux d'une belle journée ensoleillée semait de la gaieté dans les coeurs et la mère Lahoul, toute réjouie, avec un sourire tendre, servait à ceux qu'elle nommait "ses deux enfants" leur déjeuner, dans la cuisine du chalet.

Loïc riait, montrant ses dents saines entre des lèvres roses qu'ombrageait sa fine moustache blonde, il s'amusait à faire enrager la chatte qui ne pouvait le souffrir et sortait des griffes énormes en hérissant sa longue queue.

— Ce que c'est curieux tout de même, fit-il, Miette m'adorait autrefois, elle dormait sur mes genoux et se plaçait sur mon épaule pendant les repas. Savez pas, madame Yvonne, cette bête elle veut plus m'aimer rapport à mon oeil de chien.

Yvonne eut un pâle sourire:

— Et vous? mon ami, comment la voyez-vous?

— Moi! chose curieuse, je la vois jolie de mon oeil personnel et affreuse avec celui d'emprunt. Hier au soir, tenez, pendant que vous dormiez là-haut, on a bien rigolé ici avec le docteur Sandro. Y me mettait sa main sur le bon oeil et puis après sur l'autre et y me disait: "Décris ce que tu vois".

— Ah! et que voyiez-vous avec l'oeil d'emprunt?

— Je voyais maman belle, attirante, bonne, le médecin aussi et puis quand Nestor Brîsemiche est venu pour boire le punch avec nous, je l'ai vu si affreux, si repoussant que j'ai dû vite fermer ma paupière. Drôle de chose avec l'autre oeil "le vrai oeil" il le voyait tout comme un autre. Je me rappelle qu'à bord, c'était pareil pour le lieutenant qui détestait les chiens, je pouvais pas le regarder de cet oeil-là tant y me faisait horreur.

— C'est que vous avez la vue de l'instinct d'un côté et sans doute, de l'autre la vue de l'intelligence.

— Je sais pas, pour les choses voyez-vous, c'est encore plus cocasse des fois je m'arrête devant une boucherie en extase tant je les vois beaux



les morceaux rouges! et quand je ferme l'oeil animal, je n'aperçois rien d'attrayant.

— Vous avez là un précieux avertisseur, il vous révèle intuitivement l'âme des gens.

— C'est ce que dit le docteur Sandro, il veut faire avec moi des expériences; cette nuit, il avait une singulière étoffe qui le cachait pour tout le monde sauf pour mon oeil de chien; je la voyais sur la chaise, je la voyais sur son dos et avec mon oeil d'homme, impossible d'en découvrir un fil. Vrai, madame Yvonne, c'est tout à fait rigolo.

— N'empêche, intervint la mère Lahoul, que si t'avais pas une tête de Breton solide et quasiment incassable, ça pourrait bien te la déranger, cette aventure-là!

— Ce qui me la dérange, c'est pas ça, fit Loïc avec un soupir en coulant des yeux tendres vers Yvonne qui, le regard perdu au travers les vitres, songeait...

Le gars reprit:

— J'ai encore deux jours de congé, mais je peux rester parce que mon capitaine m'a dit qu'y me donnerait un congé plus long si je voulais.

— Mais, prenez-le, dit Yvonne, votre mère sera si contente.

— Oui... mais vous, madame Yvonne... Ça vous amuse que je sois là, ça vous plaît, les matelots?...

— Les matelots! ripoosta Yvonne amusée, bien sûr que je les estime, les braves marins, quant à vous voir avec nous, mon garçon, j'en suis tout à fait heureuse, votre chère maman n'a plus sa figure d'inquiétude.

— Bon, alors, madame Yvonne, puisque c'est ainsi, fit Loïc avec un franc sourire, maman va vous causer un brin pendant que moi, je vais aller

jusqu'à la gare chercher les nouvelles du jour à la marchande de journaux.

Il partit de son pas balancé, le bérêt sur l'oreille, les mains dans ses poches en sifflant un air de biniou.

Les deux femmes le suivirent des yeux, souriantes toutes les deux, il émanait de lui une sympathie, de loyauté, de bonté, de santé.

La mère vint s'asseoir tout près de la jeune femme:

— Pas vrai qu'il est beau, mon gars!

— Oui, beau et bon, mère Lahoul, votre fils vous fait honneur.

La vieille femme passa son bras autour du cou de son amie et, l'attirant, l'embrassa:

— Tu l'aimes, ma fille, mon Loïc.

— Oh oui, bien sincèrement. Tout le monde l'estime.

— Bon. Nous v'là d'accord. Lui, je vas te dire, il a une bonne position. Il est donc propriétaire de ce chalet qui vaut 25,000 francs. En plus, il vient de m'apporter une belle paye de son dernier embarquement, parce que vois-tu, en dehors des appointements fixes, il a des bons pourboires des passagers. Alors, on va acheter avec cette somme une barque pontée pour le cousin Kéru, il ira au large pêcher le thon et nous parlera en parts de pêche. N'est-ce pas que Loïc a un bel avenir?

— Certainement, il deviendra riche, sage comme il l'est.

— Tu penses qu'il manque pas de filles qui le guignent, la petite au père Ybor de la Turbalie, le fabricant de Rogue pour la sardine, elle n'a d'yeux que pour lui et elle a du bien, dame! une maison à Piriac et un chaland à Nantes.

Alors, ils devraient se marier.

— Bernic!... lui, le gars, il a autre chose en tête. Il n'est pas pour l'ar-



gent, il est pour le cœur. Toi, t'as rien, c'est sûr, t'es comme qui dirait déjetée, sans argent, sans état, t'es venue te réfugier auprès de moi comme une hirondelle blessée, mais on t'a aimée tout de suite, moi spontanément, je t'ai appelé ma fille...

Yvonne, ahurie, commençait à comprendre et une poignante angoisse tordait son cœur. Était-ce assez vrai les duretés que, si involontairement, lui débitait la brave femme: "Tu es déjetée, sans argent, sans état..." et alors, dans sa pitié tendre, la croyant son égale et plus malheureuse qu'elle, la mère du matelot sans calcul, voulait l'admettre dans sa famille avec la générosité confiante d'une belle âme populaire.

Yvonne avait caché son visage brûlant dans ses mains, la Bretonne continuait satisfaite:

—Loïc demandera un petit congé pas long, y repartira encore; puis, quand t'auras fini les dix mois que faut pour la loi, on fera la noce! Et de cette fois, ma pauvre petite, tu seras heureuse et tranquille entre la vieille Nichette qui t'aime et son gars qui t'adore!

Yvonne releva la tête et, regardant bien nettement la vieille, dit:

—Il n'y a pas sur terre d'êtres meilleurs que vous deux, mère et fils; ce ne saurait estimer davantage personne que vous, dont la noblesse de sentiments dépasse tout calcul: toujours je vous aimerai... Mais je ne veux pas me remarier.

—Mais tu perds la boule; à ton âge! on ne peut pas rester la vie entière à gémir. Et puis, tu es incapable de gagner ton pain toute seule, tu ne sais pas de métier. Ecoute, ma fille, ma proposition t'a surprise à ce que je crois, t'as encore le cœur mordu de

ta peine trop récente, tu vas réfléchir et au retour de Loïc, quand il aura encore fait une tournée à la Havane, tu répondras comme il espère.

Dis rien, pleure plus, y te causera pas aujourd'hui de votre avenir, mais pour sûr que jamais tu trouveras mieux pour le mariage.

—Franchement, je le crois, fit Yvonne sincère, mais ne gardez pas d'illusion, mère Lahoul, conseillez Loïc qu'il ne perde pas son temps sur un rêve irréalisable, qu'il épouse la fille qui l'aime, qu'il renonce à un désir passager, moi, je vous quitterai ces jours, mais pour ne vous oublier jamais, et vous aimer comme vous le méritez, du plus profond de mon cœur si reconnaissant envers vous.

Ce disant, Yvonne se leva et, très lentement, l'âme déroutée, sortit pendant que Nichette, attirant un panier rempli de moules pour les éplucher, murmurait:

— Elle y viendra, la petite, elle y viendra, on ne lâche pas comme ça un si beau parti. Faut la laisser se calmer, dame, y a pas seulement deux mois qu'on se connaît.

## XXII

Yvonne s'en alla sur la plage au-devant du flot. Elle était brisée, sa belle énergie vraiment l'abandonnait. A présent, elle devait partir... mais où aller?

Mon Dieu, quelle étrange et douloureuse situation: deux hommes l'aimaient, deux hommes à l'opposé du plan social.

A cette pensée, elle tressaillit. Était-elle bien seule sur cette grève qui paraissait déserte, le sorcier n'était-il pas là tout près?

Elle inspecta les alentours et comme un superbe soleil brillait, elle se



calma parce qu'aussi loin que portait sa vue, elle n'apercevait aucune ombre rayant le sable. Elle se rassura.

Le brave Loïc! comme sa confiance généreuse la touchait!

A l'inverse des calculs mondains, il la voulait parce qu'il l'aimait tout simplement. Il la savait pauvre, dénuée, seule, incapable de gagner son pain, et très noblement il lui offrait de tout partager avec elle. Ce n'est guère dans les échelons élevés de l'échelle sociale qu'on rencontre un tel désintéressement!

Cependant Yvonne l'avait trouvé deux fois, en l'existence, elle avait été aimée pour elle-même par deux hommes.

Or, l'amour vrai nivelle-t-il le chemin de la vie?... qui sait? Ce garçon honnête l'aimait, il était bon et doux, actif, travailleur, seule l'éducation première la séparait de lui.

La naissance? Oh! se dit Yvonne, la naissance ne signifie pas grand'chose. Quand deux enfants naissent l'un chez le bûcheron, l'autre chez le roi, si on les changeait de berceau le jour même, ni eux ni d'autres ne s'en apercevraient. La manière de penser, d'agir, vint du milieu où l'on est élevé. L'atavisme est peu prouvé. On naît avec des tendances vers le bien ou vers le mal, l'ambiance les développe et le Créateur juge ses créatures "selon leur forme", comme le dit l'Écriture Sainte.

Les grandes dames sous l'Empire qui épousaient des roturiers devenus ducs, ont fait souche d'aristocrates. L'ex sans culotte est le père d'un prince d'aujourd'hui. Hoche était le fils d'un cuisinier comme mon brave Loïc, Murat, roi de Naples, avait un père maître de poste. La naissance ne m'impressionne guère, l'éducation c'est

autre chose. Et encore... ne déforme-t-elle pas le cœur? Les grands de la terre croient que tout leur est dû et ignorent la gratitude, les petits, au cœur humble, admettent la reconnaissance et savent la prouver. Ceci est le principe de l'oncle Kergarec avec lequel, sans doute, je finirai mes jours. Mais, hélas, en attendant, où donc aller?...

La pauvre isolée marchait au ras de l'eau qui venait caresser le sable à ses pieds avec un bruit léger, car la mer ressemblait à un lac calme; elle aimait cette solitude d'hiver, avançant la tête baissée contre le vent en proie à une rêverie poignante.

Soudain, elle aperçut le bruit d'une course et un choeur de voix d'enfants joyeux criant: Bonne année!

Elle releva le front et reçut l'accolade franche des huit petits de Loustraye. Ils l'entraînèrent:

—Venez voir notre chalet.

—Votre chalet de sable, mes chéris.

—Oui, seulement, c'est le plan du vrai chalet en pierre que nous difions là! C'est Ker-Albert!

Tous parlaient à la fois, accrochés aux bras et aux jupes d'Yvonne ravie de leur témoignage spontané d'amitié, heureuse de s'échapper d'elle-même. Elle se laissait conduire vers le haut de la plage devant l'hôtel. Les enfants avaient tracé des murs de sable humide, entre lesquels un jardin, des massifs, des sapins étaient dessinés, puis une maison avec un clocher pointu et Raymond expliquait:

—Voilà, en bas sous le perron, la remise à bicyclette. Au-dessus, la grande salle à manger, immense, voyez...

—Avec votre place marquée, fit Charlotte, câline.



—...un salon plus petit parce qu'il a une véranda, une grande cuisine encore pour aller se chauffer les soirs... Au premier, notre chambre-dortoir, à côté celle de maman et papa, et dans l'autre aile, l'appartement des filles, on l'a fait grand tout de même parce que ça se pourrait qu'il en reviennent encore, des filles.

—“En dessus, l'atelier où nous travaillerons.”

—C'est parfait, mes petites architectes.

—N'est-ce pas? A déjeuner, papa a dit: Allez sur la plage et faites-moi le plan de Ker-Albert, je le corrigerai et on commencera tout de suite à bâtir le vrai chalet.

—Où bâtirez-vous le vrai Ker-Albert?

—Là-bas, tenez, en face, presque à la crête de Pin-Château.

—Mais c'est une récente décision?

—De ce matin. Nous avons acheté notre terrain au propriétaire de l'hôtel, après la visite du docteur Sandro.

—Ah! interrompit Yvonne, le docteur est venu.

—Il frappait à la porte avant huit heures, dit Brevin, j'étais allé me fourrer dans le lit de papa pendant qu'il se rasait et je le regardais se barbouiller de mousse, quand le docteur est entré.

—Il vous a raconté le départ de votre frère, chers enfants, j'y étais aussi et je vais aller dire à votre maman que rien ne l'inquiète, Albert sera heureux.

—Oui, venez voir maman, firent les garçons en reprenant Yvonne entre eux, l'enveloppant de leur naïve amitié.

En marchant, la jeune femme caressait une tête blonde, tenait une mignotte rouge, répondait à tous calmée

par cette belle et franche sympathie des jeunes cœurs si chauds. Brevin continuait le récit des nouvelles:

—Alors, Sandro a donné un tas de billets bleus. Père avait les yeux pleins de larmes et riait tout de même, puis il a dit:

—Allons trouver maman et que les enfants viennent aussi.

Moi, j'ai couru en chemise appeler les autres, on s'est tous réunis, le docteur restait aussi et père a dit:

—Laisse-moi causer, coupa Raymond, je saurai mieux raconter que toi.

—A savoir... fit Brevin froissé.

Mais le grand ne prit pas garde à l'interruption et récita:

—Père a montré le paquet de billets et puis, tout ému, il a prononcé ces mots que je me rappellerai ma vie entière:

—Cet argent, mes enfants, est le prix du courage de votre frère, il nous le donne et va le gagner. Cet argent est sacré. Voici ce que j'ai pensé en faire et je vous demande votre approbation, mes chéris, parce que ce que votre intelligence ne saisira pas, votre cœur le devinera, et votre avis sera écouté de votre maman et de moi.

—Nous voulons ce que tu veux, papa! a crié Charlotte. Maman avait Joseph sur ses genoux, il tendit les mains pour prendre les images bleues. Mais père continuait:

“Je propose d'acheter le terrain dont nous avons tous si grand désir, d'y bâtir un beau chalet qu'on nommera Ker-Albert et nous quitterons définitivement Paris pour vivre ici hiver comme été.

Nous avons sauté de joie et bien sûr qu'on applaudissait.

—Et que disait le docteur Sandro? demanda Yvonne.



—Lui, il approuvait. Il ajoutait encore que cet arrangement plairait à Albert, qu'il l'en avertirait.

La troupe entrait dans le hall de l'hôtel où M. de Loustraye lisait le journal, installé dans un rocking-chair. Il se leva empressé, alla vers Yvonne, les mains tendues :

—Tous mes souhaits ! J'ai su par le docteur le récit du voyage de mon fils et votre aimable attention de l'avoir accompagné. Merci, chère madame, je suis heureux de vous voir aujourd'hui. Voulez-vous monter près de ma femme, elle doit être en train d'écrire ses lettres de bonne année.

— Je la dérangerai peu, je serai quelques minutes, mais j'aimerai à la complimenter ce premier jour de l'an.

Déjà Raymond était allé prévenir sa mère. Yvonne le rejoignit là-haut. L'enfant repartit vite pour rattraper ses frères et travailler à la construction de sable.

Yvonne embrassa de bon coeur l'admirable mère qui luttait contre le chagrin avec une belle vaillance :

—Je ne pense qu'à mon aîné, fit-elle, est-il rendu au but ? naviguë-t-il encore ? Dieu, quelle épreuve ! nous étions si unis, pas un vide chez nous, j'avais obtenu cette grâce rare : élever neuf enfants sans en voir partir un seul ! Avez-vous compris, chère madame, le sacrifice d'Albert ?

—Mieux que personne. Je savais sa pensée profonde. Mais je sais aussi combien il est heureux. L'enfant a l'âme très haute, il voulait être le rédempteur des siens.

—Ah ! il l'est en effet. Vous savez ce que nous faisons de sa fortune.

—Ses frères me l'ont conté. Vous avez pris le meilleur parti. Je voudrais, moi, pouvoir rester aussi, avoir mon nid sur cette côte hospitalière si

amie pour l'abandonnée que je suis. Comme je vous envie d'avoir cette belle famille !

—J'en remercie le ciel d'autant plus que j'espère dans six mois voir combler le vide laissé par Albert.

—Vous comptez sur un nouvel enfant ?

—Oui, je voudrais une fille pour l'appeler Alberte.

—Vous êtes encore plus admirable que je ne croyais, riposta Yvonne absolument sincère. Moi, seule, trop libre, je viens vous dire adieu, je vais partir.

—Quel regret, j'aurais tant aimé vous voir souvent. Où allez-vous ?

—A Paris. Je ne puis rester ici davantage. Mon chemin s'hérissé tous les jours de plus de difficultés.

—Ne pourrais-je vous aider... je crois deviner.

—Ah ! quoi ?

—Sandro vous aime.

Yvonne rougit vivement :

—Vous voyez bien que je dois partir.

—Peut-être, mais pour quelque temps. C'est un homme de coeur et d'honneur, pourquoi hésiter à vous confier à lui.

...il me fait peur, murmura Yvonne confuse.

Mme de Loustraye se mit à rire :

—C'est vrai, on le dit sorcier.

—L'est-il?... parfois je me pose cette question. En tous cas, je ne dois pas écouter la moindre parole d'amour j'ai aimé une fois, je serai fidèle.

—Ceux qui sont là-haut ne sont plus jaloux...

—Je le pense, mais j'ai ma conscience et ma dignité, il m'est arrivé tant de choses en peu de temps que je veux fuir, me reconnaître, me retremper. J'ai le coeur troublé, l'esprit va-



gue, je vais aller respirer un autre air... pensez à moi un peu et me donnez de vos nouvelles.

—Sûrement. Je veillerai au grain...

Encore elles s'embrassèrent et Yvonne partit du côté de la route pour ne pas retomber dans le groupe curieux de la jeunesse exubérante.

### XXIII

#### Les plaisirs populaires

Dès la barrière du jardin, Yvonne entendait causer et rire dans le chalet. Elle en eut un choc pénible, puis elle se ressaisit: les braves gens, pensa-t-elle.

Dans la cuisine, un tablier de sa mère attaché devant lui, Loïc tournait une sauce et causait par la porte ouverte sur la salle à manger avec le groupe qui s'y trouvait réuni.

A la vue d'Yvonne, le cuisinier rougit vivement, puis la regardant bien en face avec un franc sourire:

—Voyez, madame Yvonne, je remplace maman; on va faire un petit régal, je voudrais que ce soit si bon, si bon... pour vous.

Yvonne lui sourit avec infiniment de douceur mélancolique et passa. Nichette la harponnait aussitôt de ses longs doigts maigres:

—Enfin, te v'là, allons arrive ma fille que je te présente à mes parents. Celui-là, c'est Corenthin Kéru, le pêcheur de sardines, un rude loup de mer.

Le pêcheur tendait sa main rugueuse et changeait sa chique de joue, toute sa bonne face ridée, tanée, riait.

Nichette continuait:

—Celui-là, c'est son gars Pol-Léon qu'est pilote à Saint-Nazaire et enfin, pour le bouquet, regarde Anne-Marie, sa promise.

Les deux fiancés, blonds, rouges, radieux, robustes, s'approchaient pour embrasser Yvonne, lui son béret en main, avançait de fraîches lèvres roses qu'il posa doucement sur la joue d'Yvonne.

—C'est juste vrai, ce qu'a dit la mère Lahoul, formula doctement le pêcheur de sardines en fixant Yvonne, elle est aussi belle que la madone d'Auray.

—Et puis, elle s'appelle Yvonne comme une vraie Bretonne, conclut Nichette très fière. Allons, ma fille, amarre-toi sur cette chaise en attendant la soupe, c'est Anne-Marie qui met le couvert.

La jeune fille trottait lestement d'une pièce à l'autre, faisant des niches à Loïc dont elle dénouait le tablier d'un geste bref et sournois pour faire tomber toutes les châtaignes ramassées dedans et que le gars entamais avant de les faire griller.

D'autres fois, prenant le cornet de poivre, elle menaçait avec le contenu une casserole. Alors, à une fois, Loïc l'attrapa en riant par la taille et lui barbouilla la figure de farine, puis là-dessus il plaque deux gros baisers, ce dont la fille se vengea en lui volant son béret qu'elle lança sur le haut du buffet.

Après, Pol-Léon s'en mêla, il mit la main devant le robinet d'eau grand ouvert et dirigea un jet sur le nez de Loïc. Celui-ci riposta d'une bourrade qui envoya le matelot s'étaler sur le canapé du salon.

—Paix, les gars, gronda Nichette, faut pas mécaniser le mobilier. On trouverait plus de locataires.

Yvonne les regardait, intéressée: oui, c'était cela les jeux du peuple, les farces naïves, le rire si facile qu'un rien provoque, ils avaient le cœur



droit, simple, à fleur de lèvres, voilà que Loïc à présent passait une grosse tranche de pain couverte d'une bonne couche de beurre à un pauvre, dont la silhouette minable se dressait contre la barrière:

—Va, mon pauvre vieux, tiens, attrape encore une bolée de cidre.

Et le malheureux filait, réconforté, criant:

—Merci, mon capitaine!

Yvonne contemplait le beau gars souple, solide, gai, si franc, si compatissant et elle se désolait de n'avoir pas une éducation comme Anne-Marie, une conception de bonheur analogue. Entre ces excellents Bretons, elle laissait se glisser devant ses yeux une autre vision. Une vision d'avant son mariage, alors qu'elle devait avoir l'âge actuel de la jeune fiancée. C'était dans une belle villa, près Paris, le jardin était rempli d'une élégante et noble société, deux buffets couverts de rafraîchissements se dressaient sous les arbres, derrière d'épais massifs, un orchestre jouait...

Sa mère se tenait debout près d'une exquise princesse qui donnait, d'un geste gracieux, sa main à baiser aux arrivants pour leur montrer sa sympathie égale, son aménité royale envers tous. On défilait devant elle, puis on allait par groupes dans les jolis coins ombragés et Yvonne se souvenait avoir entendu tant de choses...

Le beau jardin planté de grands lis, d'arbres séculaires entre lesquels on circulait sans hâte, sans éclats de rire, dans l'attitude du respect heureux...

Le repas fut d'une gaieté folle, enfantine. Après, les deux Lahoul allèrent conduire les parents qui retournaient à pied au bourg de Batz par la côte et quand elle fut seule à la maison, la jeune femme, hâtivement, em-

plit sa main du peu qu'elle possédait, écrivit quelques lignes où elle mit tout son cœur, les enferma dans une enveloppe qu'elle posa bien en évidence sur la table de la cuisine, puis elle alla chercher Nestor Brissemiche qui avait une brouette et porterait son mince bagage à la gare pour le train de huit heures.

Quand tout fut prêt et qu'une dernière fois elle se retourna pour regarder la maison en fermant la barrière du jardin, elle éprouva une vive angoisse au fond de son cœur. C'était l'adieu, le départ, la fin d'une étape, encore un acte joué sur la scène humaine.

Il faisait nuit, à peine pouvait-on se conduire, l'homme marchait en avant avec son fardeau, indifférent, satisfait de ce supplément de paye après sa journée. Yvonne songeait au retour de Nichette et de Loïc, à leur déception, à leur peine, et sa pensée glissait vers la grande villa du docteur dont elle pouvait apercevoir deux fenêtres éclairées là-bas, derrière la grille du jardin. Sandro était chez lui, il devait travailler, lui, le magicien, devinerait-il sa fuite? Ne le verrait-elle pas surgir tout à coup à ses côtés...

Elle frissonna. Non rien. Pas un bruit autre que le grincement de la brouette, pas une clarté, les habitants qui s'étaient tant amusés la nuit dernière, dormaient de bonne heure ce soir. Nul ne la verrait se sauver.

A la gare, elle congédia son commissionnaire, prit un billet de seconde classe pour Paris et alla attendre sur le quai de la voie l'arrivée du train.

Seule, elle allait, une fois de plus, vers l'inconnu des lendemains.



## CONCLUSION

L'hiver et le printemps s'écoulèrent rapides pour Yvonne, qui avait trouvé assez facilement une place de rédactrice dans un journal mondain. Les heures qu'elle appréciait le plus s'écoulaient à sa table de travail, elle adorait son métier comme tous ceux d'ailleurs qui le pratiquent.

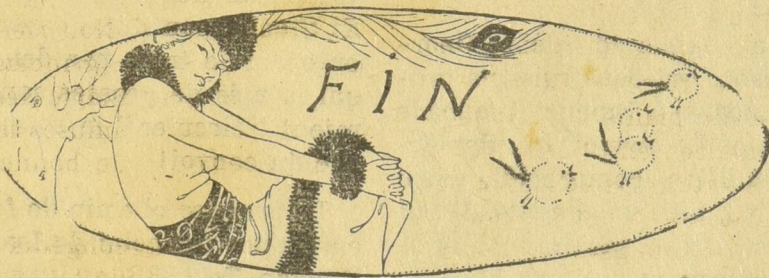
Il lui était venu de la côte bretonne de belles lettres affectueuses envoyées par les Lahoul convaincus de leur audace, mais fidèles quand même; de respectueux messages du docteur Sandro, affirmant l'espoir du retour, sollicitant l'honneur d'aller se présenter à elle lors de ses fréquents voyages à Paris; des lettres aussi de Mme de Loustraye, très amicales. Le chalet

Ker-Albert montait là-haut sur la dune, même ses fils aidaient à bâtir, chacun portait sa pierre, l'été on pourrait s'installer, et quelle fête on préparait pour pendre la crémaillère! Albert avait donné de ses nouvelles, entre ses lignes on sentait le coeur si tendre de l'enfant de plus en plus affiné, en pleine ascension d'âme.

Quand vint l'automne, Jules Hallay accourut en auto du fond de sa Bretagne, il prit Yvonne dans sa voiture et d'un bel élan, sans panne, il l'emmena vers la côte souriante où tous les amis l'attendaient, où le premier qui lui tendit la main fut le docteur Sandro. Il retint un peu cette main et y plaça une fleur délicate et vivante:

—C'est la fleur d'amour, dit-il, respirez-la.

Le mois prochain nous publierons un autre épisode des aventures du mystérieux docteur Cornélius.





# LE CENTENAIRE DES CHEMINS DE FER

## La Reconstitution Cinématographique du premier train de Voyageurs

Les glorieux anniversaires que la grande guerre nous a légués noient sous leurs lauriers d'autres dates qu'il conviendrait de fêter. Tel, le centenaire des chemins de fer, l'une des inventions qui ont le plus contribué à métamorphoser le monde.

L'ennui est qu'il est impossible de fixer une date exacte à ce centenaire. La confusion vient de ce fait que le "chemin de fer" est une chose composite: la voie et le train en sont les éléments essentiels. Or, des wagonnets de mines roulaient déjà sur des rails vingt ans avant l'apparition de la première locomotive, qui précéda elle-même de plusieurs années l'apparition du premier train de voyageurs.

Prudemment, nous resterons donc dans le vague, et considérerons le centenaire des chemins de fer, comme une date... élastique, qui peut s'étendre entre 1921 et 1925.

Il faut rendre cette justice aux anglais que la paternité de cette grande invention leur appartient presque exclusivement.

Ce fut un Anglais, le célèbre George Stephenson, qui construisit la première locomotive à vapeur et lança le premier train. Le convoi, qui desservait une houillère, comprenait, outre la locomotive, huit wagonnets. Il put fournir une vitesse maximum de 4 milles à l'heure.

Stephenson construisit bientôt une véritable voie ferrée entre Darlington et Stokton, que l'on peut considérer comme le légitime ancêtre du chemin de fer. Sur ces entrefaites, l'invention de la chaudière tubulaire, oeuvre de

Marc Séguin, neveu des Montgolfier, apporta un perfectionnement considérable à la locomotive Stephenson s'empressa de l'appliquer, et construisit sa fameuse "Rocket" (la Fusée), qu'il attela pour la première fois à un train de voyageurs, sur la ligne de Manchester à Liverpool.

Les voitures de première classe avaient adopté la forme des mail-coachs, et leurs toitures servaient à remiser les bagages. Un "postillon", juché sur le premier wagon, sonnait de la trompette... pour annoncer aux villageois l'arrivée du train.

Quant aux passagers de seconde classe, ils voyageaient à ciel ouvert, comme sur les impériales de nos anciens omnibus. Avec le climat pluvieux de l'Angleterre, cela devait manquer de confort!

La principale objection formulée par les autorités anglaises contre la construction de cette première voie ferrée était que le train écraserait les vaches en traversant les campagnes! Et Stephenson dut s'engager à faire précéder le train par deux coureurs, qui, armés de grosses sonnettes, feraient "circuler" le bétail à l'approche du convoi!

Le premier chemin de fer construit en France fut celui de Lyon à Saint-Etienne. En 1833, on inaugura la première ligne importante: celle de Beaucaire à Alais. La ligne Paris-Saint-Germain naquit l'année suivante. Enfin, en 1837, Paris fut relié à Versailles par les deux lignes: rive droite et rive gauche.



## La triste histoire de Yousouf-Ben

Par quel nom plus fantaisiste sinon mieux approprié que celui que nous connaissons pourrait-on désigner cette énorme cité? Bagdad? Babel des Babels? Cité d'acier gris? Tous les bazars de Bagdad réunis tiendraient dans un coin d'un de nos bazars. On entend à New-York tous les langages qui entraînent la confusion des constructeurs de la tour antique. On les entend dans la rue du Canal, près de Bowery, à une minute de marche de l'Hôtel de Ville, dans un petit quadrilatère qui s'ouvre sur la rue Pearl et qui offre aux yeux le spectacle d'un cimetière juif où se voient encore les tombes brunies qui attestent que les enfants d'Israël traversèrent le tumultueux Atlantique longtemps, bien longtemps avant que ne voguassent les palais mûs par des hélices.

Pearl Street! Pourquoi cette rue fut-elle ainsi baptisée? Elle n'évoque en rien l'idée d'une perle. Les sombres entrepôts qui la bordent et le chemin de fer aérien qui la recouvre lui donnent plutôt l'aspect d'une longue et étroite boîte, d'un de ces pièges qu'emploient les chasseurs de crocodiles sur les bords du Nil.

Les noms commerciaux qui se lisent sur les fenêtres et les portes de Pearl Street, sont peints en lettres grecques, turques, syriennes, arabes. Ce sont d'admirables exemples de décoration pour le papier à tapisserie.

Si vous ne les pouvez lire, ces inscriptions des fenêtres, le contenu des boutiques est assez instructif par lui-même: huile d'olive, fromages arron-

dis et immenses, viande boucanée, poisson fumé et quelques sacs de "curubes" qui ne sont autre chose que des pains juifs, voilà ce qu'on y trouve. Bien mieux, nous pourrions parier que tous ces magasins, de gros et de détail, sont possédés par quelques gentilshommes arméniens. Car un arménien peut se faire passer pour un grec, un persan, un syrien, un turc, un macédonien, un arabe. Il peut s'exprimer comme tel et en prendre l'apparence, s'il le désire. A New-York il peut même devenir un américain. C'est le plus haut degré de l'habileté linguistique et industrielle.

Ainsi sont les Arméniens. Et on les compte par millions. Cependant ils ne sont pas tous vivants à New-York. Quelques centaines de mille ont été tués par les Turcs. Les Turcs aiment beaucoup les Arméniens en friture ou bouillie, peu importe la mode de cuisson. Ils n'offrent rien de particulier.

\* \* \*

Maintenant, écoutez la fin de la tragique histoire de Yousouf-Ben, odysée qui se déroula aux Etats-Unis. C'est une triste, très triste histoire. Mais il est bon d'être triste par instants. Un médecin de nos amis nous affirma même qu'il était favorable à la santé d'être parfois malade. Maintenant, voici l'histoire:

Au début elle ne diffère que très peu de l'habituelle histoire de l'immigrant. Yousouf-Ben avait vingt ans quand il arriva à New-York. Il fit le



tour des cafés et des restaurants de nuit, vendant des tapis turcs fabriqués près de Dobbs Teny, sur l'Hudson, et des dentelles arméniennes soi-disant faites à la main, mais sortant de machines qui les tournent sur la place Saint-Marc, près de la deuxième avenue.

Il avait belle apparence. Yousof-Ben, dans ses vêtements exotiques que lui avait taillés le principal costumier d'Erzeroum. Il arborait un fez écarlate et ne pouvait pas parler "much English". Mais il savait comment s'y prendre pour exiger vingt dollars pour une pièce de dentelle qui lui en coûtait un et pouvait répondre quand on lui offrait dix dollars: Donnez-moi l'argent. Les dames, au sortir des théâtres de Broadway, déclaraient que son étrangeté était simplement "tuante". Aussi longtemps qu'il conserva son apparence turque, elles restèrent assurées que les tapis qu'il vendait étaient véritablement issus de l'Orient et que la dentelle était la plus merveilleusement délicate que pussent engendrer les mystérieuses contrées dont provenait Yousof. Et elles s'enchantèrent à regarder les points faits à la main qu'elles obtenaient de lui, presque pour rien. Rien ne rend un vêtement aussi original et aussi agréable à la vue qu'une pièce de véritable dentelle importée.

Mais quelques mois après son arrivée Yousof-Ben dut jeter ses souliers indigènes et en acheter de neufs. Il était bien naturel qu'il fit choix de souliers de forme très américaine, de souliers dont la pointe s'élève en l'air à la manière d'une proue de yacht de course. Quand il les chaussa, le pas de ses pieds s'en trouva modifié et, malgré son fez rouge, sa veste brodée et son large pantalon, il n'était pas à moitié

aussi Turc qu'il le semblait le jour précédent.

Les dames commencèrent à suspecter l'origine de ses marchandises. Les tapis et les dentelles n'avaient pas l'air d'être aussi authentiques que la veille. Il rentra chez lui sans faire une vente comparable à celles d'auparavant. Cela n'eut rien qui l'étonna. La fortune des affaires est inégale. Un jour est très bon, l'autre très mauvais. Mais une moyenne ne peut s'établir en moins d'un mois.

Ignorant la cause véritable de sa malchance, Yousof résolut de se montrer plus persuasif le lendemain. Il prit son dictionnaire anglais-arménien et apprit une autre douzaine de mots anglais, de mots d'une utilité primordiale: "This good Toik rug. This best lace. Fine. Cheap. See, ledly, nice." (Ceci bon tapis turc. Ceci meilleure dentelle. Beau, bon marché. Voyez, madame, joli).

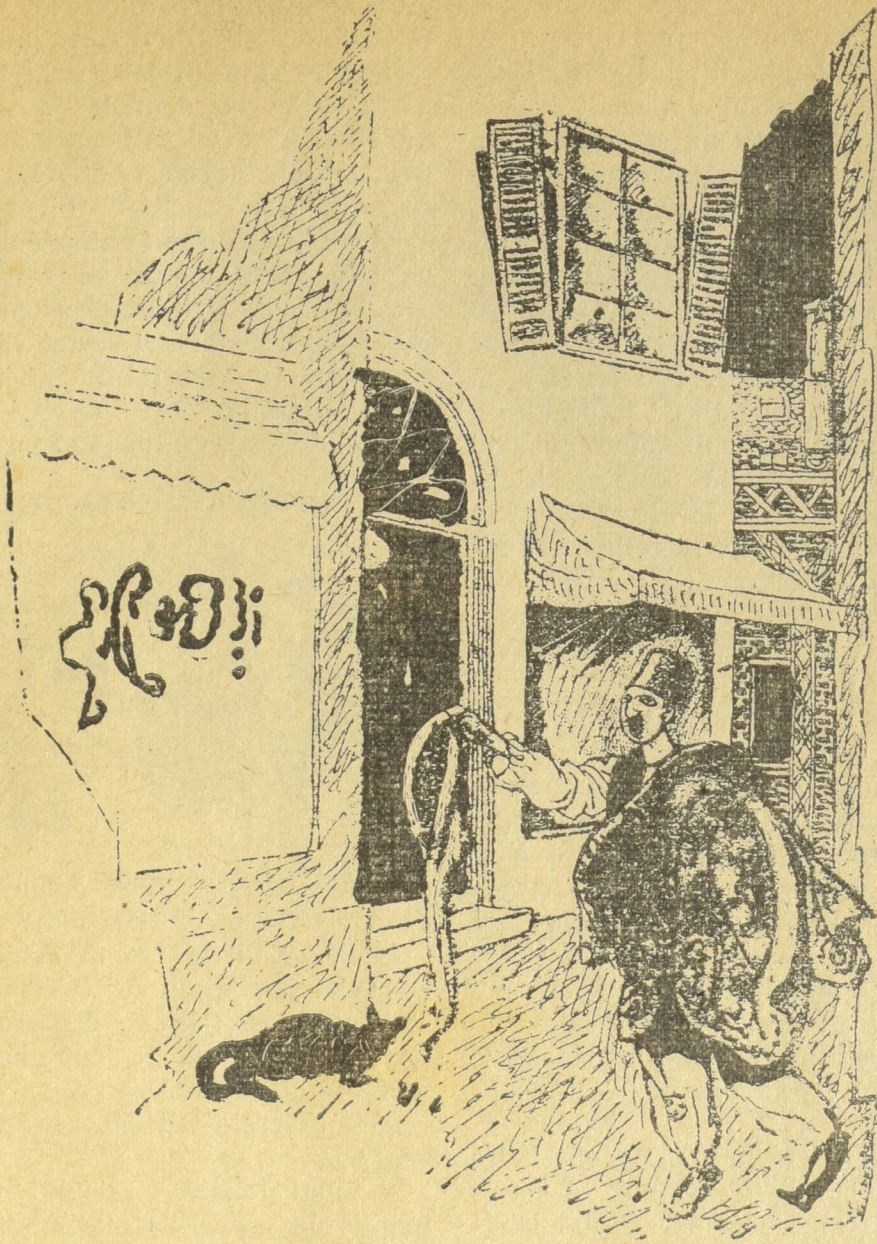
— Hé, regardez-le, fit une dame à l'une de ses amies. Ce n'est pas un Turc du tout. C'est un imposteur. Il parle "américain" comme vous et moi. Le tapis qu'il porte sur son épaule, vous pouvez l'acheter pour cinq dollars dans un grand magasin. Peut-être se le procura-t-il ainsi, lui-même.

La dame ajouta force choses aussi peu obligeantes, certaine que Yousof comprenait tout ce qu'elle disait. La manière dont elle répétait "américain" et "imposteur", était extrêmement injurieuse.

Yousof se contenta de secouer la tête en se détournant de cette table. Il articula péniblement "No unnerstan, no unneerstan". (Pas comprendre, pas comprendre).

Ce fut en vain. Elles ne voulurent rien lui acheter ce soir-là.





De bonne heure, le matin, Yousouf retourna à sa demeure, une petite chambre au-dessus d'une épicerie. Là il consulta de nouveau le dictionnaire anglais-arménien et enrichit d'une nouvelle douzaine de mots son vocabulaire.

—Que faites-vous ? demanda son compagnon de chambre

—J'apprends l'américain, dit l'infortuné.

—Vous êtes fou, reprit l'autre, sans fournir d'explication.

Le jour suivant, Yousouf s'en fut chez le barbier. Ses cheveux étaient très longs. Il désirait acquérir un maintien élégant et paraître propre. Le coiffeur lui coupa les cheveux à



l'américaine et lui rasa même les moustaches ou du moins les rares poils dont s'ombrail sa lèvre de vingt ans. Naturellement il portait encore son fez rouge. Mais un fez rouge sur un visage frais rasé est pire qu'un chapeau de soie allié à une salopette.

Et les tapis et les dentelles qu'il colportait révélèrent leur origine. Son vocabulaire augmenté, sa face rasée proprement et ses souliers américains faisaient s'exclamer les acheteurs en perspective: Imposture! imposture! Quelques-uns d'entre eux qui lui avaient déjà acheté certains objets, dissimulèrent ces derniers dans un coin et se gardèrent bien de les montrer à leurs amis comme le résultat de marchés heureux. Ce Turc n'était nullement Turc; ce n'était qu'un américain mal déguisé.

Yousouf ne comprit pas encore. Il changea seulement de magasin. Comme cet état de choses se prolongeait, il crut en avoir découvert la cause.

Il se rendit, rue Washington, chez un importateur en gros et se chargea des articles les plus authentiques qui se puissent trouver aux Etats-Unis. Puis il fit emplette d'une chemise neuve, d'une cravate, se rasa de nouveau, apprit encore une douzaine de mots anglais et reprit fièrement ses occupations.

Mais tout fut inutile. Les objets les plus authentiques furent déclarés faux. Il avait trop l'air d'un américain. Son fez rouge paraissait contrefait. Les gens ne lui parlaient plus dans un anglais aux articulations lentes accompagnées d'une infinité de geste pour l'aider à comprendre ce qu'ils disaient. On ne le prenait plus pour un étranger. Il n'y avait pas d'agrément à négocier avec lui. De plus, il leur répondait en bon américain lorsqu'ils

lui adressaient la parole et leur assurait que les tapis qu'il vendait étaient "imported from Syria" (importés de Syrie) et que la dentelle "was made in Erzerum" (était faite à Erzeroum). Cela n'avait aucun effet. Ils ne le croyaient pas.

Après que Yousouf eut erré de café en café, de restaurant en restaurant, sans vendre la moindre chose pendant toute une semaine, il revint chez le marchand en gros. Il lui était impossible d'écouler ses marchandises. Quelqu'un avait dû lui jeter un sort.



— Que dois-je faire maintenant, demanda-t-il à Azri Mardouf?

Le négociant de la rue Washington, qui avait vécu vingt ans à New-York, mais qui n'avait jamais dépassé Rector Street, regarda le jeune homme, sourit et dit:

— Vous reste-t-il encore de l'argent?

— Vingt dollars, c'est tout ce que je possède, répondit Yousouf. Mais je peux parler américain. J'ai appris de nouveaux mots chaque jour, depuis trois mois que je suis ici.

Azri Mardouf sourit encore et reprit:

— Partez, Yousouf-Ben, achetez un chapeau comme on en porte ici; achetez une pioche et une pelle et trouvez de l'ouvrage en tant que terrassier.



Ils ont besoin de terrassier ici. Vous savez trop d'anglais pour vendre des tapis et trop peu pour faire autre chose que du terrassement.

Dans un restaurant de Bowery, il y a un plongeur que l'Autrichien, son patron, appelle Joseph et que le garçon irlandais baptise Joe. C'est You-souf-Ben. Il gagnait plus dans une nuit, avant de jeter ses vieux souliers, qu'il ne gagne maintenant dans une semaine de dur labeur.

## FILLES OU GARÇONS

### Un Problème

Les épouses d'ouvriers ou de petits fonctionnaires qui ne peuvent prendre servante et font elles-mêmes les grosses besognes de la maison, ont des filles, et les femmes aisées qui laissent à des domestiques les soins du ménage ont plus de garçons que de filles.

Voilà ce que la Science prétend avoir prouvé! Les professeurs anglais Geddes et Thomas disent dans leur ouvrage intitulé : "L'Evolution du Sexe", que la Botanique corrobore le principe général qui veut qu'une bonne nourriture augmente la proportion des femelles. Des expériences ont été faites dans le monde des insectes et des infiniments petits. Elles ont été répétées dans toutes les espèces, avec le résultat que les bêtes gardées dans d'excellentes conditions alimentaires donnent des femelles.

Deux groupes de brebis servirent à une expérience. Les unes furent bien

nourries et les autres à peine. Les petits des brebis du premier groupe furent femelles et ceux du second mâles.

D'après Sir Shirley, il y a deux facteurs à considérer en cette question: la diminution du nombre des femelles qui augmentent le nombre des mâles et l'amélioration de la nourriture qui tend à accroître la proportion des femelles.

"J'ai comparé, dit-il, la proportion des garçons et des filles nés dans les trois groupes des districts de Londres formés d'après leur condition sociale, la proportion des enfants qui fréquentent les écoles primaires étant prise comme moyenne des conditions sociales. Le résultat en est que pour 1,000 filles, 1,049 garçons naissent dans le groupe le plus favorisé, 1,035 dans le groupe intermédiaire et 1,031 dans le groupe des plus pauvres.

Les premiers enfants qui naissent d'une jeune union ont une tendance à être garçons et dans les populations où les familles sont limitées, il naît aussi beaucoup plus de garçons que de filles.

Les jeunes mères, de dix-neuf à vingt-trois ans ont généralement plus de filles que les mères plus âgées. Or, comme dans les classes pauvres on se marie plus tôt que dans les classes aisées, le problème s'expliquerait ainsi de la surabondance des filles dans les maisons où la mère ne peut louer les services d'une servante.

L'âge du mariage a beaucoup reculé depuis quelques années, dans tous les pays du monde. Les gens entrent beaucoup plus vieux dans le conjungo. Doit-on en conclure que les enfants mâles sont pour cela plus nombreux? Logiquement, oui.





## LE RECENSEMENT DE LA VILLE DE MONTREAL

**Montréal est maintenant la cinquième plus grande ville du continent**

La ville de Montréal a dépassé les 900.000 habitants, si la progression continue nous aurons le million l'an prochain.

Un échevin a demandé aux Commissaires de Montréal de faire faire un recensement annuel par la police. Il est inutile de laisser ce soin au gouvernement qui ne fait faire son recensement qu'une fois tous les dix ans. Il est certain que si le recensement était fait cette année nous accuserions une augmentation encore plus forte que celle que l'on nous donne. La police est toute désignée pour faire ce travail, elle contrôle les rues où elle se trouve en position pour acquérir toutes les indications nécessaires.

La Commission Administrative qui a déjà fait plusieurs réformes pourrait facilement se rendre à cette demande et faire faire un recensement annuel par la police.

Chaque année, les agents pourraient, à une date fixe, déposer les bulletins dans les maisons et les reprendre le lendemain. Ce recensement ne coûterait pratiquement rien ou presque rien, et le prestige de Montréal y gagnerait d'autant.

Il est intéressant de suivre l'accroissement de la population de Montréal depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

M. de Maisonneuve arriva à Montréal le 17 mai 1642 à la Pointe à Callière. Le débarquement se fit le lendemain matin. La colonie se composait d'une quarantaine de personnes tout au plus, elle fut cependant renforcée à l'automne et l'année suivante par de nouvelles recrues.

24 ans plus tard, en 1666, Montréal comptait 584 âmes et l'année suivante 766. Lors du recensement de 1681, la ville comptait 1.418 habitants, chiffre supérieur à la population de Québec. Dans les établissements environnant Montréal, on comptait en plus: 1.281 habitants.

Montréal ne progressa pas durant quelque temps et en 1692 on comptait 167 âmes de moins qu'en 1681.

En 1706, Montréal avait 2,929 habitants et 4,210 en 1739.

Montréal à cette époque fournissait la majeure partie des colons qui allaient fonder des établissements à Détroit, Vincennes et Michilimackinac. Au moment de passer sous la domination anglaise, Montréal était déjà une ville importante, sa population,



d'après le recensement de 1765, était de 5.733 habitants. New-York à cette époque ne comptait guère que 15.000 âmes. Le Canada, à cette époque, avait une population de 76.275 âmes, d'après un rapport du gouverneur Murray.

En 1790 la population de Montréal était de 18.000 habitants. Québec était dépassé et ne comptait guère que 14.000 âmes.

En 1851 le recensement établit la population de Montréal à 57.715 habitants, sur ce nombre on comptait 26.020 Canadiens-français. Le reste se décomposait ainsi:

Canadiens d'origine britannique . . .	12.494
Anglais . . . . .	2.858
Écossais . . . . .	3.150
Irlandais . . . . .	11.736
Américains . . . . .	919
Français . . . . .	133

En 1861 eut lieu un recensement assez complet du Bas-Canada. La population de la province était alors de 1.111.566 âmes, et celle de Montréal de 90.323 dont 43.509 seulement d'origine française.

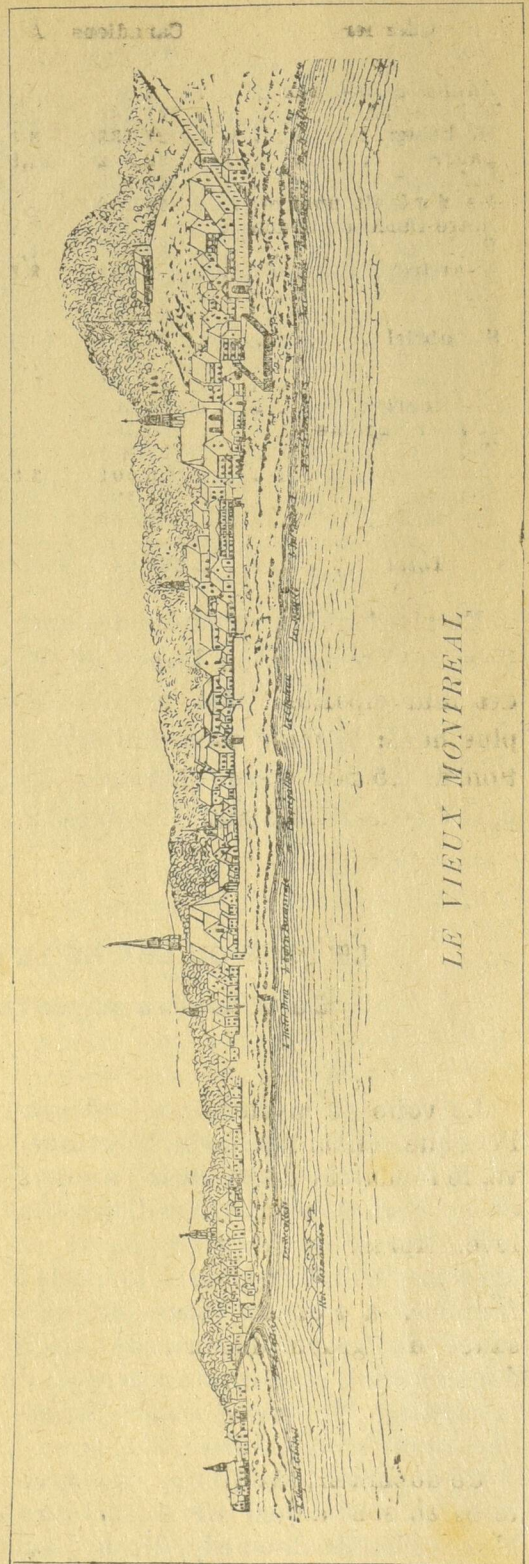
Les recensements suivants ont donné .

1871 . . . . .	107.225
1881 . . . . .	140.747
1891 . . . . .	211.302
1901 . . . . .	277.829
1911 . . . . .	522.377
1916 . . . . .	650.000
1917 . . . . .	664.000
1920 . . . . .	801.216

Pour la présente année on a pris les chiffres dans l'Almanach des adresses de Lovell et ces chiffres comprennent la population de Verdun, Westmount, Outremont et Montréal Ouest.

Verdun a une population de 30.000; Westmount, de 19.500; Outremont, de 13.500; et Montréal Ouest, de 1.800.

Si on prend la population par quartier, en 1919, on trouve:





Quartier	Canadiens français	Anglais	Irlandais	Ecossais	Autres	Total
Ahuntsic-Bordeaux . . . . .	3,958	355	166	56	190	4,725
DeLorimier . . . . .	11,266	2,697	697	713	607	15,980
Hochelaga . . . . .	27,133	3,398	1,033	459	2,082	34,105
Laurier . . . . .	32,342	11,982	4,122	3,196	5,068	56,710
Lafontaine . . . . .	33,068	1,226	862	466	2,648	38,270
Mercier-Maisonneuve . . . . .	42,208	5,189	1,479	1,025	1,710	51,611
Notre-Dame de Grâces . . . . .	6,928	6,885	670	550	672	15,705
Papineau . . . . .	49,587	4,126	3,189	1,118	1,748	59,768
St-André . . . . .	5,972	8,304	4,555	4,576	2,464	25,871
St-Anne . . . . .	9,301	7,298	9,890	1,968	3,647	32,104
St-Denis . . . . .	54,936	6,227	3,039	1,745	3,931	69,878
St-Gabriel . . . . .	24,284	10,009	4,366	3,033	2,000	43,692
St-Georges . . . . .	2,676	7,337	4,646	4,390	2,467	21,516
St-Henri . . . . .	37,831	5,295	1,227	976	1,050	46,382
St-Jacques . . . . .	26,244	703	562	175	2,126	29,810
St-Jean-Baptiste . . . . .	40,202	3,421	2,035	1,035	5,886	52,579
St-Joseph . . . . .	25,881	7,190	5,556	2,320	3,498	44,445
St-Laurent . . . . .	6,501	6,893	5,795	3,602	15,501	38,292
St-Louis . . . . .	18,190	3,431	1,839	669	23,006	47,135
St-Marie . . . . .	29,538	2,320	1,154	643	2,294	35,949
Total . . . . .	488,046	104,286	56,882	32,718	82,595	764,527

En ajoutant la population des quartiers environnants on trouve en plus des municipalités déjà mentionnées plus haut: Lachine avec une population de 15,500 âmes; Montréal Est, 2,247 et la Pointe aux Trembles, 2,-

400. Le recensement de cette année donne 900,000 habitants.

Montréal est maintenant la cinquième ville du continent. Les quatre autres plus grandes villes sont: New-York, Chicago, Philadelphie et Détroit.

— 0 —

## LE PAYS OU EST NE LE FONDATEUR DE MONTREAL

### De la lumière sur certains faits de notre histoire

Le voile de mystère qui entourait l'époque pendant laquelle, Maisonneuve, le fondateur de Montréal, avait vécu en France, vient enfin d'être soulevé. Après plus de sept ans de recherches, M. Léo Leymarie, journaliste français, a trouvé l'acte de naissance du grand découvreur inscrit dans un livre obscur des registres de la paroisse de Neuville-sur-Vannes, département de l'Aube.

Ce document établit que, les caractères en sont à peu près indéchiffrables.—Paul de Chomedey, fils de Louis

de Chomedey, gentilhomme, sieur de Chavanne, seigneur de Maisonneuve', et de Marie de Thomelin, fut baptisé le 15 février, 1612. Il reçut au baptême le nom de son parrain, Paul Jansonne. Sa marraine se nommait Jehanne Chabert-Gabriel de Campau figure comme témoin.

Avant cette découverte, les historiens connaissaient peu de chose de Maisonneuve, à part ses nombreux voyages en Amérique, la fondation de Montréal en 1642, ses relations avec la compagnie de Montréal et sa vie



dans la colonie. Ses ancêtres, ses parents, sa famille, son éducation et ses travaux en France, l'histoire de sa vie avant l'an 1642, étaient de la part des étudiants et même des historiens matière à conjectures.

D'autres recherches dans les registres de la paroisse de Neuville-sur-Vannes ont fourni à M. Leymarie de nouvelles informations sur la famille de Maisonneuve. On sait qu'il eut au moins un frère et deux soeurs. Son frère, Odord de Chomedy, fut baptisé le 29 décembre 1614. La plus vieille de ses soeurs, Louise de Chomedy, naquit avant 1610, et son nom est mentionné dans un grimoire de cette année. L'autre fut baptisée le 3 juin 1618, sous le nom de Jacqueline de Chomedy.

L'histoire de l'une des deux soeurs de Maisonneuve est intéressante. Louise entra dans les ordres à Troyes sous le nom de Soeur Louise de Sainte-Marie. Jacqueline, en se mariant, entra dans une famille de la Champagne qui soutenait une lutte ouverte avec les seigneurs du voisinage. C'est le 10 mai 1638, à l'âge de vingt ans, qu'elle se maria à François Bouvot, sieur de Chully. En 1651 son mari fut assassiné par son puissant ennemi, Guillaume Rouxel, sieur du Deffens. Quatre ans plus tard, le 29 août 1655, elle fut tuée par le meurtrier de son mari comme elle entra dans l'église de Neuville-sur-Vannes. Rouxel ne comparut devant le tribunal qu'en l'an 1664, après avoir mis à sarg le patrimoine de plusieurs autres familles. Il fut exécuté par ordre du tribunal de Troyes.

Maisonneuve est mort à Paris, chez les Pères de la Doctrine Chrétienne, dans le faubourg St-Victor, le 9 sep-

tembre 1676, à l'âge de 64 ans. Il fut mis en terre dans le cimetière, près de l'endroit où il mourut.

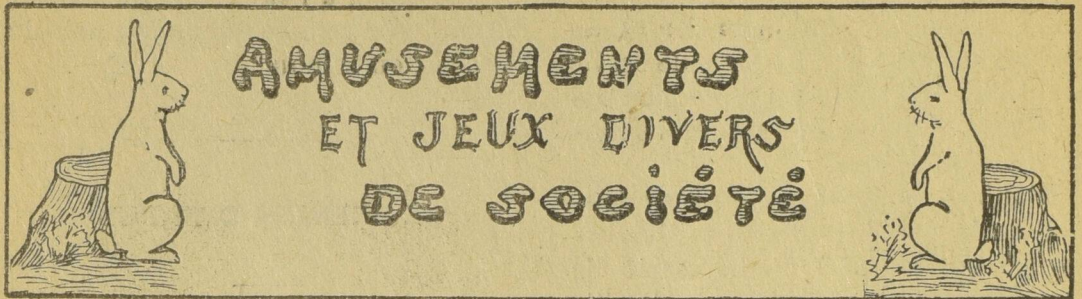
—o—

## LE PREMIER OMNIBUS

Le premier omnibus du monde fit son apparition à Paris il y a de cela 265 ans. La date en reste historique, puisque l'omnibus fut une des premières manifestations du mot d'ordre de la Révolution: liberté, fraternité, égalité. Son nom même dérive du latin et peut se traduire "pour tous", la voiture pour tous.

Dans le cours du dix-septième siècle, il y avait bien à Paris quelques voitures de louage, mais aucune n'était accessible aux petites gens. Quelques gentilshommes se formèrent en corporation et obtinrent de Louis XIV une charte les autorisant à exploiter une compagnie de véhicules publics. D'après son livre de charges, la compagnie était tenue de loger huit personnes dans chaque omnibus et de silonner les rues de la ville à des heures régulières. Le prix du billet était de cinq sous. Les pauvres en jouirent d'abord, les riches ayant leurs cochers et leurs porteurs. Mais la fantaisie leur prit d'en user à leur tour et défense fut faite aux ouvriers, aux domestiques et aux soldats d'y monter. L'omnibus devint alors si impopulaire que la foule le couvrait de pierres à son passage malgré les gendarmes à cheval qui l'escortaient. Cette compagnie fit faillite. La Révolution en institua de nouvelles qui mirent leurs voitures au service du peuple.

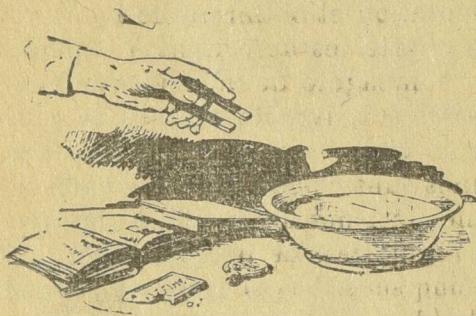




### LE PRINCIPE DE LA BOUSSOLE

Ce petit truc, tout simple qu'il paraît, peut mieux faire comprendre les lois de l'attraction et de la répulsion magnétiques que la lecture de cent livres scientifiques.

Il n'exige pour sa démonstration qu'une aiguille magnétisée, plongée antérieurement dans la paraffine (substance blanche qui sert à l'éclairage) puis posée sur la surface d'un bol d'eau, et un fort aimant en forme de fer à cheval.



Pour magnétiser l'aiguille, il faut la faire toucher aux deux pôles de l'aimant en deux mouvements différents, de façon à influencer l'une après l'autre chacune des extrémités de l'aiguille. Après cette opération, elle se trouve uniformément magnétisée. C'est le moment de la poser sur la surface de l'eau. Si elle ne touche pas les bords du bol, elle prendra la position nord et sud, démontrant ainsi le prin-

cipe de la boussole. Si l'aimant en fer à cheval est tenu à une distance d'un pied de l'aiguille flottante, celle-ci sera aussitôt affectée par sa présence. L'aimant peut la promener alors à sa guise sur la surface de l'eau.

### LES OMBRES CHINOISES

#### Un art ancien mis à la portée de tous

Prenez une bougie et un drap blanc que vous mettez au mur dans une chambre noire et faites jouer la comédie aux ombres!



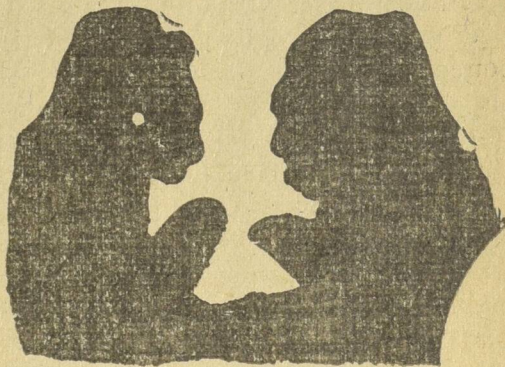
Albert Donnelly, qui est, sans contredit, le roi des ombres chinoises, prétend que le vieil art qui consiste à faire jouer les ombres chinoises doit être mis à la disposition de tous. Don-



nelly fait des ombres chinoises dans les grands théâtres de vaudeville et est bien connu dans toute l'Amérique du Nord.

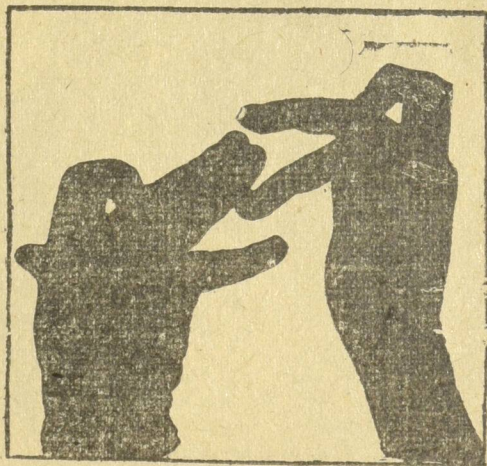
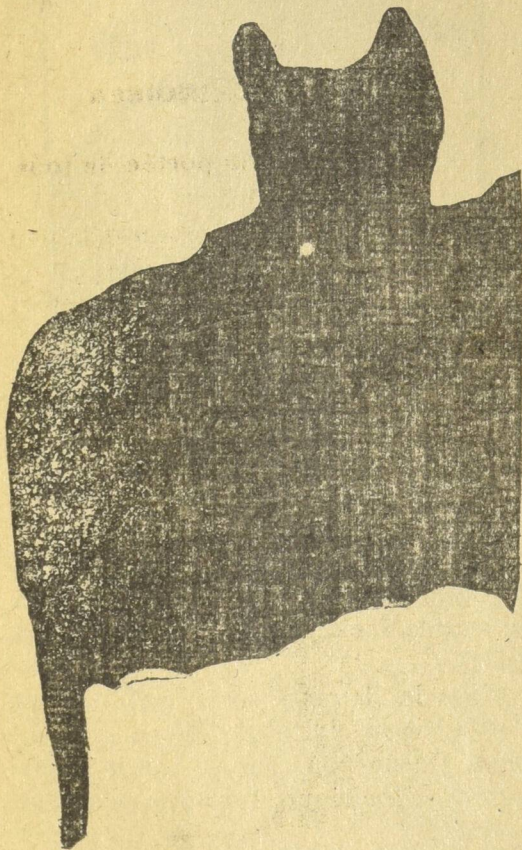
Il est jeune, léger et porte une chevelure blonde abondante. Il a les mains très souples, des mains qui peuvent prendre des positions très étranges et curieuses lorsqu'il fait ses ombres sur l'écran. Mais laissons parler Donnelly et nous donner la méthode qu'il emploie pour faire les ombres chinoises qui l'ont rendu célèbre :

Je pratiquai les vieux trucs, j'en inventai de nouveaux et me lançai dans la carrière.



L'image d'ombre est très ancienne, elle paraît venir de Chine, de là son nom, d'ombre chinoise. La plupart des positions trouvées aujourd'hui pour les ombres nous viennent des générations qui nous ont précédés. Presque tout le monde connaît l'ombre du lapin formée en renversant la main, en levant deux doigts pour former les oreilles et en courbant un pour former le nez du lapin.

«Je suis au milieu de mon acte. Un écran blanc transparent fait face au public. Je me tiens derrière l'écran.



— Mon père était un artiste de vaudeville. Je grandis sur la scène et devins un acrobate. Etant enfant, j'étais hanté par les ombres chinoises et j'entrevois déjà un moyen de faire de l'argent avec elles et de les montrer au public des théâtres de vaudeville.

Je pose mes mains devant le rayon d'une forte lampe à arc, de manière à ce que les ombres soient amplifiées.



Je commence mon numéro par la tête d'oeil qui se fait avec une seule main. Ceci se fait en repliant l'index sur le pouce pour former la tête de l'oie, et en allongeant les autres doigts pour former le bec de l'oie. L'oeil est fait par l'ouverture resté libre du doigt. Puis je donne une ombre formée avec les deux mains; le chien qui attrape un lapin. Je fais mon lapin avec une main, dans la même position que celle expliquée plus haut. Le chien, la bouche ouverte, se fait avec le petit doigt et l'annulaire pour la bouche, l'index pour la tête et le pouce pour les oreilles."



Les vignettes sur ces pages montrent l'effet produit sur l'écran par ces différentes positions. Un chat au complet et deux singes qui se disputent sont aussi montrés dans nos vignettes.

Ce sont les deux ombres les plus difficiles à faire. Le lecteur pourrait être tenté de les reproduire sur l'écran lumineux. C'est le grand succès de Donnelly. Les singes grimacent d'une façon tordante. Le summum de l'art dans le théâtre d'ombre est d'obtenir des ombres animées.



Voici quelques autres conseils qui doivent être observés par l'amateur pour réussir parfaitement ses ombres.

Placez votre lumière aussi bas que possible par rapport à l'écran. Il vous sera plus facile de voir ce que vous faites.

Plus la flamme sera petite plus l'ombre sera nette et diffuse sur l'écran. On ne peut pas se servir d'une lumière électrique, les ombres seront confuses.

Faites attention aux angles des mains par rapport à la lumière et l'écran. Un simple mouvement des mains ou des doigts changera complètement l'apparence de votre ombre.

La première chose à acquérir pour réussir les ombres chinoises est la flexibilité des mains et des doigts. Les



mains de pianistes sont celles qui réussissent le mieux les ombres chinoises.

Une main trop longue ou trop petite ne vaut rien; la main flexible est la meilleure.

— 0 —

## QUESTIONS ET REPONSES

La personne qui tient la revue lit les questions et demande les numéros.

Quatrième question: Quelle qualité voulez-vous dans un amoureux?

- 1—Qu'il soit généreux.
- 2—Qu'il soit sensible.
- 3—Qu'il soit aimable.
- 4—Qu'il soit sociable.
- 5—Qu'il soit jeune.
- 6—Qu'il soit agréable.
- 7—Qu'il soit courageux.
- 8—Qu'il soit traitable.
- 9—Qu'il soit estimable.
- 10—Qu'il soit docile.
- 11—Qu'il soit bon.
- 12—Qu'il soit franc.
- 13—Qu'il soit confiant.
- 14—Qu'il soit tendre.
- 15—Qu'il soit amoureux.
- 16—Qu'il soit dévot.
- 17—Qu'il soit ingénieux.
- 18—Qu'il soit brave.
- 19—Qu'il soit charitable.
- 20—Qu'il soit plaisant.
- 21—Qu'il soit magnifique.
- 22—Qu'il ne soit pas jaloux.
- 23—Qu'il soit complaisant.
- 24—Qu'il soit propre.
- 25—Qu'il soit économe.
- 26—Qu'il soit insinuant.
- 27—Qu'il soit fidèle.
- 28—Qu'il soit adroit.
- 29—Qu'il soit digne de moi.
- 30—Qu'il soit constant.
- 31—Qu'il soit écrivain.
- 32—Qu'il soit affectueux.

- 33—Qu'il soit bon père.
- 34—Qu'il soit sincère.
- 35—Qu'il soit caressant.
- 36—Qu'il soit bon chrétien.
- 37—Qu'il soit compatissant.
- 38—Qu'il soit bien fait.
- 39—Qu'il soit accompli.
- 40—Qu'il soit bon époux.
- 41—Qu'il soit bon chasseur.
- 42—Qu'il soit industriel.
- 43—Qu'il soit robuste.

Cinquième question: De quel caractère êtes-vous?

- 1—Languissant.
- 2—Aimable.
- 3—Gai.
- 4—Tendre.
- 5—Sérieux.
- 6—Indifférent.
- 7—Capricieux.
- 8—Enjoué.
- 9—Déterminé.
- 10—Sociable.
- 11—Amoureux.
- 12—Entêté.
- 13—Agréable.
- 14—Doux.
- 15—Coquet.
- 16—Engageant.
- 17—Animé.
- 18—Inconstant.
- 19—Curieux.
- 20—Nerveux.



- 21—Charmant.
- 22—Sensible.
- 23—Obligéant.
- 24—Constant.
- 25—Attachant.
- 26—Froid.
- 27—Vif.
- 28—Complaisant.
- 29—Pensif.
- 30—Sincère.
- 31—Jaloux.
- 32—Affectueux.
- 33—Méchant.
- 34—Innocent.
- 35—Peu fin.
- 36—Menteur.
- 37—Babillard.
- 38—Dévergondé.
- 39—Bon.
- 40—Fier.
- 41—Extravagant.
- 42—Effronté.

Sixième question: Pour quelle raison vous aime-t-on?

- 1—Parce que vous êtes prudent.
- 2—Pour vos beaux yeux.
- 3—Pour vos belles mains.
- 4—Pour votre amabilité.
- 5—Pour votre finesse.
- 6—Pour votre vivacité.
- 7—Pour votre douceur.
- 8—Pour votre bon goût.
- 9—Par jalousie.
- 10—Par inclination.
- 11—Par surprise.
- 12—Par constance.
- 13—Pour votre affection.
- 14—Pour votre esprit.
- 15—Pour votre fidélité.
- 16—Pour vos richesses.
- 17—Pour votre humeur.
- 18—Pour votre gaieté.
- 19—Par sympathie.
- 20—Parce que vous êtes beau.

- 21—Par pure affection.
- 22—Parce qu'on vous connaît.
- 23—Parce que vous êtes aimable.
- 24—Parce que vous êtes heureux.
- 25—Parce qu'on ne peut faire autrement.
- 26—Sans savoir pourquoi.
- 27—Pour votre délicatesse.
- 28—Parce que vous êtes amoureux.
- 29—Pour votre laideur.
- 30—Par reconnaissance.
- 31—Pour votre manière de porter la mode.
- 32—Par sentiment.
- 33—Par bêtise.
- 34—Pour votre simplicité.
- 35—Pour votre dévotion.
- 36—Parce que vous êtes industrieux.
- 37—Parce que vous êtes poli.
- 38—Parce que vous êtes artiste.
- 39—Parce que vous êtes spirituel.
- 40—Parce que vous écrivez bien.
- 41—Pour votre pied mignon.
- 42—Pour votre belle taille.

Septième question: Pourquoi désirez-vous vous marier?

- 1—Pour avoir une compagnie.
- 2—Pour changer de vie.
- 3—Parce que j'aime.
- 4—Pour me promener.
- 5—Pour me rendre heureux.
- 6—Pour être libre.
- 7—Par attachement.
- 8—Pour être riche.
- 9—Pour des raisons personnelle.
- 10—Pour vivre sédentaire.
- 11—Pour vivre à la campagne.
- 12—Pour ne pas demeurer seul.
- 13—Je ne sais pas pourquoi.
- 14—Par obéissance.
- 15—Pour suivre la mode.
- 16—Pour être enchaîné.
- 17—Parce que c'est agréable.



- 18—Pour être avec celle que j'aime.
- 19—Par compassion.
- 20—Par amitié.
- 21—Par devoir.
- 22—Par fantaisie.
- 23—Pour être mieux.
- 24—Parce que je vous aime.
- 25—Par politique.
- 26—Pour rouler carrosse.
- 27—Pour être époux.
- 28—Par sensibilité.
- 29—Pour être père.
- 30—Je ne puis pas le dire.
- 31—Pour connaître le mariage.
- 32—Pour avoir une belle-mère.
- 33—Pour divorcer un mois après.
- 34—Pour avoir une cuisinière.
- 35—Parce que je ne puis pas faire autrement.
- 36—Par sympathie.
- 37—Pour être maître.
- 38—Par amour.
- 39—Par caprice.
- 40—Par jalousie.
- 41—Par goût.
- 42—Pour ne pas devenir vieux garçon.

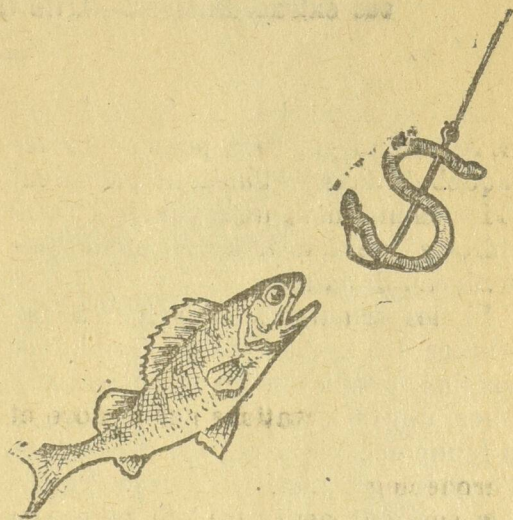
— o —

## LE DOLLAR A UNE ORIGINE ALLEMANDE

C'est en 1792 que le congrès des Etats-Unis sanctionna l'établissement d'un hôtel des monnaies à Philadelphie. Avec la fondation de cette institution, fut frappé le premier dollar américain. Le dollar était primitivement appliqué à toutes les monnaies espagnoles ayant cours en Amérique et quand le gouverneur Morris voulut adopter une unité monétaire, il choisit le dollar. Les échantillons qu'il

soumit au Congrès furent légèrement retouchés par le président Jefferson et quatre modèles furent frappés : la pièce d'or de dix dollars, le dollar d'argent, un dixième d'un dollar d'argent et un centième d'un dollar de cuivre. Le mot anglais "dollar" est une altération de l'allemand "thaler".

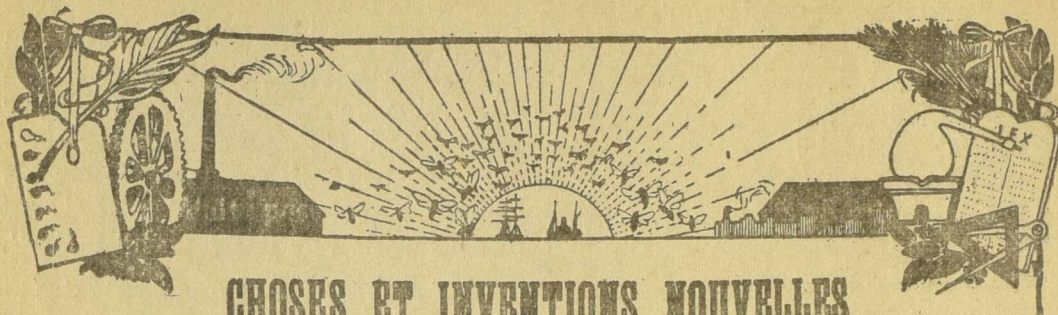
Il y a exactement quatre siècles— en 1519 — que le comte Schlick de Bohême émit un numéraire pesant une once. Cette monnaie fut frappée à Joachimsthal, ville de Bohême, et prit le nom de Joachimsthaler, abrégé plus tard en celui de thaler.



Au seizième siècle, les commerçants allemands firent connaître cette monnaie qui de "thaler" devint "dollar", en Angleterre. Shakespeare, à cette époque, emploie le mot dollar au premier acte de "Macbeth".

Le dollar est aujourd'hui l'unité monétaire des Etats-Unis, du Canada, de Terre-Neuve, des Honduras anglaises, des Straits Settlements (établissements du Détroit), de la Colombie et de la Dominique.





## L'UTILITE DES SOUS-MARINS EN TEMPS DE PAIX

**Un sous-marin colossal, capable de plonger à 600 pieds sous le niveau de la mer et d'éclairer les ténèbres des flots, dévoilerait au monde des choses extraordinaires.—L'île fabuleuse de l'Atlantide**

Les sous-marins qu'employèrent les Allemands en 1918 pour couler les paquebots dans l'Atlantique pouvaient rôder en mer dans un rayon de 10,000 milles et s'enfoncer à 600 pieds sous le niveau de la mer.

Si des armateurs arrivaient à fabriquer des embarcations semblables aux fins de faire des investigations aux pôles, des observations sur la flore et la faune océaniques et des recherches d'archéologie maritime, leurs résultats seraient peut-être de nature à stupéfier le monde, pensent les savants. Les plans d'un sous-marin scientifique sont dessinés déjà depuis plusieurs années. Nous en reproduisons les grandes lignes sur la vignette ci-contre.

Il n'est pas un engin de guerre qui puisse, en temps de paix, rendre de grands services à l'humanité et il en est bien peu aussi qui n'aient pas commis des meurtres inexcusables. Les sous-marins, mis au service de la science, expieraient ainsi les crimes

qu'ils consomment dans les guerres en torpillant les innocents avec les coupables.

Grâce à des sous-marins perfectionnés à la dernière limite, peut-être pourrions-nous enfin savoir définitivement si le monde ne fut pas un jour un vaste continent, dont une grande partie, comme l'Atlantide, a été engloutie dans les flots. La guerre a aidé au perfectionnement de l'aéroplane; pourquoi ne contribuerait-elle pas aussi à l'amélioration du sous-marin?

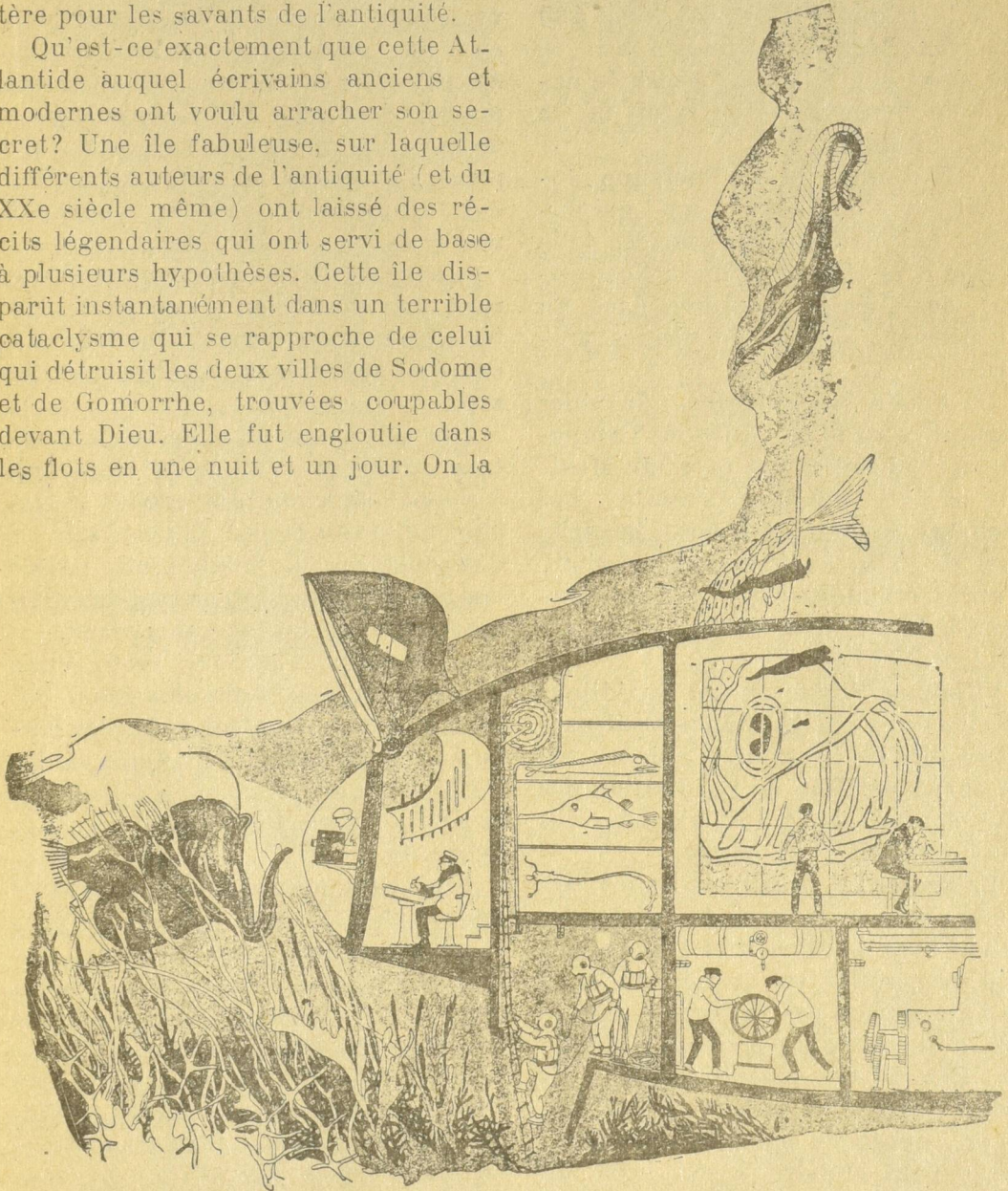
Au nombre des nombreuses entreprises spectaculaires suggérées, président les expéditions aux pôles nord et sud, dans le but de découvrir de nouveaux archipels dont on présume l'existence sous les vastes couches glacières libérées. Il serait facile, au cours de ces randonnées, de poursuivre des travaux océanographiques, ardues, en plus, d'étudier sur les lieux la flore et la faune des deux océans polaires.



Il se trouvera peut-être de hardis navigateurs pour se mettre à la recherche des vestiges du continent semi-mythologique de l'Atlantide, submergé, prétend-on, sous les eaux de l'Océan Atlantique et qui fut un mystère pour les savants de l'antiquité.

Qu'est-ce exactement que cette Atlantide auquel écrivains anciens et modernes ont voulu arracher son secret? Une île fabuleuse, sur laquelle différents auteurs de l'antiquité (et du XXe siècle même) ont laissé des récits légendaires qui ont servi de base à plusieurs hypothèses. Cette île disparut instantanément dans un terrible cataclysme qui se rapproche de celui qui détruisit les deux villes de Sodome et de Gomorrhe, trouvées coupables devant Dieu. Elle fut engloutie dans les flots en une nuit et un jour. On la

situe sur plusieurs points du globe. L'opinion la plus écoutée est celle qui veut y voir une partie de l'Amérique, ou encore, le siège de la domination des Atlantes dans le Maroc contemporain.



*Le sous-marin scientifique, muni de puissants projecteurs, scrutant les profondeurs ignorées de l'océan.*



A ce sujet, certains prétendent que les îles des Indes Orientales, les Azores et les Canaries ne sont que les pics de hautes montagnes qui hérissaient dans les temps antiques un seul continent, fait de l'Amérique, de l'Europe et de l'Afrique. Platon, qui vécut 400 ans avant l'ère chrétienne, décrit ce continent qu'il place à l'ouest du détroit de Gibraltar et où serait né le premier homme.

L'Atlantique et le Pacifique seraient pavés de "villes d'eau" qui auraient été, pendant des siècles, telle la ville d'Ys, (au large de la Normandie), des cités éblouissantes dans un miroitement d'or et de pierres précieuses.

On a retrouvé les traces de villes englouties dans le golfe de Campechy, à cent milles des côtes du Mexique et de l'Amérique Centrale. Les pêcheurs rapportent encore des reliques de cette ancienne civilisation. D'après certaines cartes, la profondeur de la mer dans cette région n'atteint pas 600 pieds.

Viljalmur Stefanson, un expéditeur polaire qui a enrichi de merveilleuses trouvailles les livres de la Science, est un chaud partisan de l'utilisation des sous-marins dans les glaciers des deux extrémités du monde.

Le projet lui paraît réalisable, attendu que si un sous-marin peut rôder en vue dans un rayon de 10,000 milles sans renouveler son combustible, il ne s'aventurera pas autrement dans le bassin du pôle qui n'a que 2,500 milles. Une pareille expédition peut s'effectuer dans les mêmes conditions qu'un voyage en paquebot. Le sous-marin peut prendre à son bord un personnel complet de savants. En consacrant plusieurs mois à ce voyage, ses organisateurs pourront pousser

des études biologiques à fond, quoique l'Océan Arctique, d'une profondeur de deux milles, ne soit encore accessible à aucun submersible construit.

M. Stefanson, sans prétendre être versé dans la construction navale, déclare que pour flotter sous les icebergs des pôles, un sous-marin doit au moins pouvoir descendre à 200 pieds. Il garde ainsi une marge de sûreté de 80 pieds. Les glaces les plus imposantes ont 120 pieds de longueur et souvent une épaisseur de dix pieds.

Le mois de mai serait l'époque idéale pour une expédition de ce genre, la température des eaux y étant de 28 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro.

Une entreprise aussi vaste comporte ses dangers, il va de soi, mais qui seraient beaucoup plus grands si elle était tentée au moyen de vaisseaux ou d'aéroplanes. Le malheureux navire emprisonné dans les glaces est irrémédiablement brisé en morceaux. Un sous-marin peut toujours sortir d'une mauvaise impasse par submersion. S'il lui arrive de rencontrer de la résistance en émergeant, il peut faire sauter les glaces qui lui défendent l'accès à la surface avec des bombes ou de la dynamite.

Les sous-marins sont construits pour subir la pression d'une profondeur maxima de 300 pieds — tout ce qu'il faut pour naviguer dans les régions polaires — tandis que les submersibles allemands pouvaient s'enfoncer jusqu'à 600 pieds sous le niveau de la mer. Leurs méthodes sont aujourd'hui connues et leurs secrets dévoilés aux Alliés. Il n'y a qu'à s'en servir.

Les précieuses découvertes du plus fameux océanographe, le Prince de



Monaco, sont à la discrétion de ces futurs explorateurs.

Le professeur italien Guiseppe Pino fut le premier à fouiller les ténèbres de la mer, grâce à deux instruments de son invention, l'hydroscope et l'élevateur. Le premier permet aux yeux de l'homme de regarder dans les eaux de l'océan à quelque profondeur et le second de cueillir au fond de la mer les objets repérés, gros comme un camion ou minuscules comme une perle.

Avec un projecteur assez puissant pour éclairer les sombres profondeurs des eaux, les passagers du sous-marin scientifique pourraient même s'amuser à photographier les merveilles marines pour la joie et l'éducation du public.

—o—

### UN CAPUCHON SILENCIEUX POUR LE TELEPHONE

Un ingénieur de New-York a inventé il y a quelques années, pour le téléphone, un appendice silencieux dont la vulgarisation présente de nombreuses difficultés.

Cet appareil, qu'on peut appeler un capuchon, est en verre; il s'adapte à l'embouchure d'un téléphone ordinaire et permet à une personne de parler sans être entendue de tous ceux qui l'entourent dans la même pièce.

Il est basé sur ce principe que les ondes sonores ou hertziennes requièrent pour leur transmission un médium élastique pondérable et, conséquemment, ne peuvent traverser un espace qui contient de l'air libre.

Cet appareil consiste en deux éléments essentiels, une chambre vide et une chambre d'air, la première faite en verre, munie de deux cloisons sé-

parées par le vide. Il n'y a qu'à appliquer les lèvres à cette partie et à parler comme d'ordinaire.

La chambre qui fournit l'air est fabriquée en un caoutchouc qui sert de lien entre la chambre de verre et l'embouchure du téléphone.

L'air exhalé est forcé de circuler dans des vis en spirales, de sorte que les ondes sonores sont étouffées dans le capuchon silencieux, tandis que l'air s'échappe librement au dehors.

Le principe en jeu est pratiquement le même que celui des bouteilles thermos, qui utilisent les ondes caloriques au lieu des ondes sonores.

—o—

### LA MACHINE A ECRIRE JAPONAISE

Les Japonais ont maintenant leur machine à écrire. Elle comprend 3000 caractères. Une bagatelle ! Et il se trouve des dactylographes pour taper sur pareil clavier, alors que nos meilleurs dactylographes comptent au plus 50 touches. L'invention est d'un ingénieur américain qui fit ses études aux Etats-Unis et introduisit sa trouvaille dans quelques grandes maisons du Broadway.

Comme on sait, le manuscrit japonais se lit de haut en bas et de gauche à droite. Le langage écrit est basé sur les caractères chinois. Il a été réduit récemment pour les fins du commerce aux proportions d'un alphabet phonétique composé de cinquante-deux lettres, ce qui est tout de même encore le double du nôtre.

Des écoles commerciales ont été fondées à Tokio et dans d'autres villes japonaises pour l'enseignement de ce dactylographe.



## UN JEUNE HOMME GAFFEUR

Joseph Sanspéine a été invité, grâce à sa soeur qui est une agréable personne, à une soirée d'anniversaire, chez des gens qu'il ne connaît que par certains potins répandus par des chauffeurs de fournaise, des cuisinières et des femmes de journée de sa connaissance.

Ne sachant danser, il cherche de groupe en groupe à qui causer pour se distraire, trouble des tête-à-tête, surprend maladroitement des couples qui s'embrassent dans les plis hospitaliers des portières et tombe dans un cercle de jeunes filles empesées et de jeunes gens poseurs qui se taisent à son arrivée.

Il réussit enfin à s'asseoir auprès d'un jeune homme qui semble ennuyé d'être là au lieu de faire sa partie de quilles au cercle paroissial et dit pour nouer conversation :

— Tous ces gens là ont l'air de me regarder de haut. Vraiment, je me demande pourquoi. Leur situation n'est pas meilleure que la mienne. Dieu merci. Si je vous disais, monsieur (gardez ça pour vous!) que l'ainé de cette famille est un sans-aveu, un brigand qui va aussi souvent rendre visite au recorder que ce pauvre Gaspard Petit. D'ailleurs, telle mère, tel fils. Qu'est-ce que cette nouvelle riche qui fait la grande dame avec des bijoux que son mari a payés en argent volé? une vieille chipie, pas autre chose.

— Monsieur, répondit froidement son interlocuteur, cette femme est ma mère.

Décontenancé, il ne fit qu'un bond vers la porte de sortie que défendait un autre jeune homme, qui, appuyé au chambranle, grillait une cigarette entre deux valsés.

— Pardon, monsieur, de vous déranger ainsi, mais ce qui m'arrive est tellement extraordinaire!

Il lui relate la conversation qui a si mal tourné.

— Mais lui-même, mon cher ami, le fils de cette vieille idiote, quel crétin!

— Ce bon crétin est mon frère

Non, mais là, c'est trop fort. La colère lui en monte au visage. Cette sacrée famille qu'il déteste parce qu'elle ne le reçoit que par charité est donc aussi nombreuse que les sables du désert!

Il va de ce pas conter sa peine à une blonde enfant au front pur, aux yeux chastement baissés, qui fait tapisserie dans un coin du salon.

— Que vous semblez seule, chère mademoiselle! Je vous comprends bien, allez. Il doit vous répugner de danser avec les invités d'une pauvre famille. Vous avez de la pudeur, vous! Croyez-vous que ça m'intéresse, moi, de me compromettre chez ces gens quand je sais qu'un des leurs dort peut-être en ce moment, ivre-mort, dans un poste de police ou sur un banc de la place Chaboillez.

— Mais de qui voulez-vous donc parler? lui susurra la belle jeune fille d'une voix presque éteinte par l'émotion.



—Du fils de notre hôtesse, pardi!

—De mon frère, alors! Monsieur, vous savez ce qui vous reste à faire. Vous êtes un polisson, un mal élevé. Votre place n'est pas ici, mais dans l'écurie d'où vous n'auriez jamais dû sortir. Allez, jeune homme, rentrez dans vos appartements! (Cette jeune fille avait des lettres).

Enragé contre lui-même, furieux d'avoir perdu la bienveillance, l'affection ou l'estime de cette personne si charmante par un seul mot maladroit, il sortit précipitamment en emportant les claques, le chapeau et le manteau de fourrure d'un invité.

Après avoir couru, comme un fou par la ville, ameuté autant d'agents de police qu'il en faut pour arrêter un poivrot qui cuve son vin sur un devant de porte ou un petit Juif qui vole un melon à l'étalage d'un épicier, il alla échouer sur un banc de square aux côtés d'un individu mal rasé, sale et dégoûtant qui dormait du sommeil du juste, si l'on peut dire.

—“En voilà un à qui je vais enfin pouvoir raconter toute ma petite histoire sans blesser ses sentiments!” Il n'est pas prudent de réveiller le cochon qui dort, disent les Sages. Joseph Sanspeine ignorait cet axiome; aussi n'hésita-t-il pas à donner un grand coup de coude dans le ventre de son ami de fortune.

L'homme leva la tête en bougonnant et se frottant les yeux: “Tu pourrais pas laisser les honnêtes gens dormir en paix, bougre de crevé!”

—Oh, monsieur, ne me grondez pas! Je suis bien malheureux. Imaginez que j'ai insulté sans le vouloir une famille entière. A-t-on idée aussi de se croire de la haute quand on a un fils ou un frère qui dort sous la lune, mange avec les chevaux de manège ou

dans les dépotoirs et assassinerait une vieille femme pour une pièce de vingt-cinq sous! Ah, celui-là, ce vaurien, cette fripouille, si jamais il me tombe dans les pattes! Entre nous, vous n'aimeriez pas mieux vous pendre que de vous appeler Limailou?...

Il reçoit alors sur la figure comme un torchon mouillé une grosse main huileuse qui lui casse les dents, lui écarte les oreilles et lui fractionne le nez.

—Le vaurien, c'est moi! Ça t'apprendra à salir ma réputation!

**Moralité.**—Il ne faut rien dire de personnel sur le compte de quelqu'un sans savoir à qui l'on s'adresse, ni sans savoir de qui l'on parle.

J. L.

### ROBERT DE FLERS ET MOUNET-SULLY

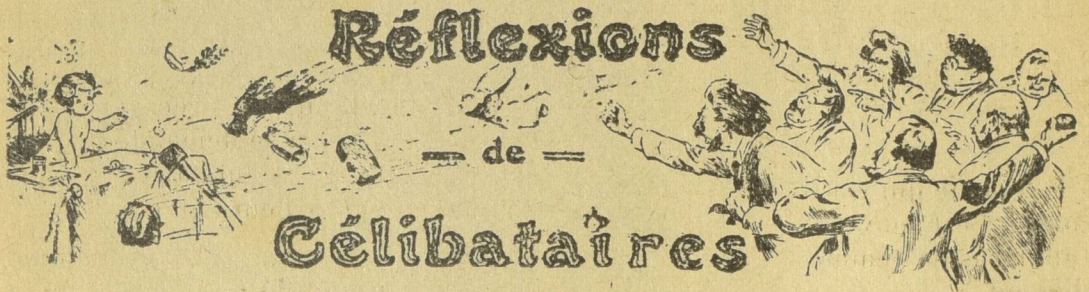
Cependant que “Le Retour” triomphe à l'Athénée et que “Le Roi” a repris possession des Variétés, la Comédie-Française continue à donner fréquemment “Primerose”, du même Robert de Flers.

Le bon Mounet-Sully trouvait que l'on abusait un peu de cette oeuvre charmante; et certain soir, dans un mouvement de méchante humeur bien excusable chez un tragédien accoutumé à exalter des sentiments excessifs, il se rua sur le billet de service et écrivit au crayon: “J'aime mieux Phèdre!...”

Quelques instants après, Robert de Flers passa; lut l'inscription, sourit dans son éternelle lavallière, tira de sa poche son stylo, et, simplement, sous l'écriture du doyen, approuva: “Moi aussi!...”

Hugues Delorme.





## HOMMES

Si un célibataire essaie de comprendre une femme, il perd un temps précieux, il faut toujours prendre la femme telle qu'elle est et ne pas essayer de la comprendre.

\* \* \*

Un enlèvement est généralement une exception à la règle qui veut qu'un mauvais commencement ait une bonne fin.

\* \* \*

Il est plus facile à un homme d'épouser la femme qu'il ne veut pas, qu'il est facile à la femme qu'il lui faut de se faire épouser par cet homme.

\* \* \*

On a fait beaucoup de bruits dernièrement parce qu'un homme a épousé sa belle-mère; mais c'est ce qui se produit chaque fois qu'un homme se marie.

\* \* \*

Durant certains mois de l'année les grands magasins font une diminution de 20 % sur toutes leurs marchandises. Si les maris faisaient également une diminution de 20 % sur le montant qu'ils donnent à leurs épouses. Ah! malheur.

## FEMMES

La huitième merveille du monde est la jeune fille qui ne se met pas de poudre sur le bout du nez.

\* \* \*

99 % de l'amour d'une femme s'obtient avec du glucose.

\* \* \*

La vérité peut rester au fond du puits, et l'amour dans le coeur d'un homme, mais tant qu'ils restent là, ils ne seront jamais utiles pour aucun projet pratique.

\* \* \*

Les genoux de l'homme marié ne sont jamais aussi douillets que les genoux du même homme lorsqu'il n'était que notre fiancé.

\* \* \*

Une femme pardonne plus facilement les défauts et les vices d'un homme que ses qualités et ses vertus.

\* \* \*

Toute jeune fille doit avoir une position afin de pouvoir, plus tard, dire à son mari, combien elle serait riche si elle ne l'avait pas épousé.



## HOMMES

Il est souvent préférable d'avoir aimé et perdu que d'avoir aimé et gagné.

\* \* \*

Pour la plupart le mariage est une opération sans éther.

\* \* \*

L'homme qui est insupportable à la maison l'est souvent parce que s'il ne l'était pas sa femme le serait probablement.

\* \* \*

L'homme amoureux a le coeur beaucoup plus sensible que la femme amoureuse.

\* \* \*

✓ Avant le mariage la femme est l'être idéal d'un homme, après le mariage elle n'est plus que sa cuisinière, sa blanchisseuse, etc.

\* \* \*

Un mari doit être vu quelquefois, mais jamais entendu.

\* \* \*

Il y a des hommes qui battent leurs femmes, il y en a d'autres qui prétendent qu'ils ne mangeraient pas un steak fait par elles pour tout au monde.

\* \* \*

En amour, il y en a toujours un des deux qui jettent toutes ses cartes tandis que l'autre met de côté un as ou deux.

\* \* \*

Un homme se croit très "talon rouge" lorsqu'il a été poli envers une femme qu'il a aimée jadis.

\* \* \*

L'amour est un sac à tout mettre duquel on peut tirer un très grand nombre d'expériences différentes, dont la meilleure ne vaut pas 5 sous.

## FEMMES

Après quarante ans une femme ne rit jamais à moins qu'elle ait raison de rire.

\* \* \*

La femme qui, en recevant des fleurs de son mari se demande ce que celui-ci a bien pu lui faire, mérite généralement les fleurs qu'elle reçoit.

\* \* \*

Dans les romans tous les troubles d'une femme finissent au mariage : dans la vie réelle, les troubles commencent là.

\* \* \*

✓ Une femme n'est vraiment heureuse que le jour où elle a un maître.

\* \* \*

Une femme peut toujours dire la vérité, mais elle doit prendre la responsabilité des conséquences.

\* \* \*

✓ Le succès en affaire est considéré comme une récompense, un prix de consolation, un "booby price", par la femme qui n'a pas trouvé à se marier.

\* \* \*

Plusieurs coquettes seraient fort mortifiées si elles connaissaient le nombre de coeurs qu'elles ne peuvent briser.

\* \* \*

Une femme qui sourit lorsqu'elle est contente, crierait si elle était heureuse.

\* \* \*

Se faire arracher une dent et se marier sont deux expériences tragiques.



## LES DANGERS DES GRANDES VILLES

Cet article ainsi intitulé est le premier d'une série que nous poursuivrons pendant un an dans le seul but et avec l'unique pensée de mettre nos amies lectrices en garde contre certains dangers qui les menacent à leur insu ou qu'elles affrontent avec légèreté.

Nous ne voulons pas, en des descriptions odieuses par leur crudité et leur suggestion malsaine, étaler le vice sous ses différentes formes. Se bien conduire, c'est souvent prévoir les périls auxquels on est exposé. Aussi, voulons-nous tout simplement en de petites anecdotes authentiques, signaler aux jeunes personnes qui nous lisent les risques qu'elles courent dans la fréquentation de camarades légères et vaniteuses, de mauvais amis, de patrons malhonnêtes.

En donnant quelques cas vécus, et cela dans un cadre vague, sans aucune désignation de personnes ou de localités, nous entreprenons une oeuvre essentiellement moralisatrice. Tous ceux et celles qui ont charge d'âmes nous sauront gré de la mener à bon but.

.....  
 Maria était fraîchement arrivée d'un petit village de la province, espérant, grâce à ses diplômes d'enseignement modèle, trouver de l'emploi à Montréal. Elle se procura en peu de temps une position de sténographe dans le bureau de direction d'une grande manufacture.

Bonne, pieuse, très réservée, elle fut vite choquée par les façons gar-

çonnières, les propos lestes et les conversations grivoises de ses compagnes de travail, quatre jeunes filles qui, après avoir rédigé une ou deux lettres, passaient le reste de la journée à blaguer avec le patron dans son bureau. Celui-ci, un bon vivant d'une cinquantaine d'années, marié, père de famille, était avec elle d'une familiarité inconvenante.

Maria se révolta quand les jeunes filles et lui apportèrent dans la pièce où elle travaillait des photographies, gravures et cartes postales tendancieuses dont elles s'amusaient beaucoup.

Elle ne voulut pas les voir. On la traita alors de "prude" et de "petite pimbêche." Le salaire étant bon et la besogne facile et agréable, elle fit encore la sourde oreille. Mais lassée à la fin, dégoûtée du voisinage de ces jeunes personnes dont l'exemple pouvait lui devenir funeste, elle prit le dessein d'abandonner sa position. Un matin qu'elle trouva étalées sur son bureau toutes les images grossières qu'elle avait refusé de regarder, elle sortit pour ne plus revenir.

Fort heureusement pour elle, une amie charitable la recueillit jusqu'à ce qu'elle obtint une nouvelle position. Que serait-elle devenue si elle n'eût pas dans cette crise, à ce moment difficile où tout courage est bien près de faiblir, trouvé l'assistance dont elle avait besoin? .....

L'histoire d'Evelyn, une jeune anglaise, venue de l'Ontario chercher du travail dans notre ville, est plus la-





*“Je ne vous demande qu’une chose, de sourire à mon arrivée.”  
 Plus les gravures étaient légères, plus les sténographes s’en amusaient.  
 La jeune femme n’eut jamais un mouvement de jalousie.  
 “Elle est plus souvent avec lui qu’avec moi.”*

mentable. Munie de ce petit bagage de connaissances que donne le “business school”, elle s’adressa à un agent de placement qui la confia à un industriel en quête d’une sténographe. Celui-ci ayant toute l’allure d’un gentil-

homme, Evelyn accepta son offre avec plaisir.

Elle fut réjouie et rassurée de voir sur son bureau le portrait de sa femme et de ses enfants.



— Ici, lui dit-il en souriant, nous ne travaillons pas beaucoup. Vous prendrez sous ma dictée quelques lettres que vous transcrirez à la machine, à écrire et vous vous occuperez de la classification. Tout cela n'est pas malin. Et il lui mentionna le chiffre de son salaire.

— C'est un bien gros salaire pour un si petit travail! répondit-elle candidement.

— Peu importe, j'aime à garder une jolie fille à mon emploi et à la voir sourire quand j'entre au bureau.

La jeune fille eut alors quelque doute sur les bonnes intentions d'un si bienveillant patron. Elle venait là pour faire de la besogne et non pour le distraire de ses sourires.

Mais comme elle en était à sa première expérience et que d'un autre côté l'oisiveté la laisserait sans ressources, elle resta.

Il lui donna quelques lettres à rédiger, mais quand elle les lui remettait, c'est elle surtout qu'il regardait et non son travail.

Un matin, il vint s'asseoir sur le bras de son fauteuil et se mit à l'entretenir de choses strictement personnelles. Le rouge lui monta au visage et elle lui fit entendre que ses affaires ne l'intéressaient pas, qu'elle était là pour gagner sa vie et non pour tenir avec lui des conversations insignifiantes.

Il lui pinça la joue en lui disant qu'il ne fallait pas rougir ainsi et se fâcher pour des bagatelles.

A une heure, il l'invita à l'accompagner au restaurant pour le lunch. Elle accepta après beaucoup d'hésitation. Vers les 3 heures, le patron vint s'asseoir confortablement à côté d'elle.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Après trois heures, nous ne travaillons pas, lui répondit-il.

— Que devons-nous faire alors?

— Causer, tout simplement.

— Et causer de quoi?

— D'amour.

Evelyn ne manquait ni de sang-froid, ni de courage. Ce n'était pas non plus une imbécile. Elle comprit qu'il n'était que temps de plaquer un patron aussi peu déférent et respectueux pour ses employés.

Elle mit son chapeau et son manteau en vitesse et se précipita à la porte. Elle était fermée à clef. De colère, elle s'empara d'une chaise, fit voler la grande vitre en éclats et se sauva ainsi en déchirant ses vêtements.

Elle prit bien garde par la suite d'accepter une position sans bien connaître la nature du travail qui lui était offert et le caractère du patron.

Si les employeurs exigent de leurs ouvriers des lettres de recommandation, pourquoi une jeune fille, avant de se mettre au service d'un patron ne se renseignerait-elle pas sur son compte?

Le cas de Camille X., quoique différent, comporte aussi sa leçon qui pourra être profitable à plusieurs. Cette jeune fille fut invitée par sa tante, veuve depuis quelques mois, à venir habiter avec elle dans un quartier tranquille de Montréal. Tout près de là vivait un couple uni auquel Camille se lia tout de suite. Le mari devint un frère pour elle, la femme une soeur et elle en arriva à considérer leur enfant comme un petit neveu. Ils se voyaient tous les jours et la jeune fille trouvait dans ce voisinage agréable sa seule distraction.



Le mari de Violette, qui était agent d'immeubles, eut un jour besoin d'une secrétaire qui connut la sténographie et la dactylographie.

—Vous pourriez prendre cette place, dit-il à la jeune fille. Sa femme approuva avec plaisir.

Tous les jours, le mari et Camille se rendaient ensemble au bureau, dînaient dans un restaurant et revenaient bras dessus, bras dessous, tous les soirs, comme de bons camarades.

S'il lui arrivait même de rentrer chez lui sans être accompagné de Camille, sa femme s'inquiétait: "Auriez-vous eu quelque dispute au bureau? Pourquoi Camille ne vient-elle pas me dire bonjour avec toi?"

Il ne lui vint pas une seule fois à la pensée que son mari put aimer son amie Camille et que peut-être elle aurait raison d'être jalouse.

La jeune sténographe était aimée d'un jeune homme qui occupait dans l'Ouest une position lucrative. Le mari semblait ennuyé et de mauvaise humeur quand il lui arrivait d'en parler en sa présence. D'ailleurs, depuis quelque temps, elle avait remarqué qu'il ne la regardait plus avec la même franchise.

Elle lui en voulut de changer ainsi, mais, en même temps, peut-être fut-elle flattée dans sa vanité de voir que le mari de son amie l'aimait.

Ils n'en continuèrent pas moins de se rendre au travail et de dîner ensemble.

Or, un jour, elle lui dit à brûle-pourpoint:

—Je dois recevoir ce soir même un merveilleux cadeau. Comprenant de quoi il s'agissait: "Je puis vous com-

bler des plus riches bijoux, dit-il; quel cadeau attendez-vous?"

—Une bague, répondit-elle en tremblant un peu sous son regard qui s'animaient.

—Une bague! mais je vous en donnerai cent, mille, moi!

—Je sais, mais...

—Je vous défends de l'accepter.

Le lendemain, elle vint à son bureau la bague au doigt.

—Enlevez cela, cria-t-il, enlevez cette bague ou sortez.

Et Camille s'en alla et ne revint plus. Mais elle avait ravi, par sa faute peut-être, à sa meilleure amie l'amour que lui portait son époux.

Quant à elle, elle épousa son fiancé. Que seront ces deux existences?

.....

Voilà en cet article trois incidents qu'on peut multiplier ainsi à l'infini. Les jeunes filles doivent surtout redouter la mauvaise influence de celles qui leur disent en cherchant à se disculper: "Et après tout, pourquoi se préoccuper de tous ces petits détails, si la position est facile et le salaire élevé!"

—o—

Ce fut une machine construite par l'Américain Jay-Gould qui révolutionna le monde des allumettes en produisant 30 millions d'allumettes par jour. Elle découpe les bâchettes et les met en presse. Ces presses glissent ensuite et viennent souffrer et phosphorer les allumettes dans une boîte hermétiquement close, qui protège les ouvriers contre les vapeurs de phosphore et la nécrose qui en résulte si souvent.



## LES MARIAGES DE JUIN

**Jeunes filles et jeunes gens, si vous voulez être heureux, ne vous mariez pas en juin...**

C'est à décourager tous les amoureux français, qui, par crainte des rigueurs de l'hiver, rêvent de se marier au mois de juin. Nous pensions, jusqu'à ce jour où des savants français ont presque maudit les noces célébrées en été, qu'il était de bon augure de se marier à cette date. On dit d'ailleurs communément chez nous: "Heureux comme un époux de juin; chanceuse comme une mariée de juin". Il est reconnu qu'une femme qui s'engage en ce mois dans le saint état du mariage peut aspirer justement à l'amour, aux promesses et à la fortune.

Rien de plus faux, dit la science, pure superstition! Le mois de juin, loin d'être propice aux épousailles cause leur faillite et leur dissolution.

C'est la société française de la Réforme Sociale qui dissipe ainsi toutes nos belles illusions. Elle va jusqu'à prétendre que les mariés de juin sont menacés par un nombre effrayant de dangers.

Et comment donc, juste ciel!

Le premier de ces périls est le fungus toxique. Quel est l'heureux mortel, à la veille de presser dans ses bras l'objet de ses rêves, qui s'attarde à songer aux dangers du fungus toxique?

Et que signifie d'abord ce nom barbare? C'est cette moisissure qui se forme à la surface du riz, pendant les

mois de mai et de juin, que les parents et amis du couple lui lancent à la tête au sortir de l'église et sur le quai de la gare.

En tout autre temps, les nouveaux mariés peuvent être impunément arrosés de riz, mais en juin, c'est autre chose: chaque grain qui les touche est un agent de propagation des pires maux.

Il peut, s'il trouve à se loger dans l'organisme, l'empoisonner complètement et changer les meilleures natures en des caractères acariâtres et insupportables.

Ces savants déclarent même qu'un nombre considérable de divorces, séparations, désertions, querelles de jalousie, et un tas d'autres ennuis de la même farine sont la conséquence de mariages contractés dans ce mois fatidique.

Un homme bat sa femme; celle-ci déserte le foyer conjugal. Si ce couple s'est uni au mois de juin, tout s'explique: il a été empoisonné par le riz que les amis et parents lui ont lancé innocemment le jour du mariage!

L'excuse nous semble enfantine, mais la Science le veut ainsi; nous devons nous incliner.

Mais le riz n'est pas le seul germe qui gangrène un ménage.

Chaque fleur de noces recèle son poison: pois de senteur, orchidées,



roses rouges, blanches, roses et thé, American Beauties, lys de la vallée.

Ces savants français vont tout de même un peu fort à notre gré quand ils accusent les fleurs d'oranger tressées en couronne de contenir les bacilles de la gale... Ce n'est vraiment pas la peine que la fleur d'oranger symbolise la pureté!

Les vieilles bottines qui résonnent sur la capote du carrosse des mariés où pendent à son essieu d'arrière avec des boîtes de fer-blanc peuvent affecter l'heureux couple du porrigo, maladie cutanée qui consiste en petites pustules de forme circulaire!

Combien se suicident aussi, parmi les imprudents qui ont uni leur destinée dans le mois des roses!

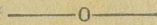


Il est vrai, par contre, que les imbéciles, les épileptiques, les alcooliques, les idiots de naissance et autres dépourvus ont une tendance à se marier en juin. Qu'est-ce à dire? Tout simplement que certaines fonctions physiques, dans ces catégories d'incapables, sont engourdies durant les mois d'hiver. Avec le coquin de printemps, ces personnes se décident à mettre le nez dehors. A la vue des petits oiseaux qui se donnent la becquée dans les feuillages, leurs sens se réveillent et elles rêvent d'une compagne.

Au contraire, les êtres riches et intelligents subordonnent cet instinct à des considérations de temps, d'argent et de convenances, et se marient de préférence en hiver.

Un extrait de mariage daté du mois de juin constituerait ainsi un brevet d'imbécilité, de folie ou de rusticité!

Les savants qui le prétendent sont probablement de vieux gâteux qui ont tourné depuis longtemps le cap de l'espérance et envient le bonheur des jeunes amoureux. L'époque de l'hymen ne peut pas compromettre la félicité des époux quand l'amour seul les unit au pied des autels.



### LE RETOUR DES CORSAIRES

Les pirates, flibustiers et gentils-hommes de fortune, autrefois célèbres et redoutés sur toutes les mers, dont les exploits barbares ont été racontés par tous les romanciers du monde, ont des descendants inattendus qui infestent la Mer Noire.

Des passagers de Sébastopol à Constantinople, ont déclaré dernièrement aux autorités représentant l'Amirauté que plus de vingt vaisseaux turcs et russes arborent le drapeau noir à tête de mort, emblème de la piraterie barbaresque.

John Philipopoulos, citoyen américain et délégué des communistes grecs à Moscou, fut volé de \$6,000 en mer, au mois de janvier dernier, alors que le navire sur lequel il voyageait de la Crimée à Constantinople fut abordé par des flibustiers Tartares.

Le croiseur français "Waldeck-Rousseau" coula l'an dernier deux navires montés par des corsaires qui pillaient sans pitié les bâtiments de commerce.



## L'ASCENSION DU MONT EVEREST

Le mont Everest est-il accessible aux mortels ? Jusqu'ici, les pics les plus élevés ont été escaladés par des savants ou des explorateurs courageux mais pas un n'osa tenter l'ascension du mont Everest, situé au centre de la chaîne Himalaya, en Asie, entre l'empire anglais des Indes et le Thibet, ou empire chinois, deux fois plus haut que le Mont Blanc. Ce pic fantastique, dont la tête se perd dans les nuages et dans d'impénétrables brouillards, a 29.000 pieds d'altitude, soit presque six milles. Son nom de Everest lui vient d'un voyageur anglais qui le mesura le premier en 1855. Un seul alpiniste, le duc des Abruzzes, réussit à gravir le mont voisin qui compte à son sommet 24.565 pieds et auquel fut donné le nom de Pic de l'Épousée. Le club Alpin et la Société Royale Géographique d'Angleterre viennent d'obtenir du gouvernement du Thibet l'autorisation de risquer la vie de leurs membres et leurs fortunes à l'accomplissement de cet exploit presque surhumain : l'ascension du sommet le plus élevé et le plus dangereux du monde. Celui qui l'escaladera le premier se rendra aussi célèbre que les explorateurs des Pôles.

La campagne qui environne le mont Everest est maudite. Les aborigènes du Thibet ne s'en approchent jamais et dissuadent les étrangers qui veulent franchir la ligne qui sépare—d'après eux—le monde habitable du séjour des mauvais esprits. Il est passé dans leurs croyances que l'homme qui s'aventure aux environs du mont est

la proie des démons et ne revient jamais. C'est pourquoi, les voyageurs n'ont jamais pu embaucher des guides dans cette contrée.

S'il semble impossible d'atteindre la faite de ce mont redoutable, il n'est non plus facile de parvenir au pied. Des glaciers énormes en défendent l'approche.

Comme nous l'avons dit plus haut, il a une hauteur de près de six milles. Des escarpements perpendiculaires sont taillés dans ses flancs percés de ci de là de crevasses effrayantes.

Le mont aurait-il un escalier bien gardé par une double rampe jusqu'au sommet qu'il serait encore d'une ascension difficile. En effet, la plus haute altitude atteinte par les alpinistes est d'un mille moindre que le mont Everest et encore n'y sont-ils arrivés que gravement affectés par "la maladie des montagnes".

Mais le plus grand obstacle ne réside pas encore dans la hauteur du pic, ni dans les glaciers qui en font l'accès difficile, ni dans ses flancs abruptes, mais bien dans les vents de tempête qui soufflent continuellement à son sommet. Vu de la vallée, le sommet de ces montagnes a l'air d'une bouffée de cigare. Les météorologistes qui observent ces bourrasques tout à leur aise à travers leurs télescopes en parlent comme d'une chose terrible.

Les explorateurs comptent, pour faire cette ascension, sur l'aide d'aéroplanes. On est à fabriquer en Angleterre une escadrille d'énormes



avons susceptibles de traverser sans danger ces épais brouillards et résister aux pires vents. Si le sommet du mont formait un plateau étendu, un appareil pourrait transporter les voyageurs et les déposer là tranquillement. Il se trouverait même un terrain d'atterrissage au faite du mont que les aviateurs, une fois arrêtés, ne pourraient reprendre leur vol.

Les audacieux qui entreprendront cette ascension le feront à pied, attachés les uns aux autres par des câbles, munis d'alpinistocks et armés de haches pour briser la glace.

dollars, peut-être, et combien de vies! L'explorateur y va au risque de ses jours. Il y a quelques années, quand le duc des Abruzzes se rendit au sommet des deux pics voisins—le K-2 et le "Bride Peak"—ce fut au prix de mille dangers. Et ces deux aiguilles rouges déjà redoutables le sont beaucoup moins que le mont Everest.

Quelles sont, en terminant, les différentes altitudes des monts qui forment la chaîne de l'Himalaya? Soixante-quinze pics ont 24,000 pieds de hauteur; quarante-huit, 25,000 pieds;



Carte pointillée montrant comment le mont Everest et les autres pics de la chaîne Himalaya, en Asie, forment une barrière naturelle entre les plaines chaudes et fertiles de l'Inde et la terre stérile et glacée du Tibet.

Les avions se rendront indispensables pendant cette marche pénible en indiquant la route comme font les éclaireurs à la tête d'une armée. Ils approvisionneront aussi les alpinistes de nourriture, de vêtements, d'instruments scientifiques et de toutes choses nécessaires.

Ces machines feront la reconnaissance du mont plusieurs mois avant que des membres du Royal Geographical Society d'Angleterre en tentent l'ascension. Nos observateurs encercleront tous les jours le pic, évitant les remous aériens, photographiant sa surface ponce à ponce, du pied au sommet, des faces à trouver la route la plus facile et la moins dangereuse.

Combien coûtera cette expérience? Cent mille dollars, deux cent mille

seize 16,000; cinq, 27,000 pieds et trois plus de 28,000.

Les préparatifs de cette ascension vont bien durer un an, de sorte que le merveilleux exploit ne sera tenté que pendant l'été de 1922.

— 0 —

#### LA RAISON

La clientèle.— Vous augmentez vos prix, vous me prenez deux fois plus cher pour me nettoyer cette paire de gants que vous m'avez pris il y a un mois pour me nettoyer une robe complète.

Le teinturier et nettoyeur.— Que voulez-vous, chère madame, vous avez deux gants.



## LES APACHES DE PARIS

Une tragédie qui nous remet en mémoire les exploits de la bande Bonot s'est déroulée à Paris, durant les fêtes de Noël. On se souvient de l'apache Bonot qui terrorisa la capitale française quelques années avant la guerre en volant, pillant et tuant à sa discrétion, secondé seulement par une femme et quelques affiliés. Surpris par la police, il fut capturé après une lutte acharnée et se précipita du toit de sa prison sous les yeux de milliers de spectateurs muets d'horreurs. Cette fois, c'est une fille de vingt-deux ans qui, à la tête de quelques pâles apaches, résiste à une escouade de gendarmes et ne se rend qu'affaibli par la perte de son sang.

Les vols audacieux de Henriette Miffone et de ses gens intriguaient depuis longtemps la police secrète de Paris. Plusieurs personnes, victimes de ces détrousseurs, avaient bien remarqué qu'ils opéraient en automobile, mais pas une ne pouvait donner trace du redoutable taxi-fantôme. On avait souvent vu aussi une élégante jeune femme commander ces voleurs et faire le coup avec eux.

Vers la fin de novembre, la bande commit divers vols à Suresnes, dans la petite banlieue de Paris, où elle mit à sac plusieurs bijouteries. La foule s'ameuta et menaça un moment de faire un mauvais parti aux malandrins. Ceux-ci remontèrent en grande vitesse dans leur auto et échappèrent une autre fois à la police. Mais leur

jeu était découvert et les traits de la jeune femme Miffone avaient été remarqués par plusieurs.

Les agents réussirent un peu après à localiser l'automobile de ces apaches à Neuilly et s'y rendirent en nombre.

Déguisés en mendiants et en balayeurs, ils encerclèrent la voiture et sommèrent ses occupants de se rendre. Une grêle de balles répondit à leur injonction. La bataille fut vite tranchée. Deux agents avaient déjà été blessés quand un cycliste, dissimulé derrière un arbre, tira sur Henriette Miffone et l'atteint à l'estomac. Elle tomba sur la chaussée et ses compagnons se livrèrent.

Au cours de l'enquête instruite par un commissaire sur cette affaire, la police reconstitue l'histoire de la prévenue, qui est la fille d'un coiffeur aisé d'Alfortville, dans la banlieue de Paris. Douée d'une intelligence remarquable, Henriette obtint très jeune son diplôme d'institutrice. L'enseignement ne lui souriant pas, elle entra à la Société Générale de Paris, où ses patrons lui accordèrent une entière confiance.

Elle quitta brusquement ses parents en 1918 pour se mettre à la tête d'une bande d'apaches qui furent tous arrêtés avec elle au cours de l'échauffourée.



## Un pont jeté sur deux continents

**L'Océan Pacifique aurait été, dans des temps préhistoriques, une vaste terre ferme reliant l'Asie à l'Amérique du Sud**

L'Océan Pacifique fut-il un jour, dans les temps préhistoriques, un vaste continent, hérissé de forêts impénétrables, traversé de profondes rivières, orné de montagnes aux pics inaccessibles et couvert d'immenses cités aux palais de pierre, refuges des peuples qui habitaient cette terre engloutie?

La question peut se poser. Elle peut se poser et obtenir même une solution assez satisfaisante, grâce aux recherches des géologues, poursuivies depuis des siècles.

Si les Amériques du centre et du sud ont été de tout temps séparées de l'Asie par l'Océan Pacifique, comment expliquer que ces terres fussent habitées par des peuples d'une haute civilisation quand les premiers explorateurs espagnols et portugais en firent connaître l'existence à la vieille Europe et Manco-Capac établit au Pérou en l'année 1021 la première dynastie des Incas?

Les îles qui émergent à la surface du Pacifique ne sont que les sommets des montagnes géantes noyées par les eaux qui ont inondé ce continent, cette terre ferme, avec le travail des siècles et la transformation des couches terrestres.

Le professeur de zoologie et géologie de l'université de Hawaï, M. William A. Bryan, vient de monter tout un échafaudage de preuves susceptibles

de démontrer l'évidence de cette assertion. Il va même jusqu'à dire qu'un pont gigantesque eût pu être jeté sur ce qui est aujourd'hui l'océan Pacifique pour relier l'Asie à l'Amérique.

Ayant découvert sur les rives de l'île Juan Fernandez, au large de la côte ouest de l'Amérique du Sud, quelques petits mollusques d'eau douce, il ne peut justifier leur présence à cet endroit qu'en admettant l'existence d'un continent submergé.

L'île de Juan Fernandez devint fameuse avec Robinsou Crusôë qui l'habita pendant plusieurs années avec son nègre Vendredi et ne fut pas plus surpris à son arrivée d'y relever des pistes humaines, que ce professeur d'y trouver dans le sable des mollusques d'eau douce.

Et ces mollusques appartiendraient à une espèce commune aux îles Hawaï. Comment auraient-ils alors traverser les milliers, de milles qui séparent les deux îles?

Si l'on admet la possibilité de ce pont qui eut servi de trait d'union entre les deux mondes autant de mystères et d'énigmes, jusqu'ici inexplicables, se trouvent ainsi déchiffrées, comme la ressemblance qui existe entre les pyramides et les ruines trouvées dans les Amériques du centre et du sud, en tous points conformes à celles de l'Égypte, les légendes afri-



caines et asiatiques, les antiques civilisations chinoise et péruvienne.

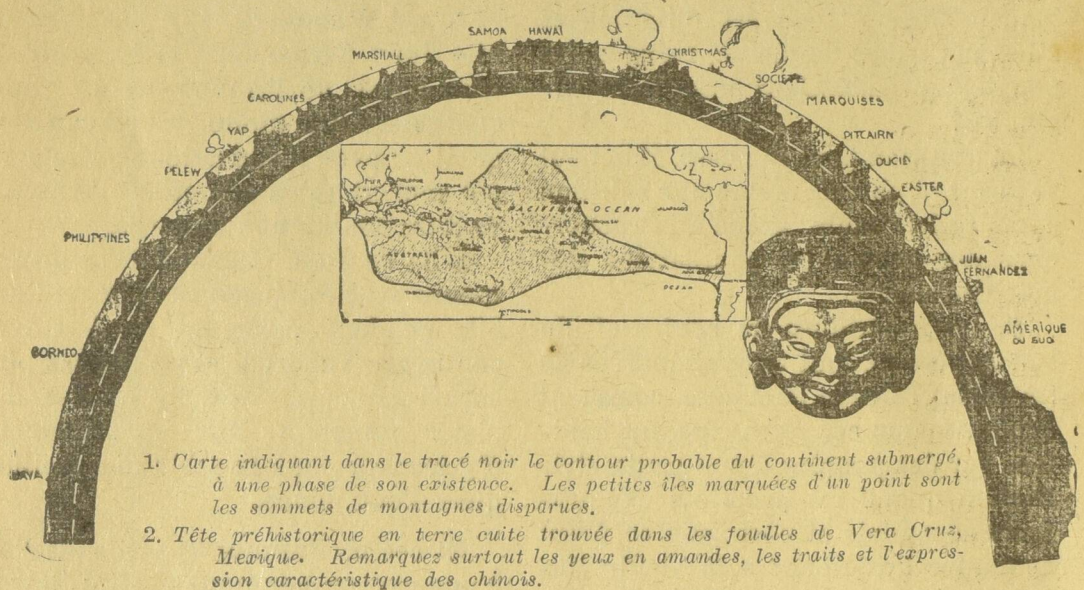
Ce continent, si jamais il exista, s'étendit probablement de l'Asie Méridionale, comprenant l'Australie, la Nouvelle-Zélande, Java et ce qui est aujourd'hui l'archipel de la Malaisie, au nord des îles Hawaï.

L'affaissement de terrain qui plongea cette terre dans les eaux du Pacifique fit surgir la grande chaîne de montagnes de l'Amérique du Sud et peut-être aussi nos Rocheusés.

liers de ce pont géant auraient été assis sur ces battures échelonnées.

Il se peut que sur ce continent submergé se soient fondues les deux civilisations de l'Asie et des Amériques — et que le même troupeau humain, dispersé par le cataclysme, ait gardé, à travers les âges, dans leur patrie respective, les mêmes moeurs et les mêmes arts.

Il est plus admissible pourtant que les habitants primitifs de l'Amérique du Sud furent des asiatiques qui firent



1. Carte indiquant dans le tracé noir le contour probable du continent submergé, à une phase de son existence. Les petites îles marquées d'un point sont les sommets de montagnes disparues.
2. Tête préhistorique en terre cuite trouvée dans les fouilles de Vera Cruz, Mexique. Remarque surtout les yeux en amandes, les traits et l'expression caractéristique des chinois.

C'est alors, avec cet affaissement graduel, que dut être érigé ce pont fantastique dont la science s'applique à prouver l'existence en ces temps.

D'autant plus que les cartes hydrographiques américaines relèvent une série de battures qui iraient de Hawaï aux îles Marshall, à l'ouest des îles de la Caroline, à Yap et à l'archipel de la Malaisie; et plus loin, du sud-est des îles Hawaï ou Sandwich à la rive occidentale de l'Amérique du Sud en passant par Juan Fernandez. Les pi-

le voyage, alors que l'océan Pacifique était une immense contrée unissant les deux continents d'aujourd'hui.

On crut pendant longtemps que l'Amérique avait été peuplée par des indigènes de l'Asie qui émigrèrent par le détroit de Behring. Mais, d'après la plupart des archéologues, le détroit n'ayant que quarante milles de large et étant avec cela gelé en hiver, cette hypothèse doit être rejetée.

Si cette théorie pourtant est bien fondée, comment expliquer qu'avant



la découverte de la Colombie par les Européens, aucune civilisation ne florissait dans l'Amérique septentrionale alors qu'au Mexique, dans l'Amérique centrale et au Pérou, des peuples cultivaient heureusement les arts, les industries, voire même la littérature?

Si les asiatiques avaient fait leur migration par le détroit de Behring, les Indiens de l'Amérique du Nord eussent joui de la même civilisation, ce qui ne fut pas.

La ressemblance entre les premiers indigènes de l'Amérique du Sud et ceux du nord de l'Afrique et du sud de la Chine est particulièrement frappante dans leurs monuments d'architecture, leurs oeuvres de sculpture et les divers manifestations extérieures de leur culte. Leurs dieux ont même plusieurs liens d'affinité entre eux.

Il est donc presque certain que les Incas du Pérou et les Aztèques, anciens habitants du Mexique, furent transplantés des régions équatoriales du Nouveau Monde, grâce à ce pont de terre trans-Pacifique que l'océan a noyé dans ses flots.

Les principaux monuments retrouvés dans les ruines des anciennes cités des continents d'Asie, d'Afrique et d'Amérique sont des pyramides munies de larges escaliers en pierre bordés par des balustrades ouvragées et terminés par des temples.

Les masques d'animaux de la sculpture de Maya suggèrent tout à la fois l'idée d'une trompe d'éléphant et d'une gueule de serpent.

Les murs des temples sont revêtus de corniches en tuiles et terminés en coupes pareilles à celles qui coiffent les pagodes chinoises.

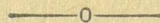
Les mascarons, les têtes sculptées dans la terre cuite ou la pierre ont au Mexique l'expression des habitants de

la Mongolie et les yeux obliques des chinois.

Dans le Yucatan, péninsule du Mexique, furent trouvées dans des ruines, comme dans le Cambodge, de nombreuses tables de pierre et balustrades supportées par des figures sculptées d'hommes à barbiches.

Les Mayas de l'ancien Mexique furent de grands bâtisseurs et ils excelaient surtout dans la construction des pyramides qu'ils élevèrent en plus grand nombre que les Babyloniens et les Egyptiens.

La Science, en recueillant tous ces éléments de preuves, arrivera-t-elle à nous démontrer clairement que les trois continents, asiatique, africain et américain n'en formèrent un jour qu'un seul? C'est à souhaiter.



## UNE LANGUE INTERNATIONALE

Certains membres influents de la Ligue des Nations et parmi ceux-là, M. Paul de Mielle, professeur d'université de France, ont conçu l'idée d'une langue internationale pour servir aux débats de cette Société. La grammaire et le vocabulaire en seraient également empruntés aux deux langues française et anglaise. "Sans une langue commune, la Société des Nations ne peut exister", disent les promoteurs de ce mouvement. Tout membre de la Ligue connaîtrait ainsi, en plus de sa langue maternelle, un idiome auxiliaire. Le français et l'anglais sont universellement considérés comme les deux plus propres à fournir les éléments de ce langage international.



## LE ROMAN DE Mme MACSWINEY

La jeunesse de cette jeune femme dont le mari, Terence MacSwiney, ancien maire de Cork, donna sa vie à la cause de l'indépendance irlandaise après 73 jours d'un jeûne volontaire, fut une des plus mouvementées et des plus tragiques de l'histoire.

Muriel MacSwiney douée de tous les attributs de la beauté, un sourire de madone, des yeux fascinants, une bouche adorable, eut pu s'entourer d'admirateurs fervents, faire un mariage somptueux et écouler la plus douce et la plus facile des existences. Elle préféra donner son amour à l'homme qui l'avait charmée autant par sa vigueur physique que par la grandeur et la noblesse de son caractère.

Elle passa ses premières années aux Etats-Unis et s'en retourna de bonne heure à Cork, sa ville natale. Son père, qu'elle perdit très jeune, était un riche distillateur. Mise dans une pension aristocratique de Hastings, au sud de l'Angleterre, elle y cultiva tous les arts d'agrément, la musique surtout. La langue française n'avait pas de secrets pour elle; elle la parlait couramment, l'ayant apprise d'une gouvernante. Un élève du grand maître Whistle lui enseigna aussi la peinture de paysage. "Mon mari aimait la musique, la poésie et la peinture, nous nous sommes vite compris, grâce à ces points de ressemblance", dit-elle à un journaliste américain.

Ce qui réunit surtout ces deux êtres dont les idéals étaient communs fut

leur amour de l'Irlande, leur ardent patriotisme.

Ils se connurent en 1915, alors que Terence MacSwiney était commandant de l'armée du sud de la République irlandaise. "Il avait, dit-elle, la taille élancée, le teint brun et les yeux bleus. Je le trouvais très bel homme."

A quatorze ans, le futur maire de Cork, faisait ses premiers essais poétiques. Sa lyre était surtout patriotique. Il chantait en vers les malheurs de sa patrie ou brodait des fantaisies sur les vieilles légendes irlandaises. De poète, il devint auteur dramatique. L'une de ses pièces, intitulée "The Wooing of Emir", fut bien accueillie par les critiques. Ses différentes oeuvres seront d'ailleurs publiées prochainement en un fort volume.

Il fut pendant deux ans interne dans un collège des Frères des Ecoles Chrétiennes où il se spécialisa en comptabilité et entra dans une grande maison de Dublin. Chargé de toutes les courses au dehors, il parcourut ainsi l'Irlande organisant petit à petit l'armée de la République irlandaise.

Muriel Murphy revit son fiancée en 1916, dans la prison de Wakefield, où il était interné avec plusieurs de ses compatriotes. Il s'attendait alors à être fusillé.

Remis en liberté, il fut de nouveau arrêté au mois de juin 1917 sans que sa femme le sut. Elle apprit par une lettre que le Hasard lui porta qu'il était écroué dans une prison de Shrewsbury.



Elle s'y rendit sur le champ et le neuf juin de cette année, un prêtre irlandais les unit pour la vie.

MacSwiney passa sa lune de miel dans son cachot. De nouveau libéré, il se réfugia à Ballingary avec sa femme. Ce fut leur seule vie commune jusqu'à la mort de ce martyr.

Après un autre emprisonnement où MacSwiney fit son premier jeûne, il fut relâché la veille de Noël.

Le jour de la naissance de son premier enfant, une fille nommée Maire, nom gaélique, MacSwiney fut incarcéré pour la quatrième fois à Belfast.

Devenu à sa libération maire de Cork, Terence MacSwiney devint pour la dernière fois le prisonnier des Anglais. En signe de protestation contre leur "barbarisme", le mot est de Muriel Murphy, il se laissa héroïquement mourir de faim après 73 jours de jeûne.

—o—

### LA TENUE D'UN BON MARI A TABLE

—

Certains auteurs humoristes prétendent enseigner aux jeunes filles à faire le choix de leur mari. Ils leur conseillent surtout de les juger à table, à leur façon de manger et de se tenir.

Ellie Dautrin, un romancier féminin bien connu, écrit là-dessus des choses fantaisistes qui dénotent au fond une vive connaissance de la psychologie.

Etudiez attentivement à table le jeune homme de qui dépend votre avenir. S'il est empêtré avec sa fourchette et son couteau et dévore son rôti en trois bouchées, attention ! Il n'est pas homme à vous montrer de la sympathie et de l'affection.

S'il mange ce qui se trouve devant lui sans y prendre plaisir et ne peut se rappeler le menu en sortant de table, ce sera encore un mari désappointant. Il ne saura jamais apprécier les chapeaux que vous portez, ni le chic de vos robes et vous serez jolie et élégante pour des prunes !

S'il aime trop les gourmandises, bonbons et desserts sucrés, il est de tempérament nerveux et embêtera sa femme. S'il préfère le fromage et les rôtis, c'est un homme musculaire, lourd et placide.

Est-il friand de pain ? Il aime son pays et lui est très attaché. Sait-il goûter en connaisseur raffiné le fumet d'un bon vin ? il a l'âme d'un gentilhomme des champs, d'un fermier ou d'un vigneron.

La meilleure épreuve qu'une fiancée ou toute jeune fille puisse faire subir à l'homme qu'elle aime ou qu'elle va aimer est celle du dessert.

Regardez-le bien tenir une pêche et la manger. S'il la cueille distraitemment dans le fruitier ou avec un air d'homme pressé et distrait, ou s'il l'avale à la hâte, dites-vous, jeunes filles : "Ce n'est pas là le mari qu'il me faut."

La prend-il au contraire lentement, avec mille précautions, en gourmet qui connaît la valeur des choses qu'il mange ; l'épluche-t-il avec des doigts d'artiste ; n'hésitez pas, épousez cet homme le plus vite possible.

Conclusion : Les gourmets, les amateurs de bonne chère entrent dans la catégorie des excellents maris. Aussi, faut-il qu'ils unissent leur vie à celle d'une cuisinière irréprochable !

—o—

Prétendre contenter ses désirs par la possession, c'est vouloir étouffer le feu avec de la paille.



## LA GUERRE AUX MARINGOUINS

Sans les maringouins, la campagne est un Paradis pendant le mois de juin.—

### Les mille manières de détruire les moustiques

Voici la saison des lilas en fleurs et des moustiques. Autant le pépiement des oiseaux dans les grands arbres caressés par les brises d'été est réjouissant, autant le vrombissement des maringouins, les "cousins" de France, est désagréable aux citadins qui passent le mois de juin à la campagne.

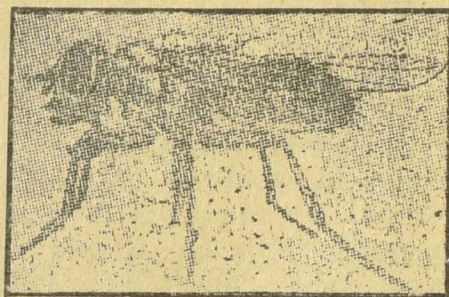


C'est le soir surtout, à l'heure du coucher, que ces insectes assiègent les villas et empêchent leurs habitants de dormir. Il y a plusieurs moyens de les chasser et de prendre ainsi le repos que veulent avoir ceux qui se payent les frais d'une maison de campagne. Aucune de ces méthodes n'est cependant infaillible.

Ainsi, frictionnez-vous la figure et les mains de camphre et jetez-en quelques gouttes sur votre oreiller, et les moustiques se tiendront à l'écart tant que son odeur persistera dans la chambre où vous dormez. Il en est ainsi de l'huile de pouliot (espèce de menthe), de menthe poivrée (peppermint) et d'huile de citronnelle.

Une recette qu'on dit très efficace est celle-ci: huile de citronnelle, 1 once; esprit de camphre, 1 once; huile de cèdre,  $\frac{1}{2}$  once. Quelques gouttes jetées sur une serviette fixée à la tête du lit, en chassent, assure-t-on, les moustiques. S'ils sont abondants et ennuyeux, s'enduire les mains et la figure de cette mixture. L'odeur se dissipe dans la nuit et les insectes reviennent à la charge aux petites heures.

Si les maringouins réussissent à traverser les moustiquaires qui défendent une pièce, voici un bon moyen de les faire sortir ou de les exterminer, ce qui vaut mieux: Clouez le couvercle d'une boîte de poudre à pâte au bout d'un bâton et dans ce couvercle déposez quelques gouttes de l'huile de "kerosene". Comme les moustiques se reposent habituellement au plafond, il



n'y a qu'à placer la baguette au-dessous d'eux; la fumée de l'huile les fera tomber dans l'huile où ils ne vivront



pas longtemps. Cette méthode était pratiquée par nos grands-pères. Elle est très vieille mais excellente.

Les médecins japonais recommandent de brûler des pelures d'orange dans les chambres à coucher pour empester en une minute tous les moustiques qui s'y trouvent.

Les piqûres de maringouins se guérissent très bien avec un savon grossier. L'irritation disparaît en un clin d'oeil.

Rien n'attire plus les moustiques que les tessons de bouteilles, les boîtes de fer-blanc vides, les déchets de toutes sortes, et surtout, l'eau stagnante.

On peut encore pour détruire les maringouins chauffer une pelle ou autre récipient et y laisser dissoudre quelques gouttes de poivre ou de sucre blanc. La fumée les tuera infailliblement.

Toute solution de potasse a le même effet. Dissolvez en un drachme (huitième partie d'une once) dans deux onces d'eau et ajoutez quelques pincées de sucre, puis exposez cette mixture dans toutes les pièces de la maison.

Le papier à mouches et les poisons liquides sont les préventifs les plus employés contre les moustiques. Ce qui vaut mieux que tout cela est une solution de formoline dans de l'eau. Une simple cuillerée de ce liquide dans une soucoupe remplie d'eau peut détruire toutes les mouches d'une maison.

La poudre pyrèthre est aussi conseillée.

Grâce à toutes ces recettes dont l'efficacité ne peut être mise en doute, la campagne n'offre plus aux citadins aucune embêtée.

## CONSEILS POUR VIVRE 100 ANS

Nos lecteurs liront attentivement ces commandements de la santé dont la mise en pratique peut prolonger aisément leur existence jusqu'à l'âge de cent ans... à moins d'événements de force majeure, telle que la fin du monde, par exemple.

1—Huit heures de sommeil chaque nuit.

2—Dormir sur le côté droit.

3—Tenir la fenêtre de la chambre à coucher ouverte.

4—Eloigner légèrement le lit du mur.

5—Eviter les bains, douches ou ablutions à l'eau froide le matin; se laver dans une eau tiède, de la température du corps.

6—Prendre certains exercices avant le petit déjeuner, v. g.: marche, mouvements respiratoires, mouvements d'extension.

7—Manger peu de viande et surtout ne manger que de la viande bien cuite.

8—Manger beaucoup de graisse pour nourrir les cellules qui détruisent les germes de maladies.

9—Eviter de boire de l'alcool.

10—Ne jamais permettre à un animal de coucher dans sa chambre, les animaux, chiens et chats, étant des agents de propagation de certains germes néfastes.

11—Prendre des vacances hebdomadaires.

12—Limiter son ambition.

13—S'entraîner à avoir du sang-froid.

— 0 —

Qui change de couleur en voyant de l'or, changerait de geste s'il n'était pas vu.

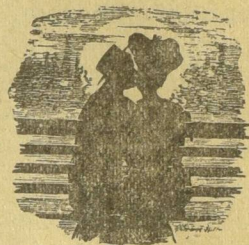




## *Les rues de Montréal*

*et = = =*

## *leurs habitants*



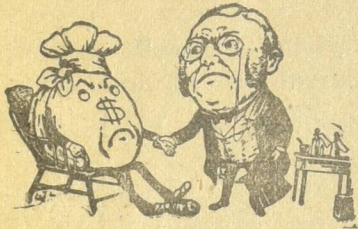
LES AMOUREUX GAIS.  
 LES ANARCHISTES  
 LES ACCAPAREURS.  
 LES AMANTS DE NOEL.  
 LES AUTOMOBILISTES.  
 LES ARCHITECTES.  
 LES AMIS.  
 LES AVOCATS.  
 LES ACTEURS.  
 LES AMERICAINS.  
 LES AVARES.  
 LES AVENTURIERS.  
 LES BOCHES.  
 LES BELLES-MERES.  
 LES BOULANGERS.  
 LES BELGES.  
 LES BOURREAUX.  
 LES CHARRETIERS.  
 LES COMIQUES.  
 LES CHANCEUX.  
 LES CHASSEURS.  
 LES CHIENS.  
 LES CHANTEURS.  
 LES CREANCIERS.  
 LES CARICATURISTES.  
 LES CHEMINEAUX  
 LES CHARRONS.  
 LES DESHERITES.  
 LES DEPUTES.  
 LES DECORES.  
 LES DENTISTES.

Rue Emery (Aime et ris).  
 Rue Moreau (Mort aux...)  
 Rue Gagnon.  
 Rue Guy.  
 Rue Hanotaux (anne auto.)  
 Rue Maisonneuve.  
 Rue Visitation.  
 Rue Bureau.  
 Rue Cabot.  
 Rue Columbia.  
 Rue Dollard.  
 Rue Fortune.  
 Rue L'Allemand.  
 Rue Laporte.  
 Rue Painchaud.  
 Ave des Belges.  
 Rue de Béthune.  
 Rue Hudon (Hue donc).  
 Rue Molière.  
 Rue Swastika.  
 Rue Saint-Hubert.  
 Rue Basset.  
 Rue Albany.  
 Rue Audet.  
 Rue Henri-Julien.  
 Rue Lavoie.  
 Rue Charron.  
 Rue Lespérance.  
 Rue Ottawa.  
 Rue Lacroix.  
 Rue Adam.



LES DEBITEURS.  
 LES ESTROPIES.  
 LES EMPLOYES DE L'ABATTOIR.  
 LES ECOLIERS.  
 LES ENFANTS.  
 LES FINANCIERS.  
 LES FRANÇAIS.  
 LES FILLES LEGERES.  
 LES FUMEURS.  
 LES FERBLANTIERS.  
 LES FERMIERS.  
 LES GOURMETS.  
 LES GUERRIERS.  
 LES HUMBLES.  
 LES HARPISTES.  
 LES IVROGNES.  
 LES INDECIS.  
 LES JEUNES FILLES A MARIER.  
 LES JUIFS

Rue Contrecoeur.  
 Rue de l'Hôpital.  
 Rue des Seigneurs.  
 Rue du Collège.  
 Rue Baby.  
 Rue Capital.  
 Rue Lafrance.  
 Rue Liège.  
 Rue Quesnel.  
 Rue Taillefer.  
 Rue Laprairie.  
 Rue Chateaubriand.  
 Rue du Champ de Mars.  
 Rue Laviolette.  
 Rue Duluth.  
 Rue Lafontaine.  
 Rue Eva (Eh va)  
 Rue Maria.  
 Rue Abraham.



LES LIBERAUX.  
 LA LORD'S DAY ALLIANCE.  
 LES MARCHANDS DE LEGUMES.  
 LES MALADES.  
 LES MARCHANDS DE "BEANS".  
 LES MISEREUX.  
 LES MARTYRS.  
 LES MODISTES.  
 LES MENUISIERS.  
 LES MUSICIENS.  
 LES MATELOTS.  
 LES MARCHANDS DE FLEURS.  
 LES NOBLES.  
 LES NATIONALISTES.  
 LES OFFICIERS.  
 LES OUVRIERS.

Rue Laurier.  
 Rue Champagne.  
 Rue Panet (panais).  
 Rue Fort.  
 Rue Clarke.  
 Rue Bonsecours.  
 Rue Breboeuf.  
 Rue Couture.  
 Rue Desmarteaux.  
 Rue Mozart.  
 Rue Marin.  
 Rue Deserres.  
 Rue Leduc.  
 Rue Bourassa.  
 Ave de l'Epée.  
 Rue Workman.



LES ORATEURS SACRES.	Rue Bossuet.
LES POETES.	Rue Victor Hugo.
LES POSEURS DE BOULONS.	Rue Rivet.
LES PACIFICATEURS.	Rue Olivier.
LES PHILOSOPHES.	Rue Lesage.
LES PATRIOTES.	Rue Montcalm.
LES PARISIENS.	Rue Paris.
LES ROYALISTES.	Rue Roy.
LES SOLDATS.	Rue Verdun.
LES SOLDATS DU 22EME.	Rue Courcellette.
LES VOLEURS.	Rue Friponne.
LES VIEILLES FILLES.	Rue Sainte-Catherine.
LES VOYAGEURS.	Rue Christophe Colomb.
LES "ZARZAIS".	Rue Joseph.

— o —

### LA PECHE AUX PERLES

*(Perles recueillies dans les journaux et les livres.)*

De "l'Echo du Littoral", publié à Boulogne-sur-Mer (No du 19 novembre) :

"Aux temps trois fois heureux", où on pouvait se procurer du charbon de première qualité à des prix variant entre 1 fr. 25 à 1 fr. 60 le sac. Si cela continue, l'après-guerre sera plus terrible que la guerre même; les nouveaux-nés, les enfants s'étiolent faute d'aliments convenables, de combustibles "pour les chauffer ou les cuire"...

Alors, à Boulogne, on cuit les enfants?

— o —

On confond facilement le galant homme avec l'honnête homme en oubliant que pour le second, l'honnêteté n'est souvent qu'un but, tandis que, pour le premier, elle est toujours au point de départ.

De "Sylvia", nouvelle publiée par "le Régiment" du 18 novembre:

Timidement, il appela:

—Sylvia?

—Oh non! fit-on dans le lit, "en une langue encore incon nue".

Depuis le soldat de l'Arc de Triomphe, c'est effrayant ce que l'on nous sort de choses inconnues.

— o —

Quand les chansons donnent de la célébrité, la vertu n'en donne guère.

— o —

Définition du chant par un sceptique: C'est une façon d'insister sur les mots.

— o —

Les conseils des vieillards sont comme le soleil d'hiver, ils éclairent sans échauffer.



## Qui doit contrôler les finances dans le ménage? L'homme ou la femme?

### LA FEMME

(par Denisetto)

L'homme le plus ennuyeux au monde est celui qui tient les cordons de la bourse dans le ménage et qui règle les dépenses. C'est le tyran financier et sa petite femme n'est qu'une esclave pour lui. Existe-t-il une chose plus humiliante pour une femme que d'avoir à demander de l'argent à son mari pour conduire la maison.

Comme règle générale, le mari a généralement assez à faire de gagner de l'argent et il ne peut s'ennuyer de détails futiles comme acheter du beurre, ou des bottines pour les enfants. Un homme d'affaires peut employer ses talents à des choses plus élevées et s'il ne peut consentir à laisser les choses du ménage à sa femme il n'aurait jamais dû se marier.

Comme question de fait, une femme est beaucoup plus habile qu'un homme pour découvrir des occasions et pour manier les petites sommes, et toujours, l'homme qui laisse sa femme conduire la maison, s'aperçoit très rapidement qu'il économise de l'argent.

Une femme peut "étirer" un dollar comme s'il était en caoutchouc, comme disent nos amis les anglais.

Je connais des petites ménagères qui feront trois ou quatre pâtés de maison pour économiser un sou sur une petite mesure de pommes ou deux sous sur une douzaine d'oeufs. Il n'y

a qu'une femme capable de refuser d'acheter un objet qu'elle trouve trop dispendieux.

Une femme économise davantage si elle tient les cordons de la bourse elle-même. C'est une question d'orgueil chez elle. Si elle peut mettre à la banque chaque semaine, elle le fera avec joie, et le ménage n'en ira pas plus mal au contraire. Le mari qui fait les achats lui-même dépensera toujours plus que la femme. Pour commencer un homme achètera toujours en plus grande quantité; et de plus, il achètera plus cher, car il ne sait pas marchander. Il ne sait rien refuser de ce qu'on lui offre, et tout le tente. Une femme possède l'art de regarder sans acheter.

Le mari qui part pour acheter quelque chose à ses enfants achète toujours des choses plus dispendieuses que celles que sa femme aurait choisies. Un homme achètera à sa petite fille un chapeau garni de dentelles, tout simplement parce qu'elle le veut, il ne s'occupera pas du prix ni des besoins de la fillette.

Mais, au contraire, la mère n'achètera que ce qu'elle veut acheter, elle ne s'occupera ni des cris, ni des goûts de l'enfant.

Si la femme achète sans payer, elle ne peut contrôler les dépenses et le mari a généralement un gros montant à payer à la fin de la semaine.

La mère qui tient la bourse peut enseigner à ses enfants la valeur de



l'argent. Elle peut, chaque jour, faire comprendre à l'enfant ce que l'on peut avoir avec un dollar et ce qu'on ne peut avoir.

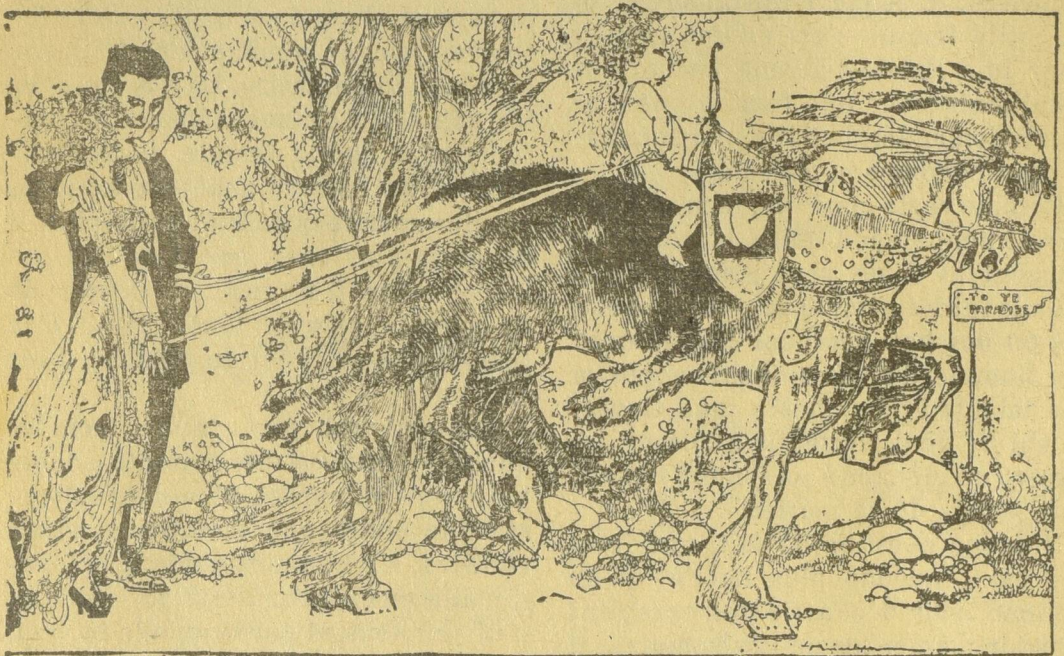
Seule, la femme peut connaître la manière de dépenser l'argent pour le ménage, l'homme qui contrôle la finance du ménage vole sa femme d'une responsabilité qui lui incombe directement par la force des choses.

Par tous les moyens il faut que la femme ait un contrôle absolu sur l'ar-

## L'HOMME

(par Marie-Louise)

Le mari qui paie lui-même les factures est toujours satisfait. Il sait exactement où passe son argent. Mais le mari qui donne chaque semaine à sa femme un rouleau de billets se fait l'effet de lui donner quelque chose qu'elle n'a pas gagné. Sa femme peut parler du haut coût de la vie ou du prix payé pour les chaussures du bé-



gent du ménage. La femme qui se rend compte que son mari a une entière confiance en elle, ne manquera jamais de joindre les deux bouts et le mari n'aura jamais à s'en plaindre. Dans les ménages où la finance est contrôlée par la femme, l'accord le plus parfait règne en maître et il n'y a jamais de discussions d'argent.

bé, le mari ne peut jamais se rendre compte où a passé son argent. Quelques maris semblent s'imaginer que leur femme peut se payer une nouvelle robe, une servante, payer les factures du boucher, du boulanger et du laitier et passer huit jours à la campagne, tout cela avec une semaine de salaire. Mais laissez le mari payer toutes les factures lui-même, alors, mais alors seulement il comprendra ce que



o'est que de "faire marcher" une maison.

Et puis, il est inutile de nier les capacités d'un homme pour subvenir à tous les besoins de son intérieur. Il dépensera probablement davantage que sa femme dans les premiers temps mais il s'asagira à la longue et, peu à peu, il achètera dans de justes proportions, et sera un bien meilleur financier que sa femme.

L'homme peut difficilement acheter en petite quantité, il achètera comme un épiciier de détail, en grandes quantités, mais il n'achètera absolument rien qui ne sera pas utile, s'il achète trop, il n'a qu'un but: faire plaisir à sa femme. Il est très rare qu'un mari n'achète que dans le seul but de se faire plaisir à lui-même, il a toujours sa femme en vue. Lorsque le mari va au marché, il achète quelque chose. S'il part avec dix dollars dans sa poche, il ne revient jamais avec le même montant, il lui faut quelque chose, et quelque soit le prix, il est consentant à le payer, pourvu qu'il ait ce qu'il veut avoir.

La plupart des marchands préfèrent faire les affaires avec le maître de la maison et lui feront souvent des réductions qu'ils ne feraient pas à la femme.

La femme a généralement assez à faire à la maison sans s'occuper de faire les emplettes. Nos anciens grand-pères, non seulement, payaient les factures mais faisaient aussi les achats, et ils étaient dans le vrai.

Dans les premiers temps de la création, les hommes faisaient la chasse et la pêche et les femmes ne s'occupaient absolument que de préparer la nourriture pour la famille et tenir la demeure en bon ordre.

Le mari qui contrôle les finances de ses affaires personnelles et de sa maison n'a pas à diviser ses dépenses, il fait un tout du tout et le bénéfice est plus appréciable que si les dépenses avaient été faites par deux personnes. Il sait ce qu'il peut faire et connaît la limite de dépenses qu'il peut atteindre.

L'homme qui dépense l'argent et qui contrôle la maison devient rapidement très habile, il voit les besoins de sa famille, et il y pourvoit dans la mesure de ses moyens.

Si on tient un homme dans l'ignorance de ce que les choses coûtent il ne peut pas avoir la même ambition que s'il connaissait la situation. L'homme qui paie les factures et fait les achats est au courant de tout et s'il voit que sa bourse n'est pas assez garnie il travaille avec encore plus d'énergie pour améliorer sa condition.

—o—

On estime à plus de 300 millions de tonnes la masse totale de la houille qu'on extrait annuellement du sol. En considérant la prodigieuse consommation qui se fait de ce combustible, on s'est demandé assez souvent si les mines en exploitation ne seront pas bientôt épuisées. Il y a une trentaine d'années, les Anglais conçurent même des craintes si vives sur la durée de celles de leur pays, qu'ils défendirent, sous les peines les plus sévères, la sortie de la houille. Mais ils ne tardèrent pas à lever cette interdiction, quand ils eurent étudié avec plus de soin la puissance de leurs dépôts carbonifères. Il a été, en effet, calculé, que les houillères actuelles de l'Angleterre pourraient suffire aux besoins de sa population pendant plus de quarante siècles.



## UN CERCUEIL DE 300 PIEDS DE LONG

**Pour ramener au Canada les cadavres de tous les soldats morts en France, il faudrait un cercueil de 300 pieds de long qui s'étendrait d'un trottoir à l'autre de la rue Ste-Catherine.—La triste raison pour laquelle il est impossible de ramener au Canada les soldats Canadiens tombés sur les champs de bataille de France**

Toute maman Canadienne dont le fils est mort en France, toute femme qui a perdu son mari dans la grande guerre qui a ensanglanté la terre française, aimeraient voir les corps des êtres chers qu'elles ont perdus dans la tourmente.

Malheureusement le transport des corps bien aimés présente des difficultés presque insurmontables dans la plupart des cas.

Le principal agent de destruction dont on a fait emploi dans la dernière guerre est les grands explosifs. On estime que 3 pour cent des soldats canadiens qui sont morts en France sont morts victimes des grands explosifs. Comment peut-on, dans pareil cas, reconnaître les corps et les identifier?

D'un autre côté, souvent lorsque nos enfants sont tombés sur les champs de batailles, ils sont tombés au côté de leurs frères d'armes anglais ou français. Tous ces corps ont été ramassés et enterrés ensemble sur le champ de bataille. Il y a même plusieurs cas où les corps des chevaux ou autres animaux ont été enterrés avec les hommes.

La plupart des soldats qui sont morts durant une action ont été enterrés sans cercueils, pêle-mêle les

uns sur les autres, dans un immense trou creusé près des tranchées afin d'éviter la corruption des corps à la surface.

Ceci était praticable lorsque nos troupes avançaient, mais lorsqu'elles retraits, nos soldats morts étaient à la merci des Allemands qui les laissaient souvent des semaines sans aucune sépulture.

Plusieurs petits cimetières ont été créés près des lignes dans lesquels des milliers de soldats ont été enterrés sans cercueils et reposent dans la terre de France. Les sites choisis étaient situés dans des terres basses moins sujettes aux bombardements allemands. Mais vinrent 3 mois de pluies continuelles et les cimetières furent inondés. Un de ces cimetières fut même durant plusieurs mois dans quatre pieds d'eau. Quelques corps furent déterrés et flottèrent à la surface des eaux. Ceci est triste, mais c'est malheureusement la vérité.

Tout ce qui pouvait être fait en la circonstance fut entrepris, on construisit des digues autour des cimetières, mais tout fut inutile; on ne put retirer l'eau.

Il est presque impossible, si l'on regarde ces faits de sang-froid de ramener au Canada les corps de nos

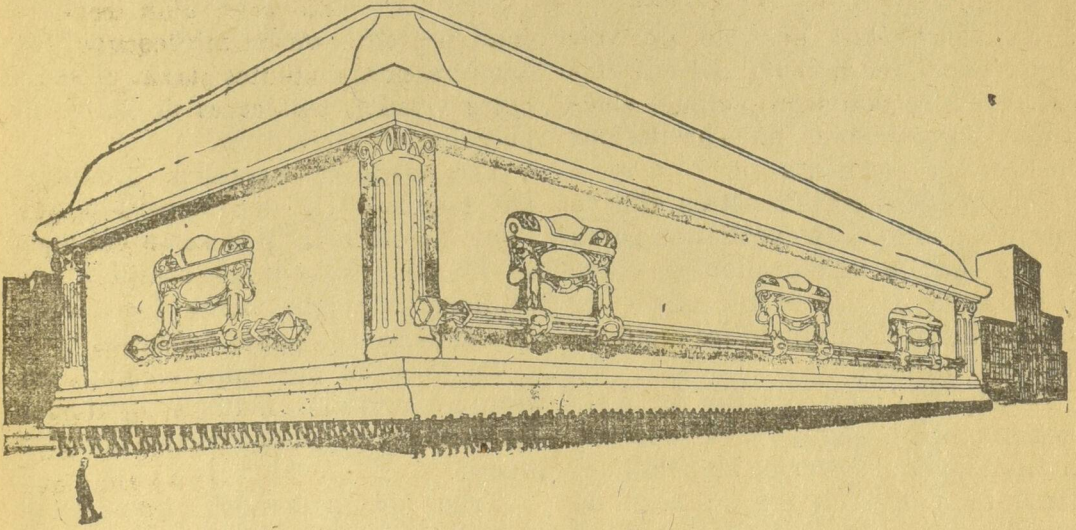


pauvres pious-pous. Il pourrait en résulter des erreurs regrettables.

Souvent il est arrivé que des soldats Canadiens et Allemands furent enterrés ensemble.

corps que nous apporterions ici seraient méconnaissables et qu'il serait impossible de les identifier à leur arrivée.

Laissons à la France le soin de



Voyez-vous la pauvre mère Canadienne déposant des fleurs et pleurant sur le corps de son enfant, et, en réalité, pleurant sur le corps de celui qu'aura tué l'être qu'elle pleure?

Car il fait bon se souvenir que les

garder les tombes de nos enfants qui sont morts pour elle. Laissons-les reposer dans les petits cimetières de Thiepval, de Courcellette et de Vimy. Laissons-les là où ils sont tombés pour la France, le Canada et la Liberté.

— 0 —

### LES NOUVEAUX MARECHAUX DE FRANCE

Lyautey, Fayolle, Franchet d'Espérey, trois figures légendaires.

Fayolle a opposé, en 1918, l'invincible rempart de ses armées à la ruée allemande et sauvé Paris...

Franchet d'Espérey a précipité la fin de la guerre par ses victoires décisives en Orient.

Lyautey, pacificateur et administrateur du Maroc, grand guerrier, artiste, académicien, est le plus populaire... Et quel diplomate? Nul, mieux que lui, n'a su, par la douceur, conquérir les indigènes.

Un exemple entre mille:

La disette de sucre était fort sensible aux Marocains, grands amateurs de confiserie, comme tous les musulmans.

—Soyez avec nous, leur disait le général Lyautey, et vous aurez du sucre à discrétion.

Et les mécontents, pour quelques sacs de cassonade, se tenaient tranquilles.

Et quand on le raille de tels procédés de propagande, le maréchal répond en riant:

—Ce n'est pas avec du vinaigre qu'on attire les mouches!



## Les causes de la carie des dents

S'il nous était possible de voir l'intérieur d'une bouche mal entretenue, avec les petits projecteurs électriques des médecins, nous prendrions plus soin de nos dents.

Une bonne dentition est en effet la garantie d'une santé excellente, parce qu'elle facilite la digestion et sauve l'organisme de toutes les affections intestinales qui ébranlent les meilleures constitutions.

Le dépôt le plus commun qui s'attache aux dents négligées est le tartre, incrustation qui se forme au collet des dents et s'endurcit sur le bord de l'émail qui touche la gencive. Il est composé de différents sels de matière visqueuse, croissances parasites animales et végétales, et de particules d'aliments.

Le mucus, fluide sécrété par la membrane muqueuse, et la salive de la bouche ramassent ces saletés pendant le sommeil à la base des incisives et c'est là surtout que les tartres se forment.

Le tartre doit être enlevé par un dentiste avant qu'il ne grossisse. Sinon, il arrive que la gencive se retire pour découvrir la dent et laisser pénétrer la carie jusqu'à la racine même.

Les empâtements de la bouche, substances jaunâtres, s'accumulent, si elle n'est pas fréquemment nettoyée, à la surface rugueuse de la langue et entre les dents.

Le plus petit dépôt de cet empâtement insalubre, comme il s'en trouve à la base des dents de quiconque ne les brosse pas au moins deux fois par

jour, présente, vu au microscope, des excroissances de toutes sortes, animales vivants, molécules de salive et parcelles de nourriture.

Les matières parasites produites par l'acide et la décomposition que l'homme ordinaire porte avec lui dans sa bouche peuvent se compter par millions. Il mâche même des microbes appelés "serpents dentaires".

En plus de ces empâtements, on trouve à la tête des dents, surtout chez les enfants, un dépôt verdâtre des plus nocifs.

Trop de personnes grandissent avec la conviction que ces choses que la science considère comme nuisibles aux dents sont normales, parce qu'elles se retrouvent chez tous. Il n'empêche que ces petites saletés que l'homme garde en sa bouche sont la cause immédiate de la perte des dents et conséquemment de la santé.

Tandis que le tartre entraîne le recul de la gencive, les autres dépôts aident au développement de la carie en empoisonnant les cavités qu'ils creusent.

La carie est un germe qui ronge un trou à travers l'émail. Elle est toujours accompagnée par la décomposition de produits et d'acides.

Le siège de la carie gâte par contagion les dents voisines. Quand toutes les dents d'une personne sont affectées, sa respiration devient difficile et sa digestion laborieuse.

Nous l'avons dit, une dentition négligée est la cause de toutes les maladies infectieuses, comprenant no-



tamment la diphtérie, le choléra et la tuberculose. C'est un véritable réservoir de germes malfaisants.

Les mauvaises dents sont dommageables à celui qui les porte et à tous ceux qu'il approche et qu'il empoisonne en toussant, éternuant ou parlant.

Le meilleur moment de voir à ses dents est en se levant le matin et avant de se coucher, le soir. Un bon brossage après chaque repas est aussi recommandé. On doit se servir d'une brosse douce et bien malléable. Il faut se frictionner les dents de la sorte de bas en haut et de haut en bas.

### CROISSANCES QUI GATENT LES DENTS ET LA SANTE

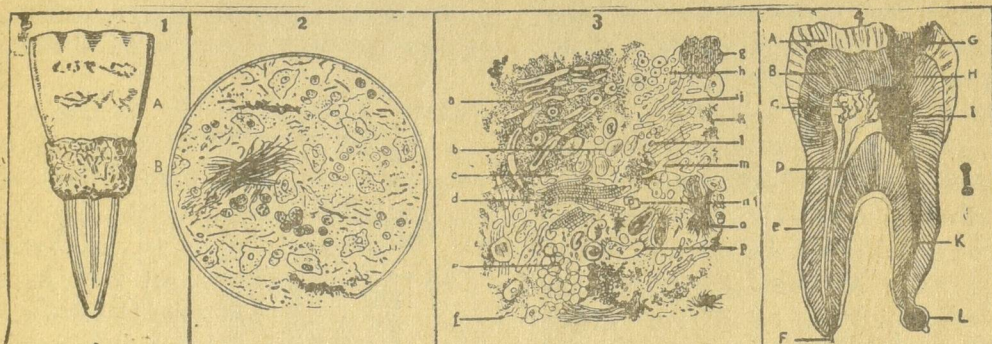


Figure 1.—Montrant comment un tartre refoule une gencive. A Incisive dont l'émail est sillonné de rainures. B. Un tartre ou incrustation qui se forme au collet des dents.

Figure 2.—Incrustations qui se forment dans les parties supérieures des dents négligées.

Figure 3.—Un exemple de toutes les saletés qui se ramassent dans une dent cariée.

Figure 4.—Les différentes couches d'une dent et comment une carie garde les aliments. A. Couronne dentaire et émail. B. Dentine. C. La moelle de la dent avec les nerfs et les vaisseaux sanguins. D. Canal pour les veines et les nerfs. E. Ciment dentaire. F. Prise de la racine avec les nerfs. G. Cavité cariée. H. Dentine cariée. I. Brisure du tissu. K. Inflammation de la membrane de la racine. L. Abscès.

Rappelez-vous surtout, lecteurs, que brosser ses dents deux fois par jour et les soumettre à un dentiste si elles semblent se gâter, est le fait d'un homme intelligent qui veut ménager sa santé, dans son intérêt propre et dans celui des siens.

Les parcelles qui se déposent entre les dents doivent être extraites avec soin, soit avec la brosse soit avec un cure-dents.

Il arrive quelquefois que la carie soit due à une maladie. Elle est plus souvent le résultat d'une négligence coupable.

### UN RECORD DE NATATION

Il serait curieux de connaître exactement la force des crocodiles à la nage. A en croire M. Stanley Gardiner, ils ne rougiraient pas de leur espèce aux Joutes Olympiques. Il a photographié un crocodile, genre *crocodilus porosus*, pour être exact, qui atterrit aux îles Fiji après un petit voyage de

683 milles, distance qui sépare ces îles des Nouvelles Hébrides, le point le plus rapproché.

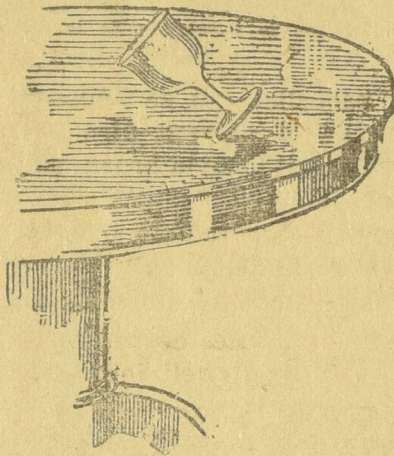
Nager 683 milles en pleine mer, voilà qui n'est pas banal. Si quelqu'un connaît un caïman de cette jolie force, il est prié d'en prévenir aussitôt le directeur de la "Revue".



## Comment se brisent les verres

Bien peu de gens se sont demandé comment ils peuvent mettre sans danger un verre à vin dans une cuvette d'eau bouillante et faire éclater le même verre s'ils l'emplissent d'eau chaude.

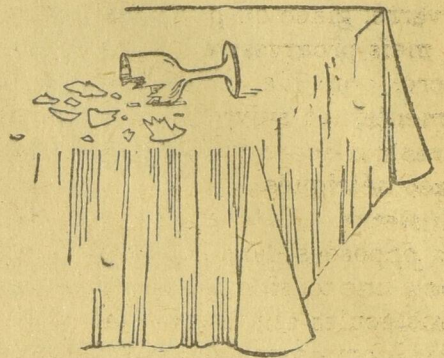
C'est que si l'on met de l'eau chaude dans un verre, ses couches intérieures tendent à se dilater, mais ne peuvent s'étendre à cause des couches extérieures qui restent froides et rigides au contact de l'air. Il arrive donc que ces couches se superposent et brisent le verre. Au contraire, plongeons le verre dans l'eau bouillante et ce sont les couches extérieures qui demandent à se dilater. Elles le peuvent facilement, ne rencontrant que de la chaleur de tous les côtés.



*Sur le dur d'une table, le verre à vin se brise rarement parce qu'il rebondit au premier choc.*

Et voilà pour un problème qu'aucune bonne maîtresse de maison n'a encore songé à résoudre.

D'un autre côté, si une ménagère avertie ignore les causes de ce phénomène, elle en connaît les effets, puisque pas une ne verse d'eau chaude dans un verre sans y tremper un objet de métal, soit une cuiller, soit une fourchette.



*Le même verre se brise sur une table recouverte d'une nappe, en subissant les deux chocs à la fois.*

Nous pouvons de la même façon vous expliquer très simplement une chose qui semble incompréhensible à la vue.

Admettez simplement que deux chocs légers vont briser beaucoup plus sûrement un objet qu'un seul, et considérez cet exemple.

Si un verre à vin est renversé sur le bois d'une table polie, il a moins de chance de se briser que s'il tombe sur une table recouverte d'une nappe. Tombant sur le bois brut, le verre rebondit avant de subir un second choc, tandis que sur un morceau de



drap, il éprouve les deux chocs à la fois,

Il y a bien d'autres choses à dire sur la casse du verre.

En général, quand un objet fragile est mis en pièces, tous les morceaux jaillissent d'un foyer qui est complètement distinct du point qui a reçu le coup. Un morceau de verre, par exemple, frappé par un marteau, éclate en petits morceaux, les fissures qui séparent ces parcelles rayonnant d'un point rapproché du côté directement opposé à celui que le marteau a touché.

La brisure de tout objet cassant, soit verre, glace ou poix n'est pas subite, mais progressive. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à examiner les fragments, et suivre la marche des fissures qui décrivent différentes figures géométriques.

Plusieurs substances ont des tensions opposées dans diverses parties. L'une a une tension positive parce que ses molécules ont une tendance à se dilater, comme par exemple le caoutchouc; l'autre est douée au contraire d'une tension négative, ses molécules allant en se resserrant.

Pour qu'ils ne se brisent, on fait subir aux métaux une tension négative; les canons sont enveloppés de fils de fer et les ressorts sont comprimés pour cette raison.

### LES TRESSSES CHINOISES

La mode des tresses a disparu en Chine, il y a quelques années, avec la reprise des relations diplomatiques et commerciales entre l'Europe et le Céleste Empire, fermé jusque-là à toute civilisation étrangère.

Les queues avaient été pendant des siècles une chose sacrée et en rire

était considéré comme une profanation, tout comme il était sacrilège dans les temps bibliques d'injurier un homme à barbe.

Les Chinois portaient un culte à la tresse de cheveux parce que leurs ancêtres en avaient fait un sujet de fierté et pour diverses autres raisons d'un ordre plus pratique. Il n'y a qu'à étudier les moeurs et l'histoire des Chinois pour s'en convaincre.

Ils considérèrent de tout temps qu'il était extrêmement sanitaire d'avoir la tête rasée et de garder une "couette" ou tresse tombant sur le dos. Le fait de nouer ainsi les cheveux facilite la circulation du sang au cerveau et conséquemment rendait les Chinois mieux portants et plus actifs.

Dans les temps froids, la queue peut être enroulée autour de la tête et la garder chaude, comme une toque de fourrure. L'été, tressée de la même façon, elle protège le crâne contre les ardeurs du soleil.

Elle peut aussi servir de couvre-nuque et, ramassée derrière la tête, de confortable oreiller.

L'un des plus curieux usages qui fut fait de la tresse est bien celui de tourniquet pour panser les blessures. Au temps où les Célestes se battaient avec des cimenterres et des épées, ils enroulaient leurs queues autour des plaies et prévenaient ainsi les hémorragies.

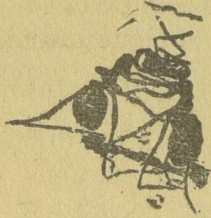
C'est pour toutes ces raisons d'utilité, de sentiments religieux et patriotiques, que les Chinois hésitèrent longtemps avant de sacrifier leurs tresses.

Cette coutume était des plus rationnelles. Du moins, savaient-ils pourquoi ils portaient une couette. Pouvons-nous dire pourquoi nous portons les cheveux longs?



## LES FOURMIS BATAILLEUSES

On nous cite les fourmis comme des exemples de travail et de bonnes petites bêtes qui ne sortent de leur fourmilière que pour chercher quelque nourriture ou respirer un peu d'air pur. Le grand Fabre nous a caché un



*Duel entre deux fourmis (Formica fusca) se battant avec leurs mandibules.*

travers de ces insectes qui, d'après un naturaliste suisse, M. Hanhart, comptent parmi les créatures les plus enclines à la guerre. Ils combattent en formations d'attaque, sortes de vagues d'assaut, et usent de toutes les tactiques et ruses militaires. Leurs rencontres sont si fréquentes que quiconque vit à la campagne peut assister à l'une d'elle s'il a quelque patience.



*Une fourmi amazone écrasant la tête d'un ennemi entre ses mandibules.*

Les fourmis sont munies de deux armes offensives et défensives : une paire de pinces fortes et tranchantes et un sac d'acide formique dans l'ab-

domen. Avec les pinces, elles se mordent les unes les autres tandis qu'elles lancent l'acide formique pour brûler leurs adversaires.

Les plus grosses fourmis peuvent lancer un jet formique à deux pieds de distance et ne ratent jamais leur objectif. Cet acide remplace les liquides enflammés dont se servaient les troupes durant la dernière guerre.

Voici comment se livre une bataille entre deux camps de fourmis d'une espèce commune, (*formica fusca* et *formica rufa*) :

Elles opèrent leur mouvement d'approche par compagnies, et si leur



*Cinq fourmis de petite taille tenant une "formica rufa" pendant qu'une sixième lui coupe la gorge.*

nombre est petit, par escouades, cela dans le plus bel ordre. La *formica fusca* avance en une colonne formant un front de neuf à douze pieds, flanquée d'autres corps en carrés composés chacun de vingt à soixante combattants. La seconde espèce, plus nombreuse, couvre un front plus étendu quoiqu'il ait deux ou trois lignes de soldats.

La *formica fusca* laisse toujours un fort détachement aux environs de la



fourmilière pour la défendre contre un assaut.

La grande vague est protégée à sa droite par un corps de plusieurs centaines de combattants et à sa gauche par des milliers.

Les deux corps qui défendent les flancs de la ligne principale n'entrent pas tout de suite dans la mêlée. Celui de l'aile droite sert d'armée de réserve, tandis que la gauche opère une manoeuvre tournante pour encercler l'ennemi et prendre sa fourmilière d'assaut.

Les deux armées prennent contact et se battent furieusement pendant plusieurs heures avant de rompre leurs rangs. Les têtes, les corselets, les mandibules volent en l'air. Et puis, c'est la déroute; le camp des "formica rufa" bat en retraite, abandonnant ses deux fourmilières et se réfugiant dans des trous de fortune avec les débris de l'armée.

—o—

## LES RACES DE PYGMEES

On conteste communément la survivance des races de pygmées, petits hommes qui, dans l'antiquité, atteignaient à peine une coudée de hauteur, et habitaient, d'après la légende, certaines régions de l'Asie et de l'Afrique. Les savants, les chasseurs, les aventuriers et les missionnaires ont tellement parcouru dans tous leurs sens les pays chauds ou froids de l'univers, au cours des derniers siècles, qu'il reste peu de races que nous ne connaissions pas. Et quoique l'existence des pygmées soit aussi discu-

tée que celle des Fées, le major Harris prétend, dans un récit de voyages publié il y a cinquante ans, avoir découvert une réserve de ces nains en Abyssinie, absolument conformes à la description, qu'en donne Hérodote, célèbre historien grec qui vécut 400 ans avant Jésus-Christ.

Les petits hommes qu'il nous dépeint ont une hauteur maxima de quatre pieds, le teint olivâtre, et des moeurs plus barbares que les pires indigènes de l'Afrique méridionale.

La contrée qu'ils habitent est ceinturée par une épaisse forêt de bambous. Ils vivent dans des wigwams de cannes et de feuillages entrelacés. Ils n'ont ni idoles, ni temples, ni arbres sacrés; leur culte est intérieur, ne consistant qu'en prières qu'ils récitent, la tête sur le sol, les pieds contre un arbre. Radicaux avancés, ils ne connaissent pas de chefs, ne cultivent aucun art, ne s'emploient à aucun travail. Leur seule nourriture consiste en fruits, racines, serpents, fourmis et miel. Ils charment les reptiles en sifflant. Quoique la forêt qui borde leur territoire soit peuplée d'éléphants, de lions et de buffles, ils ne les chassent jamais et n'ont même aucune arme pour les détruire. Exempts de préjugés, ils ne portent aucun vêtement.

L'Abyssinie a depuis été le théâtre d'une guerre et d'événements très importants. Les troupes italiennes et noires sillonnèrent ce pays à maintes reprises et de pygmées, point. Nous pouvons donc conclure que s'il s'en trouvait au siècle dernier, ils ont disparu depuis, dévorés probablement par ces lions et ces éléphants au milieu desquels ils vivaient sans méfiance.



## LE CARACTERE DES GAUCHERS

**Il ne faut pas habituer les enfants gauchers à se servir, pour écrire ou travailler, de la main droite.—Les ambidextres bégayent et ont habituellement mauvais caractère**

De tous temps, les gauchers ont été considérés comme des êtres étranges et maladroits. Les anciens Romains les trouvaient "sinistres" et dans la langue française, le mot gauche s'emploie également pour désigner une personne qui se sert de la main gauche et une personne disgracieuse, embarrassée, maladroite. L'un des premiers gauchers du monde fut Ehud, dont il est parlé au Livre des Juges dans la Bible, qui poignarda sournoisement à l'estomac le gros roi de Moab.

Encore aujourd'hui, les personnes gauchères produisent une curieuse impression. On dit d'elles que leur cerveau n'est pas bien équilibré.

De fait, on naît gaucher. Mais un gaucher ne doit pas être corrigé pour devenir aussi intelligent, si non plus qu'un droitier. Donc, il n'est pas bon qu'une personne puisse se servir des deux mains avec une égale facilité, c'est-à-dire soit ambidextre.

Premièrement, tous ces gens qui, nés gauchers, sont entraînés à se servir de la main droite font des bégues.

Nous naissons tous avec une main majeure et avec une main mineure. Près de 96 pour cent des hommes naissent droitiers et 4 pour cent gauchers.

La preuve que nous avons naturellement une main majeure se démontre par la musculature du bras droit ou du bras gauche, selon que la main majeure est la droite ou la gauche. L'emploi continu d'une des deux mains développe proportionnellement l'un des bras.

Les trois quarts des gauchers-nés arrivent à se servir de la main droite par entraînement ou par accident.

Longtemps, les professeurs de jeunes enfants ont eu la malheureuse idée de faire des droitiers avec des gauchers et la chose se pratique encore aujourd'hui dans certaines écoles.

Le bégayement est invariablement le résultat de ce changement important.

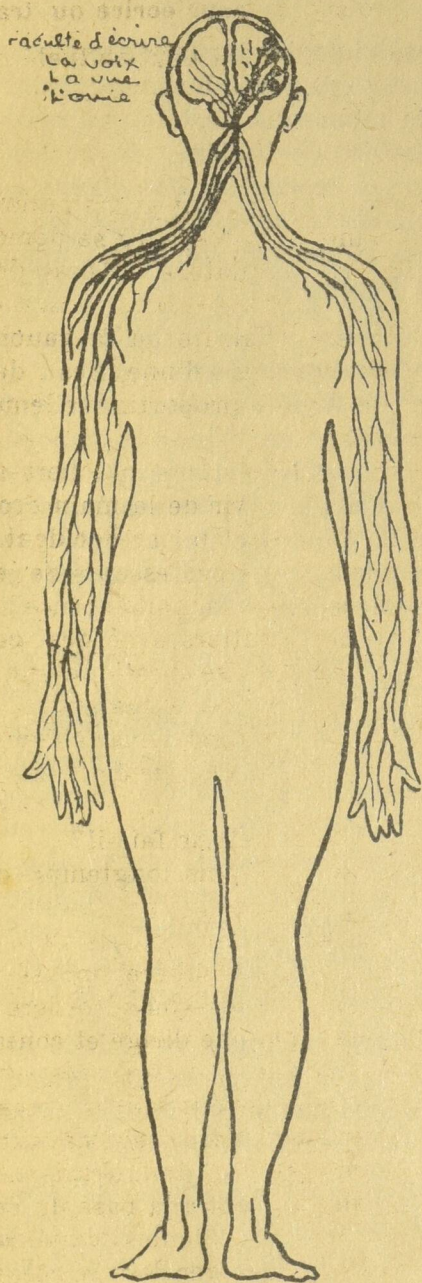
Et comment cela se fait-il?

Il est avéré depuis longtemps que tous les mouvements d'une moitié du corps humain sont articulés par l'opération de l'hémisphère opposé du cerveau. Aussi, êtes-vous droitiers,— l'hémisphère gauche dirige et contrôle votre main droite; êtes-vous gauchers, l'hémisphère droit du cerveau fait fonctionner votre main gauche.

Les fibres nerveuses d'un hémisphère cérébral descendent à la base du cerveau, de là à la colonne vertébrale pour ensuite se diriger dans le côté du corps opposé à la moitié du corps



d'où ils originent. Cette disposition assure d'ailleurs l'équilibre de l'organisme humain.



La portion mineure du cerveau et la portion majeure ont des fonctions similaires, mais la première est subordonnée à la seconde; elle tient lieu de réserve.

Les facultés d'écrire, de lire, de parler (voir la vignette) sont données par cet hémisphère du cerveau qui commande la main majeure. Si vous êtes gaucher, c'est votre cerveau de droite qui vous permet de parler. Il ressort que le développement de ces fonctions suit l'emploi de la main majeure.

Ainsi, l'enfant gaucher apprend à atteindre son lait ou tout ce dont il a besoin avec sa main gauche, laquelle reçoit son impulsion du cerveau droit. La cellule de l'écriture se développe dans le même hémisphère.

La faculté de la parole est normalement commandée par la partie du cerveau opposée à la main majeure naturelle, que ce soit la droite ou la gauche.

Mais comment un gaucher, en utilisant sa main droite, devient-il bègue ?

Quand l'enfant gaucher commence à apprendre à écrire, il sait déjà faire l'emploi de sa main gauche pour parler couramment et pour différents autres usages. Conséquemment, sa main gauche et son cervelet droit règlent sa jeune vie, de sorte que dans la portion droite de son cerveau se trouve en fonctionnement son centre verbal.

Maintenant, voilà que ses parents ou ses maîtres en font un droitier, sans aucune transition. Ce changement subit provoque donc l'activité de son cerveau gauche, qui est naturellement mineur. Un conflit s'élève entre les deux hémisphères cérébraux et les relations du majeur et du mineur sont bouleversées. Dans la confusion qui

*Pourquoi les gauchers, en étant corrigés, deviennent bègues. (Lire attentivement l'article.)*



en résulte, l'enfant acquiert la déplorable habitude du bégayement.

Considération probante, les quatre-cinquièmes des bègues le deviennent avant d'avoir atteint l'âge de huit ans, c'est-à-dire à l'époque où l'enfant apprend ordinairement l'art de l'écriture. Il est aussi à noter que les sept-huitièmes des bègues sont mâles.

D'étranges faits d'histoire attribués à des bègues sont expliqués par de récentes investigations scientifiques.

L'infortuné roi d'Angleterre, Charles Ier, qui fut décapité sur le billot, était affreusement bègue, au dire des historiens. Les chroniqueurs de la cour nous apprennent aussi qu'il était ambidextre, ce qui, d'après la Science, n'est pas naturel.

Il se servait de la plume et de l'épée avec la main droite et pouvait également bien faire des passes d'armes avec sa main gauche.

Ce roi était né gaucher et avait été entraîné dès le bas âge à se servir de sa main droite. Son caractère, comme celui de la plupart des ambidextres, en souffrait. Il était irrésolu, fantasque, capricieux. Sa bizarrerie souleva contre lui le peuple et les grands de la cour. Condamné pour son fanatisme religieux, il fut décapité.

D'un autre côté, les gauchers qui n'ont pas été ennuyés et qui ne font usage de leur main droite que d'une façon secondaire ont le cerveau aussi bien organisé, l'intelligence aussi lucide que les droitiers.

Nous n'en voulons pour exemple que Léonard de Vinci, l'immortel peintre florentin, qui peignit de sa main gauche ses chefs-d'oeuvre; le maréchal Foch, le plus grand soldat de notre époque, et pour passer du sublime au ridicule— Charlie Chaplin, le roi des comiques.

## SARAH BERNHARDT ET LE REPORTER

On s'imagine malaisément ce que la rosette de Sarah Bernhardt lui a valu de monceaux de télégrammes, de cartes de félicitations, de gerbes de fleurs et de visites. Des quatre coins du monde les compliments et les hommages affluent en son hôtel du boulevard Pereire.

L'illustre artiste jouait récemment à l'Alhambra de Paris ce beau "Vitrail" de René Fauchois. Bien qu'elle ait consigné sa loge aux importuns, elle ne peut les éviter tous, tant certains déploient de tenace ingéniosité pour la joindre et lui arracher entre deux portes ses impressions de nouvelle décorée.

On raconte qu'un jeune et audacieux reporter, désireux de câbler à son journal une interview prise à la grande tragédienne, était parvenu à s'introduire auprès d'elle. Impitoyable il la questionnait, notait fiévreusement les réponses et, comme il poussait l'indiscrétion professionnelle au-delà des limites permises, la célèbre comédienne ne put s'empêcher de lui adresser un ironique rappel à l'ordre.

—Mais, madame, insistait le gazetier, encore entreprenant, quoiqu'un peu décontenancé, il faut me répondre! Je suis reporter!

—Reporter! s'exclama doucement Sarah Bernhardt; oh! comme je suis navrée! Dites-moi donc, voulez-vous, comment cela vous est arrivé!

Et l'interview ne fut pas conduite plus avant.



## La nourriture détermine la couleur de la peau

La couleur de la peau humaine est soumise aux pigments, matières de teinte brune qui donnent des nuances diverses au teint, qui se trouvent dans

lules mêmes. En général, c'est la nourriture absorbée et distribuée ensuite dans les cellules de la peau qui, au dire de certains savants, en détermine la couleur.

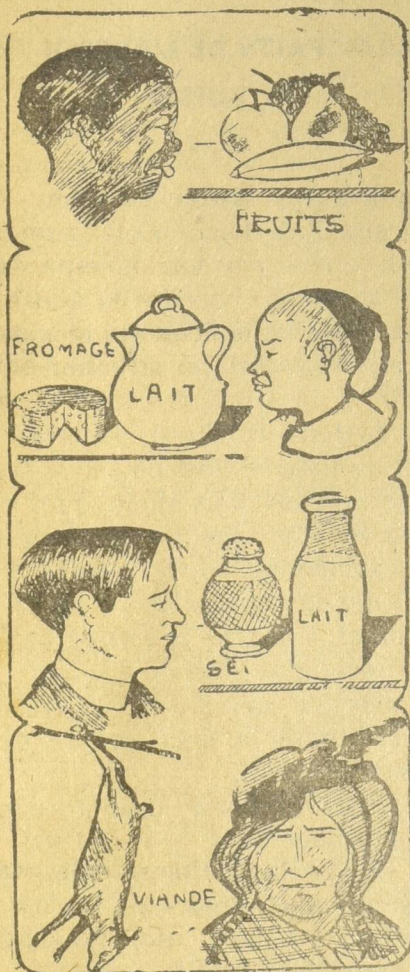
Le saumon, par exemple, est gris, blanc ou rose, suivant la nourriture qu'il prend. Si le canari était au régime du safran, son plumage serait orange. Le flamant, oiseau de l'ordre des échassiers, altère la couleur brillante de ses plumes s'il se nourrit de légumes et la retrouve s'il se contente de vers et de petits poissons.

Les molécules blanches du sang charrient les pigments dans l'organisme. Le sang de la mère fait la couleur de l'enfant à naître. On prétend que le petit nègre a son teint noir un mois avant sa naissance.

La nourriture détermine la couleur de la peau; la chose n'est pas facile à prouver. Qu'importe, ces savants n'hésitent pas à affirmer que les nègres tirent leur teint noir des fruits; les chinois, Mongols, du fromage et du lait; les Caucasiens, habitants de la Russie méridionale, du sel et du lait et les Indiens, de la viande.

L'homme primitif qui habitait ce vaste continent que la mer a partagé depuis en deux morceaux qui sont l'Afrique et l'Australie se nourrissait exclusivement de fruits. Les Africains et les Australiens, les types les mieux conservés de l'homme préhistorique, vivent encore de fruits. Aussi sont-ils noirs...

Mais sitôt que ces grands mangeurs de fruits commencent à garder des



*Les fruits font les nègres; le lait et le fromage, les Mongols; le sel et le lait les Caucasiens; la viande, les Indiens.*

l'épiderme. Ces pigments sont introduits du dehors dans les cellules de la peau ou sont des parcelles de ces cel-



troupeaux et émigrent dans les stepes de l'Asie, ils changent de teint et deviennent des Mongols ou des jaunes, mangeant les produits de leurs chèvres et moutons, le fromage et le beurre et buvant leur lait.

Les fondateurs de la religion chinoise, Zoroastre et Bouddha, qui ont vécu 600 ans avant Jésus-Christ, défendaient à leur peuple de manger de la viande.

Maintenant, plusieurs de ces bergers nomades devinrent en Asie des agriculteurs. Ils semèrent des graines et récoltèrent leur nourriture dans les entrailles de la terre. Ne consommant plus autant de fromage et de lait, ils mangèrent plus de sel, 60.68 pour cent de chlore.

Les Européens ont fait grand usage du sel depuis des temps immémoriaux. Ils ont aussi depuis plusieurs siècles la peau blanche, ou du moins, beaucoup plus claire que celle des Mongols.

Tandis que certains Mongols devinrent Caucasiens en se livrant à l'agriculture, d'autres, entraînés jusqu'au nord de l'Asie, firent la chasse par nécessité. De la chasse, et conséquemment de la forte alimentation, vient le teint bronzé des habitants de l'Asie septentrionale et des Amériques. La viande modifia encore l'influence du lait, du fromage et du sel.

Le gibier était en ces pays si abondant que les habitants ne connaissaient pas d'autre nourriture. L'écrivain Humboldt fait remarquer à ce sujet que lors de la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb, ces Indiens semblaient ignorer l'usage du lait et du fromage. L'agriculture ne produisait que le maïs, ou, puisque nous sommes chez les Indiens, le

blé-d'Inde. Le teint de ces hommes passa donc de l'ocre au cuivre.

Nos lecteurs sont libres de croire que les hommes en émigrant de pays en pays devinrent alternativement noirs, jaunes, blancs et cuivrés suivant la nourriture qu'ils prenaient en route. Nous n'avons développé cette théorie que pour son originalité.

— 0 —

### LES MEFAITS DE L'ALCOOL DE BOIS

Au dire d'un médecin de New-York qui traita l'an dernier ces personnes empoisonnées par une boisson falsifiée, l'alcool de bois est la cause de toutes les intoxications qui entraînent la cécité et toutes les affections de la vue.

Le docteur Hubbard déclare que l'effet de l'alcool de bois sur le système humain est tout autre que celui de l'alcool éthylique. Ce dernier est en effet rapidement oxydé dans le corps tandis que le premier ne s'y oxyde que lentement. Il amène la formation d'un acide formique, poison virulent. Sa plus terrible manifestation consiste dans l'atrophie du nerf optique, cause de l'aveuglement.

Il n'existe aucun antidote contre l'empoisonnement par l'alcool de bois. La vie de la victime peut être sauvée par des vomissements s'ils sont provoqués à temps. Des inhalations d'oxygène, des aspersiones d'eau froide sur la tête, une chaleur torride au corps, des solutions de sel et de café sont aussi conseillées. L'usage interne de l'alcool de bois n'est pas seul dangereux. Il n'offre pas plus de sécurité pour massages ou frictions.



## Les Théâtres de Marionnettes

Qui de nous n'aime pas les marionnettes, qu'elles viennent de Lille ou de Bruxelles, de Lyon ou de Wallonie?

Les Lillois se rappellent leurs éclats de rire devant les ordres gravement donnés au bourreau:

Qu'on le prinche! Qu'on le tuche!  
Bourriau, faites vot' devoir!

Et les Bruxellois ne se souviennent pas sans attendrissement de Tone, le grand maître des petits artistes de bois du quartier des Marolles et de la rue Haute.

A Lyon, Guignol et Gnafron sont amusants aussi lorsqu'ils parlent le langage des canuts de la Croix-Rouge; mais combien plus tendres et frondeurs, plus philosophes et plus amis du pauvre monde!

Et Paris? Paris, jusqu'ici, ne connaît guère que le petit Guignol, où l'on bat si joyeusement des mains quand le commissaire est rossé...

A Rome, vit et prospère—il y a de cela déjà quatre ans—un "Théâtre des Petits" (Teatro dei Piccoli), qui est une pure merveille. On y joue dans une belle salle, élégante et moderne, de véritables chefs-d'oeuvre: "Ali Baba"; "Cendrillon", de Massenet; "La Tempête", de William Shakespeare; "Les Fiancés", d'Alexandre Manzoni; "Vingt mille lieues sous les Mers", de Jules Verne; "La Belle au Bois Dormant...", et j'en passe de meilleurs...

M. Charles Zibell, voulant doter Paris d'un vrai "Théâtre des Marionnettes",

a eu l'heureuse idée de transformer l'ancienne salle des Truands, située sur le boulevard de Clichy, à proximité du fameux Moulin Rouge, dans un théâtre des plus confortables et des plus modernes. Il a appelé à lui les frères Walton, célèbres "marionnettes"; un sculpteur de grand talent. M. Le Bourgeois; le peintre Rapin, dont l'éloge n'est plus à faire; il a confié la partie musicale à M. Colomb et a fait venir de Catane un jeune artiste, Aniante de Sicile, qui s'est spécialisé dans l'art de faire mouvoir les marionnettes sur la scène. Pour l'inauguration de son théâtre, il offrit aux petits Parisiens et aux grandes personnes "Cendrillon", d'Henri Cain, avec la musique de Massenet, et, ensuite, "Gargantua".

Quand donc Montréal aura-t-il son théâtre de Marionnettes où les mamans ne seront plus en peine pour offrir à leurs enfants un spectacle plus intéressant et plus instructif que les cinémas?

—o—

### AU BAL

Monsieur énumère à ses invités les sommes folles qu'il a dû payer pour avoir les toiles de maîtres et les marbres antiques que l'on admire dans son salon.

Madame. — Tu ne devrais pas dire à tout le monde ce que tu as payé pour tout.

Monsieur. — Mais si je ne le dis pas, personne ne le saura.





## LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

### L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 LA BOUTEILLE.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

**PHARMACIES MODELES DE GOYER**

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve  
Lasalle 1664

180 rue Ste-Catherine Est  
Tel. Est 3208

Le parfum recherché

## " FAITES-MOI REVER "

de J. JUTRAS

Toute personne qui m'enverra son nom et son adresse, recevra des gentils buvards parfumés à l'arôme de FAITES-MOI REVER.

Ecrivez immédiatement comme suit :

J. JUTRAS, parfumeur

1421, ave Papineau Montréal, Can.

Prix \$2.50 l'once

35c la bouteille d'essai





**EXAMEN DES YEUX** GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos E, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de *Verres Toric*, nouveau style A ORDRE PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT  
D'OPTIQUE

**144 rue Sainte-Catherine Est,**

Coin Av. Hôtel-de-Ville  
MONTREAL

**AVIS.**—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : *Yeux artificiels*. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

### AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que le *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

**ECRIVEZ-NOUS.**—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

### COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,  
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 1 février 1920.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.



ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

# LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve :

- { SEPT ou HUIT chansons;
- { DEUX ou TROIS morceaux de piano;
- { Aussi Musique de Violon;
- { Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT :

Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue Craig - Est, — — Montréal.

☞ Demandez notre catalogue de primes. ☞

# LE PANORAMA

25c le No. dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

## COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$3.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom .....

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit :

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.



**BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE**

Disparition des Creux des Epaules et  
de la Gorge par l'emploi du

**Traitement DENISE ROY**

En 30 Jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **Poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bien faisant pour la **Santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

**Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au complet \$1.00**

Renseignements gratuits données sur réception de 3 sous en timbres.  
**Mme DENISE ROY, Dépt. 5, Boîte Postale 2740, MONTREAL.**

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec

**LE TRAITEMENT MEDICAL GUY**

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.  
Mme Myrriam Dubreuil, 250 Parc Lafontaine  
Boîte postale 2353 Dépt. 25, Montréal, Qué.



## Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA  
TAILLE

LES

### PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de  
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-  
velopper le buste, de  
corriger la maigreur  
excessive, de suppri-  
mer le creux des  
épaules et d'effacer  
les angles disgrac-  
cieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre  
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-  
LES PERSANES; l'effet est merveilleux—  
j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS  
Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.



## LE PANORAMA



est le seul grand  
magazine de  
"Vues Animées"  
rédigé en français,  
de tout le conti-  
nent américain.

25c le numéro dans tous les Dépôts  
et chez les édit.-propriétaires.

POIRIER & CIE,

131, rue Cadieux, - Montréal.

## Pourquoi

DEVEZ-VOUS LIRE

## LE SAMEDI

PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires  
sentimentales ou dramatiques  
complètement inédites;

PARCE QUE :

chaque semaine il publie  
quinze pages d'un magnifique  
roman;

PARCE QUE :

de plus, on y lit un deuxième  
feuilleton, genre détective et  
très mouvementé, des articles  
d'actualité, des notes instruc-  
tives, quantité d'historiettes  
et de mots amusants;

PARCE QUE :

pour le modique prix de  
10 cents, il donne au moins  
*quarante-quatre pages* grand  
format et est un véritable  
modèle de bon marché.

PARCE QUE :

le tout est illustré de  
nombreuses gravures;

Si vous ne le connaissez pas  
encore, essayez-en un  
numéro et

**VOUS SEREZ CONVAINCU.**





## UNE REQUETE A NOS AMIS

---

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "**LE SAMEDI**" et dans notre publication mensuelle "**LA REVUE POPULAIRE**".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

**Nous ferons mieux encore.**

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "**LE SAMEDI**" ni "**LA REVUE POPULAIRE**" parce qu'ils ne les connaissent pas. **Parlez-en, faites-les connaître** et vous serez les premiers à en bénéficier.





Lait Condensé  
marque "Eagle"  
Lait Evaporé  
"St-Charles"  
Lait Malté  
vaquets carrés

# Borden's

Café Condensé  
"Reindeer"  
Cacao Condensé  
"Reindeer"  
Lait Condensé  
"Reindeer"

## Le lait Borden Eagle Brand tient les bébés en santé

Au cours des 63 dernières années on a nourri plus de nouveaux-nés à l'aide de **Bordens Eagle Brand** (lait Borden, marque Eagle) qu'avec toutes les autres espèces de nourritures pour bébés, combinées.

La **Borden's Eagle Brand** doit être la plus recommandée parce qu'elle constitue la nourriture idéale de l'enfant, la plus rapprochée de la nature.



*Demandez un exemplaire  
gratuit sur les soins et l'alimentation des bébés.*

**Borden's Eagle Brand** consiste en lait avec toute sa crème, scientifiquement mélangé avec du sucre granulé, susceptible de fournir en tout temps une alimentation reconstituante pour le corps, entière, délicieuse, toujours égale sur laquelle on peut compter.

Particulièrement au cours des chaleurs **Borden's Eagle Brand** a une valeur toute spéciale pour l'enfant. Il ne cause aucun désordre organique et ne fatigue pas la digestion délicate du nouveau-né.

Chez tous les épiciers et pharmaciens

MONTREAL *The Borden Co. Limited* VANCOUVER